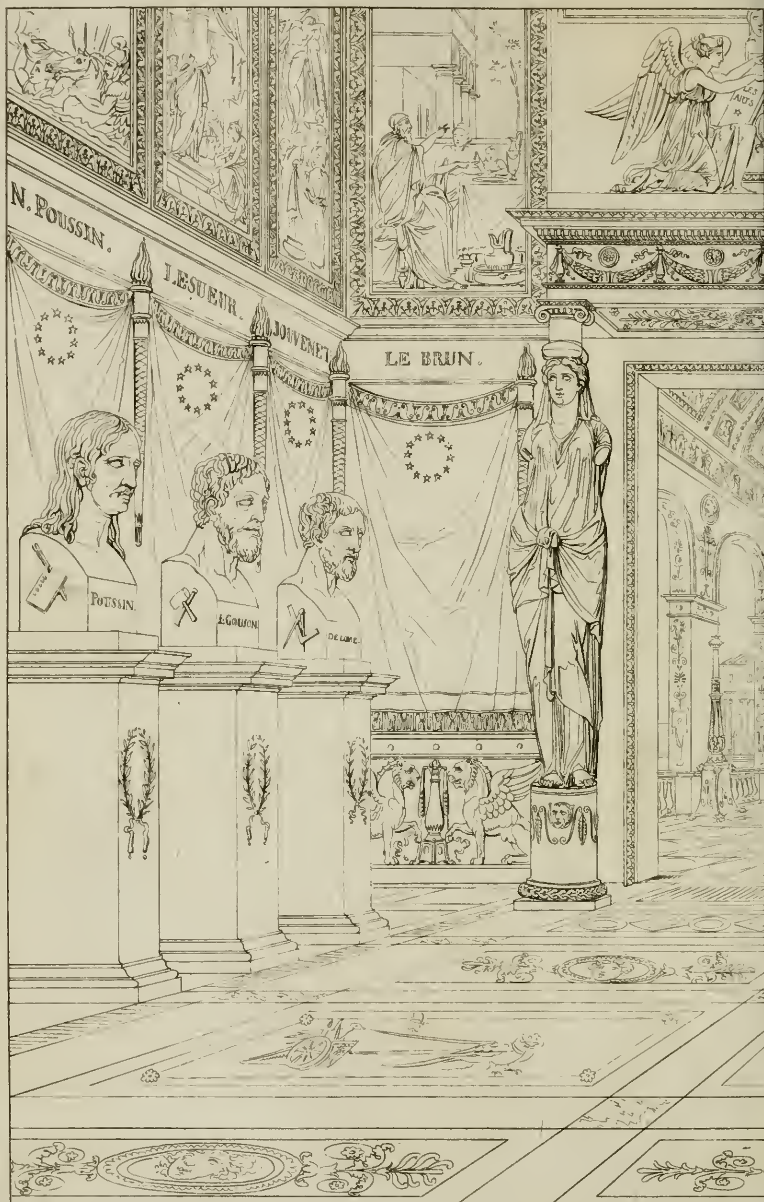
ANNALES DU MUSÉE

ET DE

L'ÉCOLE MODERNE DES BEAUX-ARTS.



C. Normand inv. et Sculp.

ANNALES DU MUSÉE ET DE L'ÉCOLE MODERNE DES BEAUX-ARTS.

ANNALES DU MUSEE

ET DE

L'ÉCOLE MODERNE DES BEAUX-ARTS.

RECUEIL de Gravures au trait, d'après les principaux ouvrages de Peinture, Sculpture ou projets d'Architecture, qui, chaque année, ont remporté le prix, soit aux écoles spéciales, soit aux concours nationaux; les productions des Artistes en tous genres, qui, aux différentes expositions, ont été citées avec éloges; les morceaux les plus estimés de la galerie de Peinture; la suite complète de celle des Antiques; Edifices publics, etc.

Rédigé par le C. LANDON, peintre, pensionnaire de la République à l'Ecole des Beaux-Arts, à Rome; membre de la société Philotechnique, et de celle libre des Sciences, Lettres, et Arts de Paris.

TOME PREMIER.

Prix 12 francs.

A PARIS,

Chez le C. LANDON, peintre au Palais-National des Sciences et des Arts, Pavillon des Archives.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

AN IX — 1800.

A MADAME BONAPARTE.

MADAME,

VOUS aimez les Arts comme votre illustre Epoux aime la Gloire; avec idolâtrie! La Gloire l'a récompensé; les Arts vous doivent leur hommage.

Ce recueil, que j'ose vous dédier, est destiné à retracer les chef-d'œuvres que la France posséde. Ils se multiplieront par les encouragements que vous prodiguez aux Artistes.

Agréez avec bienveillance ce faible tribut de ma reconnaissance et de mon respect.

LANDON.

ANNALES DU MUSÉE

ET DE L'ÉCOLE MODERNE

DES BEAUX-ARTS.

Première année commençant au mois de Germinal, an IX de la République française.

Lorsque j'entrepris cette Collection, je n'eus d'abord d'autre but que d'annexer au Journal des Arts, des Sciences et de Littérature, où j'ai l'avantage de rédiger la plupart des articles relatifs aux Arts d'imitation, des Planches qui pussent lui donner un intérêt nouveau ; mais je n'ai pas tardé à reconnaître combien il serait utile de faire une Edition spéciale du Recueil de ces Gravures, soit pour le progrès de l'Art, en répandant plus généralement la connaissance des chefs-d'œuvres dont le type n'est point assez multiplié, soit pour l'agrément des personnes qui n'ont besoin que de connaître ce type, pour se former au goût du grand style et des belles formes. J'ai senti que ce Recueil offrirait un avantage réel aux Amateurs qui n'ont pas tou-

jours la facilité de se procurer ces Collections magnifiques, mais volumineuses, dispendieuses, et quelquefois tardives, partielles ou incomplettes. Ils puiseront régulièrement, et à peu de frais, dans les Annales du Musée, une idée nette, concise, j'ose dire suffisante pour plusieurs, des Ouvrages les plus renommés des Ecoles anciennes et de l'Ecole moderne.

Un grand nombre d'Artistes et de gens de goût qui daignent m'encourager dans mon travail, m'ayant invité à publier exactement la suite des deux galeries du Musée dont je n'avais annoncé que les objets capitaux ou inédits, j'ai résolu de profiter de leurs observations ; et je saisis avec plaisir cette occasion de leur témoigner, en même-tems, et ma sincère reconnaissance, et la déférence que j'ai pour leurs conseils.

Ainsi donc, indépendamment de la Collection des Ouvrages modernes dont les Auteurs ont été honorés des suffrages du Public, aux expositions annuelles, ou couronnés par le Juri des Arts, je completterai la galerie des Sculptures, et j'essaierai de décrire chacun des chefs-d'œuvres qui la décorent, objets précieux qui commandent l'admiration du siècle présent, comme ils ont fait la gloire des siècles passés.

Je ne suivrai pas le même plan relative-

ment à la galerie de Peinture. J'ai dû m'imposer la loi de borner cet Essai aux sujets nobles ou historiques. Le genre de gravure adopté pour les Annales du Musée, ne pouvant offrir que la pensée de l'Artiste, la disposition de la scène, l'ensemble ou l'harmonie linéaire, un trait léger ne donnerait pas une idée satisfaisante des Tableaux dont le mérite principal consiste, soit dans le coloris, soit dans la finesse du pinceau; mérite secondaire, et auquel, il faut l'avouer, le burin même le plus savant ou le plus précieux, ne peut atteindre que d'une manière imparfaite.

Mais si, de l'absence du coloris et de l'effet du clair-obscur dont nous faisons ici une abstraction rigoureuse, quelques critiques allaient conclure que notre opération est défectueuse; que son succès est illusoire; nous, au contraire, nous nous applaudirions d'avoir choisi ce genre de gravure, puisqu'il nous oblige de nous renfermer dans les nobles limites de l'Art, l'invention, le caractère, le mouvement, l'expression; et j'atteste, sur ce point, non-seulement les Artistes pénétrés de la dignité de leur Art, mais encore tous les hommes instruits ou élevés dans des idées libérales.

Quant aux plantes qui fournissent aux Arts une substance colorante, elles avaient

été destinées à figurer dans un Journal où les articles relatifs aux sciences ont dû trouver place; mais elles semblent s'allier moins directement aux Annales du Musée. Aussi n'y paraîtront-elles que momentanément; et comme la nomenclature des principaux végétaux de cette classe est circonscrite, ils seront remplacés incessamment, par des objets d'un intérêt plus général. Par la même raison, les modèles de décoration intérieure qui, malgré leur nombreuse variété, présenteraient enfin une monotonie de formes, s'ils étaient trop souvent répétés, ne seront admis dorénavant que lorsqu'ils offriront quelque nouveauté piquante, et pour ne pas laisser décheoir, s'il est possible, le bon goût dans les Ouvrages de ce genre.

J'avais annoncé que les articles des Annales du Musée seraient extraits, pour la plupart, du Journal des Arts, des Sciences et de Littérature; mais aucun ne le sera textuellement; tous subiront une rédaction nouvelle, plus analogue au caractère et à la forme de ce Recueil.



Ducq pinx.

C. Normand Sculp.

Anthiochus envoye à Scipion des Ambassadeurs chargés de lui rendre son fils qui avait été fait prisonnier sur mer.

Sujet de la Planche première.

ANTIOCHUS qui était en guerre avec les Romains, desirant traiter de la paix avec Scipion resté malade à Elée, lui envoie des ambassadeurs chargés de lui rendre son fils qui avait été fait prisonnier sur mer.

Scipion, après avoir tenu long-tems son fils embrassé, et satisfait sa tendresse; allez, leur dit-il, porter mes actions de graces à Antiochus, et dites-lui que, pour le présent, je ne peux lui donner d'autres marques de ma reconnaissance, qu'en lui conseillant de ne point songer à combattre avant qu'il me sache arrivé au camp.

Tel est le sujet qui fut proposé pour le grand prix de Peinture, au dernier concours de l'Ecole Spéciale, et sur lequel les Membres des trois Sections de Peinture, Sculpture et Architecture de l'Institut National, décernèrent un premier et deux seconds Prix (1) aux citoyens Granger, Ingres, élèves de David; et Ducq, élève de Suvée.

La Planche première offre l'esquisse du Tableau sur lequel Ducq a concouru (2).

(1) Le choix des sujets que doivent traiter les concurrens, et le jugement des Prix étaient autrefois attribués aux Professeurs de l'Ecole de Peinture et de Sculpture; cette fonction est maintenant une des prérogatives de l'Institut National.

(2) Le choix que l'on fera, pour cette Collection, des Ouvrages qui ont remporté le prix, ne coïncidera pas toujours avec l'ordre qui a été observé dans leur distribution. Il pourrait même arriver que quelques-uns fussent omis; car le principal intérêt que peuvent offrir les productions du génie, résultant de la justesse de la pensée et de la force de l'expression, les Ouvrages où se rencontrent ces deux points essentiels, sont les plus analogues au but que l'on s'est proposé. Le Tableau (soit dit sans ap-

Quoiqu'on ne doive pas juger à la rigueur les premières compositions d'un Artiste, compositions toujours improvisées, selon le mode du concours (1), celle de Ducq ne perd pas à l'examen. Elle est agréablement conçue. Les personnages ont de la dignité, le costume est exact, et les groupes sont disposés avantageusement pour l'effet. La tête de Scipion offre la ressemblance de ce grand homme prise d'après le buste en bronze que l'on voit à la galerie des Antiques.

plication) le Tableau qui a remporté le premier Prix est souvent inférieur, sous le rapport historique, à celui qui n'a obtenu que le second. On ne doit donc pas être surpris si quelquefois on omettait de donner la gravure du premier. On insérera dans le trimestre prochain la composition de Ingres, dont l'Ouvrage a eu le même sort que celui de Ducq.

(1) Avant de procéder au concours définitif, il y a deux concours d'essais. Celui des esquisses, sur un autre sujet que celui du Tableau, se termine dans la journée, (c'est ordinairement le premier de Germinal) et est jugé le lendemain. Les élèves désignés, d'après cette première épreuve, pour passer à celle de la figure peinte d'après le modèle vivant, y sont admis au nombre de douze ou quinze tout au plus. Les Sculpteurs modèlent en même-tems une figure de Bas-relief. Les unes et les autres doivent être terminées en quatre jours. Elles sont de proportion demi-nature. C'est la proportion des Tableaux et des Bas-reliefs du concours définitif.

Enfin, pour être admis à ce concours, il faut être du nombre des sept ou huit élèves choisis à l'épreuve de la figure peinte. Les Membres des trois Sections de Peinture, Sculpture et Architecture de l'Institut National, indiquent le sujet du Tableau. L'esquisse doit être composée avant la fin du jour, et les auteurs ne peuvent faire que de légers changemens dans l'exécution pour laquelle on accorde quatre-vingt jours de travail. Les cabinets sont isolés et placés dans l'intérieur des Ecoles. Les concurrens sont surveillés, et ne peuvent ni recevoir de conseils, ni apporter d'études faites au dehors. Les mêmes conditions sont imposées aux Sculpteurs.



Norblin inv. C. Normand Sculp.

Priam, aux pieds d'Achille; vient lui demander le corps d'Hector.

Sujet de la Planche deuxième.

PRIAM, après avoir relevé les murs de Troye, y régnait paisiblement depuis douze années. Il avait rendu ses états les plus florissans de l'Asie, lorsque Pâris, l'un de ses enfans, se rendit à Sparte, enleva l'épouse du roi Ménélas, la fameuse Hélène, et la conduisit à la cour de Priam. Cette violence causa un soulèvement général dans toute la Grèce : ses rois se liguèrent contre Troye, et après dix ans de siège, ils la saccagèrent de fond en comble.

Achille, le plus vaillant des Héros Grecs, avait vu Patrocle tué dans le combat, par Hector. Il court aux armes, attaque le meurtrier de son ami, le défait, traîne trois fois son corps, attaché par les pieds à son char, autour des murailles de Troye et du tombeau de Patrocle, et le rend ensuite aux larmes de Priam.

On a proposé, pour sujet du grand prix de Sculpture, en l'an VIII, l'instant où Priam, après avoir traversé le camp des Grecs, et pénétré jusques dans la tente d'Achille, se précipite aux pieds du vainqueur, le supplie de lui rendre le corps d'Hector privé des honneurs funèbres, et ne veut quitter l'attitude humiliante où l'a porté l'amour paternel réduit au désespoir, que lorsqu'il aura fléchi le fils de Pelée. Ce jeune Héros, dont la vengeance est satisfaite, se laisse toucher par les larmes du vieillard. Son cœur s'ouvre à la pitié ; il accorde à Priam les restes sanglans de son fils.

Les Bas-reliefs des concurrens ayant été exposés dans une des salles de l'Ecole, les Juges ne pensèrent pas qu'il y eût lieu d'accorder un premier Prix : ils en décernèrent deux seconds. Norblin, né Prus-

sien, élève de Stouf, obtint le premier des deux. La Planche deuxième offre l'esquisse de sa composition. On y trouve un caractère historique, du style, de l'expression, un bon choix de formes et de draperies. On peut espérer que ce jeune Artiste redoublant de soins et d'étude, verra ses efforts, au prochain concours, suivis d'un succès complet.

On a offert, dans l'article précédent, le mode de concours pour les grands Prix de Peinture et de Sculpture. Celui d'Architecture qui forme une Ecole particulière, a cependant une marche à-peu-près pareille. Il n'est pas inutile de faire connaître les noms des Artistes qui, ayant remporté les premiers Prix, ont été proclamés pensionnaires de la République à l'Ecole des Beaux-Arts, à Rome, et jouissent actuellement de cette faveur temporaire.

Directeur de l'Ecole Française des Beaux-Arts, à Rome.

Suvée, Professeur de l'Ecole Spéciale, et Membre du Conseil d'administration du Musée central.

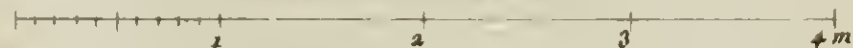
Liste des pensionnaires, selon leur rang d'ancienneté.

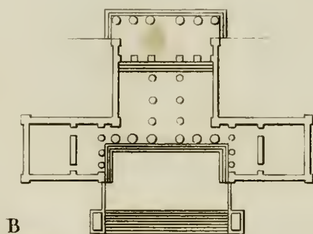
Architectes. Normand, élève de Raymond; Dubut, élève de Ledoux; Coussin, élève de Bélisard; Clémence, élève de Réverchon; Gasse, élève de Labarre; Grandjean, élève de Percier; Vallot, élève de Durand; Ménager, élève de Lagardette.

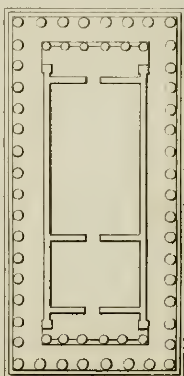
Peintres. Landon, élève de Regnault; Bouillon, élève de Monsiaux; Guérin, élève de Regnault; Bouché, élève de David; Harriet, élève de David; Gaudar, élève de Vincent; Granger, élève de David.

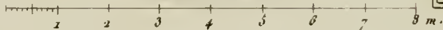
Sculpteurs. Taunay, élève de Moitte; Callamar, élève de Pajou; Dupaty, élève de Lemot; Moutony, élève de Julien.

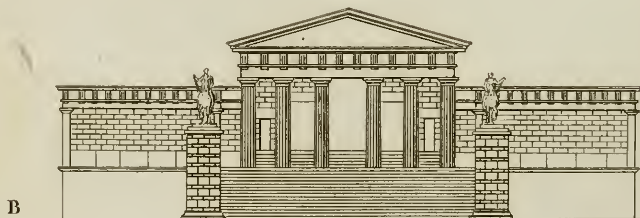












C. Normand sculp.

A. *Parthénon, ou Temple de Minerve, à Athènes.*
B. *Propylées d'Athènes.*

Explication de la Planche troisième.

Quel œil, sensible à l'harmonie des proportions, ne sera pas flatté à l'aspect de cette simplicité, de cette unité de forme que présente le chef-d'œuvre de l'architecture grecque, le temple de Minerve, dit le *Parthénon* d'Athènes ?

Quel voyageur assez heureux pour fouler la terre célèbre de la Grèce, pour gravir avec impatience le rocher de l'Acropolis, n'a pas été frappé de l'effet imposant de ce portique, de sa majesté, et n'a pas, au pied de ses colonnes, rendu, par son admiration, un juste hommage au goût épuré de Périclès, au génie de Phidias?

Pouvait-on, avec des moyens plus simples, produire un plus grand effet ? Un parallélogramme rectangle, ayant huit colonnes en péristyle sur la face, et dix-sept sur le flanc, compose toute la magie que présente cet édifice, dont la blancheur, frappée des rayons du soleil, réfléchissait au loin son éclat sur les plaines de l'Attique. Un mur lisse recevait les ombres de ces colonnes et faisait valoir leur forme cylindrique, revêtue du doux travail de leurs cannelures. La richesse de l'entablement qui les couronne et qui dessine sans interruption la forme simple du parallélogramme , la légère inclinaison du toit de marbre, ses deux extrémités qui produisent ce fronton élégant, noble et léger dont les modernes ont tant abusé, et qu'ils ont si souvent défiguré, achèvent de dessiner cette masse admirable, mâle et légère à la fois, où l'œil se repose avec charme, et qu'il veut parcourir sans cesse, parce qu'il l'a conçoit et la suit sans effort.

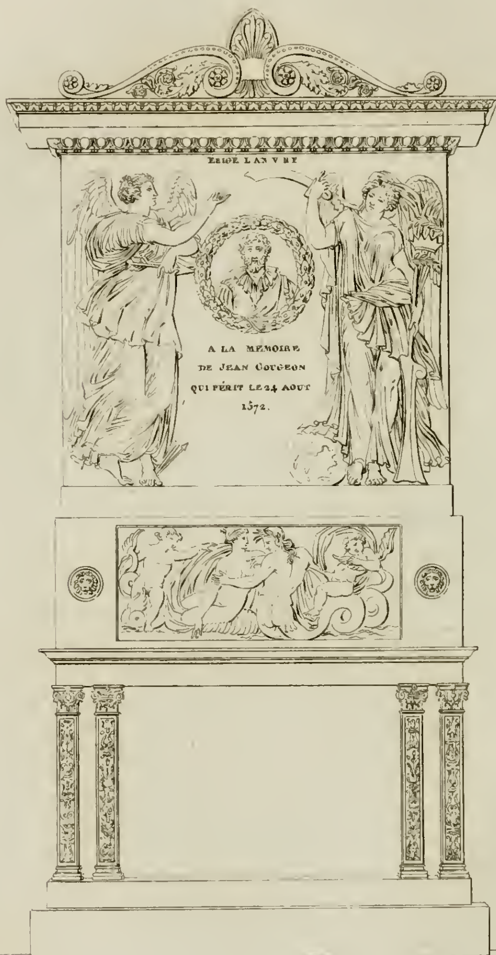
Les propylées, ces vestibules superbes de la citadelle, présentent moins d'unité dans le plan, et l'inégalité du sol qui amena cette disposition, contribue aussi à leur aspect théatral; l'opposition de la colonnade du milieu, à jour, avec les murs des petits temples voisins, car tout était divinisé chez les Grecs, produit une variété piquante. Cependant, il est douteux que ce monument ait été conçu ainsi dans son origine, et différentes parties y semblent ajoutées dans des temps postérieurs.

Les deux grands piédestaux du devant ne sont pas bien authentiques; les Anglais qui ont fait des fouilles au pied de ce monument, Fauvel et Faucherot, qui ont examiné avec soin les fondations, ne les confirment point, et le style des Grecs ne comporte guère un si grand assemblage de richesses pour une seule façade.

Le fronton qui semble n'avoir, chez les anciens, couronné que les temples, n'a peut-être été employé ici que comme faisant partie de la décoration d'une enceinte sacrée. Chez les Romains, ce portique triomphal eût été surmonté d'un attique portant une inscription dédicatoire.

Nous lisons dans le Voyage du sicilien Scrofani, qui vient d'être publié et traduit, que les colonnes sont de trois ou quatre assises, unies ensemble sans mortier, avec une précision qui ne permet pas d'en apercevoir le joint, et qu'un arc de bois de cèdre, verni avec de l'ocre de fer du plus beau rouge, assujettissait ces tambours, en sorte qu'il était facile à tous les voyageurs de croire ces colonnes d'un seul bloc.

L. G.



Le Noir inv. C. Normand sculp.

Erigé dans l'une des Salles du Musée des monumens français.

Sujet de la Planche quatrième.

Cette gravure représente le monument érigé, dans une des salles du Musée des monuments français, rue des Petits-Augustins, à la mémoire de Jean Gougeon, architecte et sculpteur de l'école française, né vers l'an 1500, et tué d'un coup d'arquebuse, lorsqu'il travaillait au Louvre, sur son échafaud, le 24 août 1572, jour de la Saint-Barthélemi (Jean Gougeon était calviniste).

C'est le sculpteur le plus habile qui ait paru en France : il avait obtenu le titre glorieux de *Phidias français.* Tout ce qui est sorti de son ciseau est admirable. On remarque, entre autres ouvrages, la fontaine des Innocents, ornée de bas-reliefs représentant des Naïades, le triomphe de Vénus, d'Amphytrite, etc.; au Louvre, dans la salle de l'Institut, quatre figures cariatides et colossales, soutenant une espèce de tribune; dans la cour du Louvre, plusieurs figures de bas-relief, dans le goût de celles qu'il a exécutées à la fontaine des Innocents, dont la première fut posée en 1550; à l'hôtel de Carnavalet, rue Culture-Ste-Catherine, des bas-reliefs représentant deux lions, des *victoires* et des *renommées ;* et dans le Musée des monuments français, un bas-relief du plus beau travail et du dessin le plus correct, représentant le Christ au tombeau.

Pour honorer la mémoire d'un artiste qui a si dignement illustré la France dans le seizième siécle, le citoyen Lenoir, conservateur du Musée que nous venons de citer, a cru devoir lui ériger ce monument et employer dans sa composition les ouvrages mêmes de Jean Gougeon. Les deux figures en bas-relief, qui

accompagnent son buste, ont été moulées sur celles qu'il a exécutées au Louvre. Celui que l'on remarque au dessous est de la fontaine des Innocents. Le dessin et l'explication de cette planche ont été fournis par le citoyen Lenoir, conservateur et administrateur du Musée des monuments français. Je ne terminerai point cet article sans lui rendre le tribut d'éloges qui lui est dû pour l'ordre qu'il a établi dans la distribution des objets confiés à sa surveillance, et pour le zèle qu'il a mis à leur conservation, à leur restauration. D'une foule de monuments épars, soit à Paris, soit dans les départements, il a formé un véritable Musée de sculpture française. Une salle particulière est consacrée aux productions de chaque siécle, et décorée dans le goût qui caractérise les différentes époques de l'art. Lenoir a transformé en Élysée le terrain qui composait autrefois l'enclos des Petits-Augustins. Plus de quarante statues ornent ce jardin paisible. Des urnes cinéraires posées sur les murs, des tombeaux placés avec goût sur des tapis de gazon, ombragés de peupliers, de pins et de cyprès, donnent à cet asile solitaire un caractère doux et mélancolique, un aspect touchant. L'amant infortuné y lit avec attendrissement les noms d'Héloïse et d'Abeilard, gravés sur un débris de leur tombeau. Le français, jaloux de la gloire de son pays, y voit avec intérêt les sarcophages où reposent les restes de Molière, de La Fontaine, de Descartes, de Jacques Rohault, son digne émule, de plusieurs autres personnages illustres, et l'épitaphe modeste de J. B. Brizard, qui brilla longtemps sur la scène française, et dont le souvenir et les talents n'ont point encore été effacés.



Redouté pinx. *C. Normand sculp.*

Carthamus tinctorius. *Carthame des teinturiers, ou Safran bâtard.*

Planche cinquième. — Le Carthame des Teinturiers, ou faux Safran.

Le carthame des teinturiers est remarquable par la belle couleur de ses fleurs ; ces fleurs, qui sont placées au sommet de chaque rameau, sont composées d'un calice ovale, formé d'écailles épineuses qui se recouvrent les unes les autres, et d'une corolle d'un rouge de safran : la corolle est composée elle-même d'une vingtaine de petits fleurons, munis de cinq étamines, et partagés en cinq dentelures. Chaque fleuron est placé sur une graine ovale, dégarnie d'aigrette, de laquelle sort un style cylindrique. La plante s'élève à un demi-mètre et quelquefois davantage ; elle est droite, garnie de feuilles éparses, sessiles, coriaces, glabres et épineuses sur les bords. Jussieu classe le carthame parmi ses cynarocéphales ; Tournefort le plaçait dans ses flosculeuses, et Linné dans sa syngénésie polygamie égale.

On le nomme vulgairement *Safran bâtard*, et *Graine des Perroquets*

De tous les procédés connus, pour extraire la teinture du carthame, le plus simple est celui que l'on pratique dans le Levant, où le cit. Bertholet l'a recueilli. Il l'a inséré parmi les mémoires de l'Institut du Caire. Le voici tel qu'il est décrit :

Il y a dans la fleur du carthame deux substances colorantes très-distinctes ; l'une jaune, qui est dissoluble dans l'eau ; l'autre, qui est rouge, se dissout dans les alcalis.

On ne fait point usage de la première dans la teinture, on l'enlève en mettant le carthame dans un sac qu'on place dans un courant d'eau, jusqu'à ce qu'en l'exprimant, il ne donne plus de couleur.

La partie rouge, qui reste après l'extraction de la jaune, sert à teindre en cerise, en ponceau et en rose. Elle sert encore à préparer le rouge des femmes.

« Le teinturier (dont le cit. Bertholet a examiné le procédé) s'est servi d'eau de puits, c'est-à-dire, qui contenait un peu d'alcali, pour

dépouiller le carthame de la substance jaune qu'il faut séparer d'abord de celle qui doit teindre en rouge.

« Après une macération qui a duré vingt-quatre heures, il a exprimé le carthame, et il l'a remis dans une seconde eau pour vingt-quatre heures, puis exprimé. Dans cet état, le carthame a été mêlé avec un cinquième de son poids d'une cendre peu abondante en soude, qui est achetée des Arabes, et il a été porté sous la meule verticale d'un moulin. Après plusieurs tours de meule, le carthame a été recueilli pour être employé. Le teinturier a fait filtrer à travers ce carthame une médiocre quantité d'eau du Nil, de sorte que le liquide qui a été filtré, était très-chargé de substance colorante. Il a séparé la dernière portion qui a filtré, et l'a employée la première, en y mêlant un peu de suc de citron. Le coton était imprégné d'une faible couleur. Alors le premier liquide a été mêlé avec une quantité considérable de suc de citron, dans une chaudière placée sur un fourneau, et la teinture s'est faite dans un bain chauffé entre trente et cinquante degrés. Bientôt le coton a pris une couleur très-satinée et très-belle. Au sortir du bain, il a été passé dans une eau rendue acidulée par le suc du citron, puis séché.

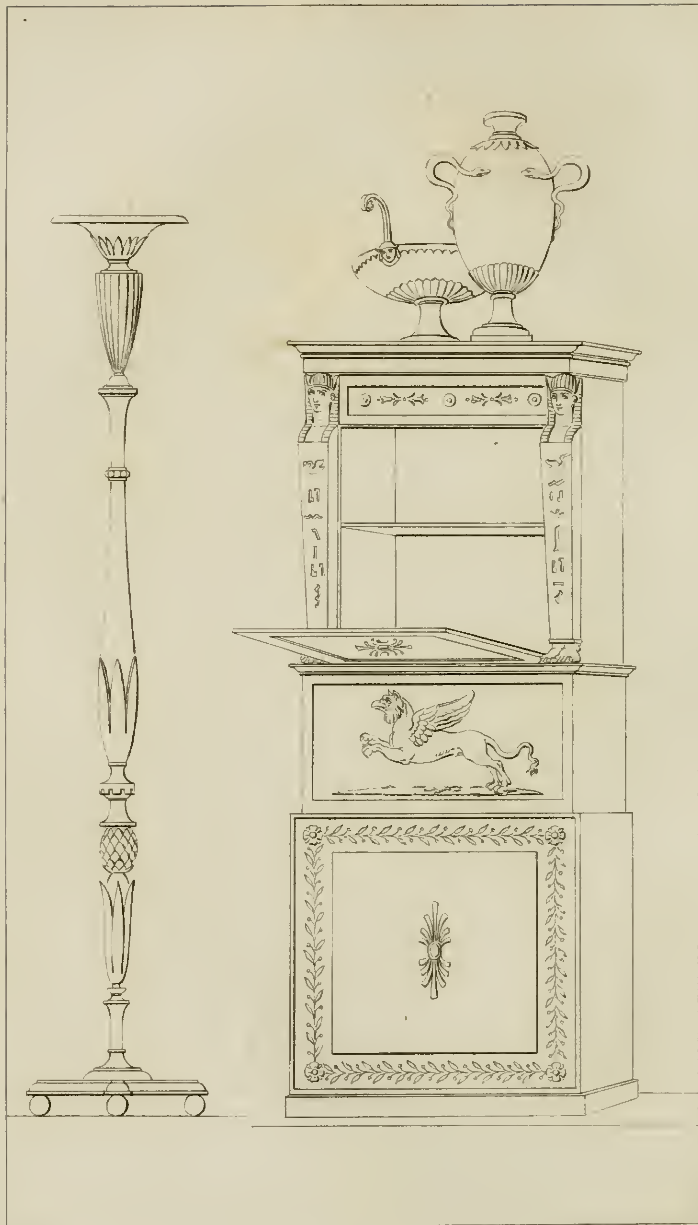
« Le lin a été traité de même, et il a pris, par ce moyen, une couleur moins satinée, mais encore belle.

« Les différences de ce procédé avec celui qu'on suit en Europe, sont, 1.° qu'on se sert d'une eau un peu alcaline pour extraire la partie jaune; 2.° qu'on incorpore, par le moyen d'une meule, l'alcali dans le carthame, au lieu de le mêler simplement; ce qui fait probablement qu'il se charge d'une plus grande quantité de matière colorante, lorsqu'on le dissout par l'eau; 3.° qu'on donne un peu de chaleur au bain; au lieu qu'en Europe, cette opération se fait à froid. »

Le coton teint par le carthame ne supporte pas l'action du savon, parce que la partie colorante est soluble dans les alcalis; il prend donc une teinte violette qui se délaie dans l'eau. On peut cependant lui faire subir un léger savonnage, en le passant immédiatement après dans une eau acidulée par le jus du citron; par-là, il ne reprend pas sa première couleur, mais une nuance lilas qui est encore agréable.

« La couleur du carthame ne supporte pas longtemps l'action du soleil; mais elle s'affaiblit sans changer de ton. On peut donc lui rendre sa première intensité par une seconde teinture; mais pour que cette opération réussisse, il faut commencer par tenir l'étoffe en bain dans l'eau alcaline de carthame, et n'y ajouter du suc de citron qu'après l'avoir ainsi imprégnée de substance colorante. »

La couleur du carthame est si fugace, qu'il n'est guère possible d'en profiter pour la peinture.



C. Normand Sculp.

Secrétaire, Vases et Candélabre.

Explication de la Planche sixième.

La planche VI offre des modèles de deux vases, d'un candélabre et d'un secrétaire dont les formes régénérées à la source pure de l'antiquité, pourraient remplacer avec avantage ces formes bizarres et surannées, qui s'exécutent encore, à grands frais, dans quelques manufactures dont les chefs ont négligé de s'associer, pour la partie du dessin, des artistes pénétrés du sentiment d'élégance et de simplicité que nous admirons dans les ouvrages des anciens.

Ce n'est que depuis quelques années, que nous avons vu un changement presque total s'opérer dans le goût de nos fabriques. Cette révolution est due à quelques artistes qui, ayant étudié en Italie, en ont remporté cette ample moisson de dessins recueillis parmi les nombreux débris des monuments antiques, restes précieux de la splendeur et de la magnificence romaine.

Le gouvernement ne ferait-il pas une chose utile à la fois aux arts et au commerce, en exerçant une surveillance active sur cette branche de l'industrie nationale? Peut-être suffirait-il d'accorder des primes d'encouragement honorifique ou pécuniaire à ceux des fabricants qui auraient obtenu le suffrage d'un jury d'artistes nommés à cet effet; et pour utiliser, agrandir cette idée, il suffit de l'indiquer au ministre éclairé qui connaît toute l'importance de pareils objets, et leur influence sur le commerce et la prospérité publique.

On peut en dire autant sur les meubles, dont le goût est totalement changé et retourne à la simplicité des premiers peuples, en se parant néanmoins de la teinte gracieuse qui caractérise notre nation, et prenant un peu de ce fini d'exécution dont l'An-

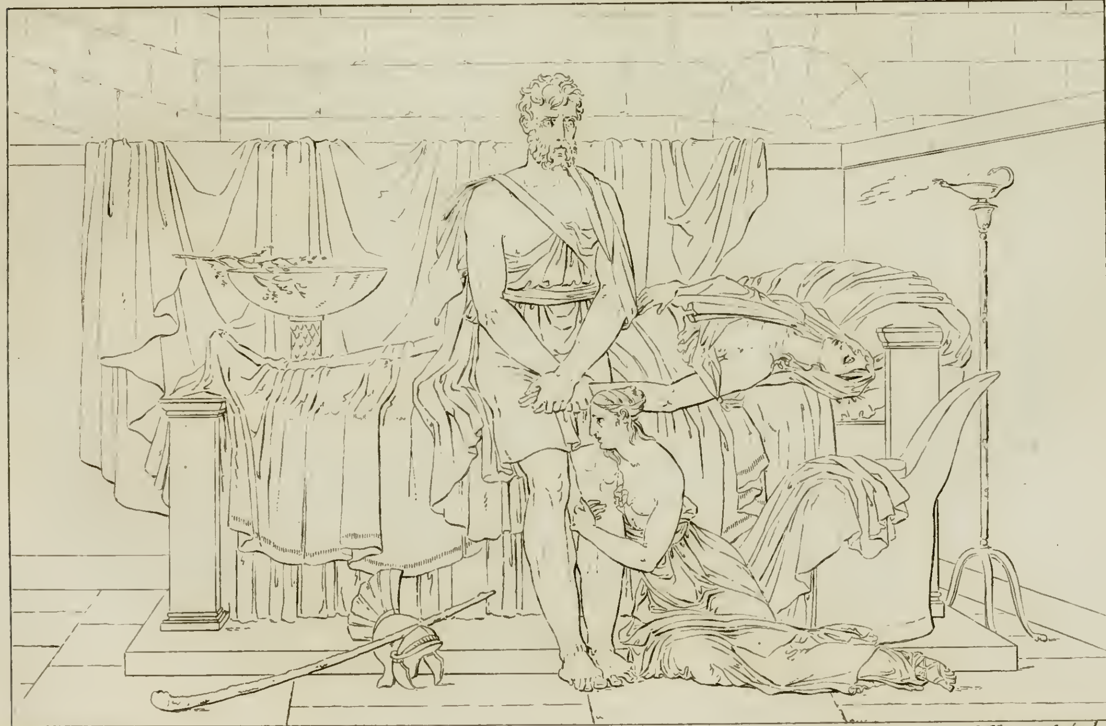
gleterre nous donne des exemples si parfaits et si multipliés.

Les vases dont la planche VI offre les modèles, pourraient être exécutés en terre, en porcelaine ou en métal; le candélabre et le secrétaire en bois de teintes différentes, et les ornements en bronze ou dorés.

On croit devoir indiquer aux amateurs de ce genre, la manufacture des frères Jacob, rue Mêlée, l'une des plus précieuses pour le choix des formes, et pour la perfection de la main-d'œuvre.

Mais on ne peut voir sans regret, l'augmentation progressive du prix des bois colorés par la nature, motif qui empêche de les employer aussi souvent qu'on pourrait le desirer. Ces bois étant trop chers pour être répandus avec profusion dans le public, on peut juger de l'avantage qu'il y aurait à les imiter. Le noyer bien teint pourrait le disputer à cet acajou dont l'emploi est devenu, depuis quelques années, une espèce de manie. Nous méprisons les productions de notre sol, tandis que nous possédons des bois auxquels il ne manque que la couleur pour plaire aux yeux. Quant à la dureté, à la compacité, ils ne le cèdent point à ceux de l'étranger; et la chimie, cette science qui, chaque jour, étend son domaine et le produit de ses découvertes, ne nous offre-t-elle pas les moyens de donner des teintes indélébiles aux substances les plus dures?

L'art de teindre les bois paraît être perdu aujourd'hui; mais le professeur Beckmann, de Gottingue s'est occupé de le faire revivre. Dans quelques-uns des articles suivants, on aura l'occasion de rendre compte de ses expériences, dans l'espoir que les résultats heureux qu'il a obtenus, engageront plusieurs de nos artistes à suivre son exemple.



Guérin pinx. C. Normand Sculp.

Marcus Sextus, échappé aux proscriptions de Sylla, trouve à son retour, sa fille en pleurs auprès de sa femme expirée.

Sujet de la Planche septième.

Marcus Sextus, échappé aux proscriptions de Sylla, trouve, à son retour, sa fille en pleurs auprès de sa femme expirée.

On se rappellera toujours avec le plus vif intérêt ce premier ouvrage, ce chef-d'œuvre d'un jeune artiste qui a débuté d'une manière si brillante, qu'il ne laisse aux amis des arts d'autre vœu à former que celui de voir un aussi rare talent se maintenir au même degré de perfection. Le tableau de Marcus Sextus attira, chaque jour, la foule au salon de l'an 7, commanda l'admiration et des connaisseurs et des ames sensibles.

En effet, on ne peut voir sans un profond sentiment de terreur et de pitié, cette femme expirée de misère et de douleur, au moment où la présence et les soins de son époux allaient peut-être la rendre à la vie; cette jeune fille embrassant les genoux de son père, partagée entre la douleur de perdre sa mère et la joie qu'elle éprouve en revoyant l'auteur de ses jours; enfin, ce guerrier proscrit par un tyran sanguinaire, et ne trouvant, à son retour dans ses foyers, qu'un spectacle d'amertume et de désespoir.

Nous ne rappellerons point ici les justes éloges dont Guérin fut comblé, les réunions intéressantes, les fêtes dont il fut l'objet. Tous les journaux, et notamment celui des arts, des sciences et de littérature, se sont fait un devoir de consigner ces détails, et de rendre un hommage sincère aux productions d'un génie élevé, qu'une douce sensibilité tempère par son charme touchant; au style grand et simple de sa composition, à la force, à la vé-

rité des expressions, à la pureté des formes, à la vigueur du coloris, aux graces et à la naïveté du pinceau.

Cet admirable tableau, l'un de ceux qui honorent le plus, et qui honoreront toujours l'école française, remporta, l'année dernière, au jugement du jury des arts, le premier prix de la première classe : il avait été déja couronné publiquement par les artistes, par les concurrents mêmes de Guérin ; les poètes le chantèrent à l'envi ; et si quelque chose peut ajouter à la gloire du peintre, c'est la modestie, l'extrême embarras avec lequel il reçut tant d'éloges et de marques de distinction.

Les artistes réunis présentèrent alors au directoire une pétition par laquelle il était invité à faire l'acquisition de ce chef-d'œuvre, dans la crainte qu'il ne passât chez l'étranger. On ne sait par quelle fatalité de circonstances, le gouvernement qui a acheté les tableaux de plusieurs artistes, négligea de retenir celui-ci. Il appartient aujourd'hui à un particulier. Bouillon, peintre, pensionnaire de la république, à l'école nationale des arts, en a fait un dessin ; et le citoyen Blot, connu par la grâce et la netteté de son burin, s'occupe, depuis quelque temps, de transmettre et de multiplier, par la gravure, ce bel ouvrage, l'un des plus précieux de l'école moderne.

Si la faible et légère esquisse que l'on offre ici, est loin de donner une juste idée des beautés de l'original, elle pourra du moins faire connaître la composition, la disposition de l'ensemble, à ceux qui n'ont pas vu le tableau, et en rappeler le souvenir touchant à ceux qui l'ont admiré. Cette planche a été exécutée d'après un dessin tracé par l'auteur même de Marcus Sextus.



Prudhon pinx.



Guerin pinx.

C. Normand Sculp.

Grouppes d'enfans exécutés au plafond de la galerie des antiques.

Sujet de la Planche huitième

Ces deux groupes d'enfans, dans des encadrements circulaires, exécutés, l'un par Prud'hon, l'autre par Guérin, ont été peints au plafond de la salle du Laocoon, dans le Musée des antiques. Le premier offre une allégorie relative aux arts du dessin, dont on aperçoit divers attributs; le second représente un génie tenant une couronne de lauriers, et recevant, des mains d'un autre génie, la couronne de l'immortalité.

Ces deux tableaux peints à l'huile, dont le premier surtout fait honneur à Prud'hon, artiste recommandable par la grace de ses compositions et la suavité de son pinceau, ne sont pas les seuls que l'on ait exécutés pour la restauration de la salle du Laocoon. Hennequin, Peyron et Lethiers y ont été employés; et leurs ouvrages ont eu autant de succès qu'on pouvait en attendre d'artistes connus par un talent distingué, mais peu habitués à la position pénible et fatigante à laquelle ils ont été assujettis pendant le cours de leur travail.

Quoique aucune des gravures, d'après les statues de la galerie des antiques, ne doive paraître avant la première livraison du trimestre prochain; si les bornes de cette feuille le pouvaient permettre, ce serait ici le lieu de donner un aperçu de ce magnifique Musée, ouvert au public, depuis le 18 brumaire dernier.

Quel intérêt, quelles ressources les artistes et les amateurs ne trouveront-ils pas désormais dans cette réunion des plus beaux restes de l'antiquité; réunion telle qu'on ne la rencontrait pas même à Rome où ils étaient, pour la plupart disséminés dans différents Musées?

Nul Français ne pouvait jouir de la vue de ces monuments, qu'après avoir essuyé les longueurs, les fatigues d'un voyage dispendieux ; et l'on sait qu'un très-petit nombre d'artistes avaient l'espoir d'obtenir du gouvernement cet avantage gratuit. Enfin la France va devenir la patrie des beaux-arts ; et le génie qui préside à ses hautes destinées, semble attester que ce fut pour nous les transmettre, que Rome enleva jadis à la Grèce asservie, ces richesses inestimables. Ne nous demandons pas dans quels climats nouveaux, de quel puissance victorieuse elles doivent un jour honorer le triomphe : rendons grace au héros qui les a conquises, et croyons que la fortune de celui qui les transporta des bords du Tibre aux rives de la Seine, a su les y fixer sans retour.

Tous les travaux qui ont été faits dans les salles qui composent la galerie des antiques, soit pour leur donner une nouvelle disposition, soit pour la décoration et les embellissements, ont été exécutés d'après les dessins et sous la conduite du cit. Raymond, membre de l'Institut national, et architecte du palais national des sciences et arts. C'est donc à tort que quelques personnes ont prétendu qu'il n'avait fait qu'exécuter les plans d'Hubert, son prédécesseur ; puisqu'il est de fait que ces plans n'ont pas même été communiqués au citoyen Raymond. Il est juste de rendre ici un hommage particulier à cet artiste qui, loin de se glorifier d'avoir vaincu les obstacles qu'offrait l'ancienne distribution, soit pour l'agrandissement, soit pour la restauration, soit pour la communication des salles, a la modestie d'attribuer tout le succès de son travail à la disposition primitive du local.



Thieck inv.

C. Normand sculp.

Priam, aux pieds d'Achille; vient lui demander le corps d'Hector.

Sujet de la Planche neuvième

Priam, aux pieds d'Achille, vient lui demander le corps d'Hector. C'est le même sujet que celui de la planche II. On verra sans doute avec quelque intérêt, les compositions de deux concurrents. On aura quelque plaisir à les comparer, à juger la manière dont l'un et l'autre ont rempli le programme : Tieck, élève de David (1), est l'auteur de cette dernière, et a obtenu, de même que Norblin, un second prix. On sait qu'il n'y a point eu de premier prix à ce concours.

Les moyens qu'offre la sculpture de bas-relief, étant moins variés que ceux de la peinture, ces deux ouvrages ont dû nécessairement avoir, quant à la disposition, quelque rapport entre eux. En effet, même nombre de figures, même style dans les ajustements, même choix dans les accessoires. Le dessin de celui-ci ne manque pas de caractère, mais peut-être trouvera-t-on moins de légèreté, moins de souplesse dans les formes, moins d'abandon dans la figure de Priam, qu'on a pu le remarquer dans le bas-relief de Norblin. Ces motifs ont dû établir une sorte d'avantage en faveur de celui-ci. Au surplus, les ouvrages de deux jeunes artistes qui ont eu à peu près le même sort, n'ont peut-être pas offert, relativement entre eux, une supériorité bien déterminée.

On a vu, dans l'un des articles précédents, quel est le mode du concours pour les grands prix de pein-

(1) Cette particularité prouve que tous les arts d'imitation ont le même but, sont fondés sur les mêmes principes, quelque différence qu'il y ait entre les moyens d'exécution.

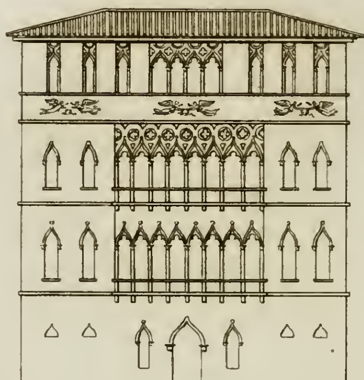
ture et de sculpture. On va donner une idée de l'organisation générale de l'école.

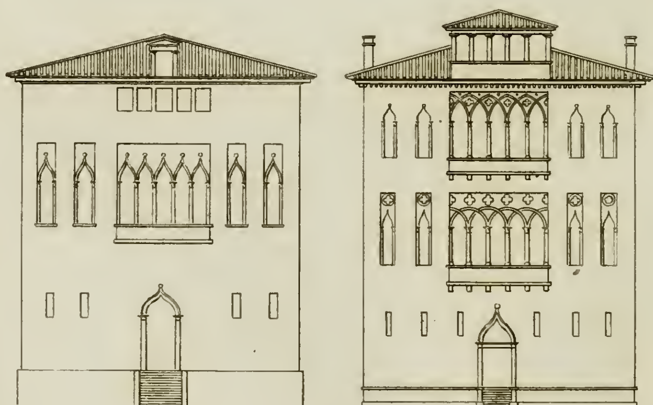
Cet établissement remonte au siècle de Louis XIV, sous la dénomination d'*Académie de Peinture*. Elle fut fondée en 1648, à la sollicitation de Lebrun, et par la protection du chancelier Séguier.

Lors de la suppression des académies, celle de peinture a dû subir le sort commun; mais on a conservé le mode d'enseignement et les professeurs; ils sont au nombre de douze et huit adjoints. Indépendamment de ce nombre, il y a deux autres professeurs; l'un pour l'anatomie, l'autre pour la perspective. Deux salles dans le Palais-National des Sciences et des Arts, sont disposées, l'une pour l'étude du modèle vivant et nu, l'autre pour celle des statues moulées sur l'antique. La même attitude est pour la durée d'une décade. La leçon est de deux heures; elle a lieu le soir, de jour en été, et à la lampe en hiver. Cette saison est destinée au cours d'anatomie, et le printemps aux leçons de perspective.

Outre les deux salles que l'on vient de citer, il y en a une troisième que l'on nomme *Salle des Antiques*. On y a réuni la collection des plâtres moulés; les élèves sont admis à y dessiner toute la journée, et reçoivent les conseils d'un professeur.

Il y a plusieurs concours; l'un de dessin d'après le modèle nu. Douze médailles sont distribuées tous les ans à ceux qui ont remporté le prix, et réparties par trimestre (ces médailles sont de bronze; elles étaient autrefois d'argent). Un autre à chaque sémestre pour le rang des places dans l'école; un autre dont l'objet est une tête d'expression, peinte ou dessinée d'après nature. Le prix est de 100 fr. Il a été fondé par le comte de Caylus, savant amateur; enfin, celui de la demi-figure, peinte d'après le modèle et de grandeur naturelle, fondé par Latour, célèbre peintre de portraits; le prix est de 300 fr.: quant aux élèves qui ont remporté les grands prix de peinture, de sculpture ou d'architecture, ils jouissent pendant cinq années d'un traitement de 1200 fr., et ont la liberté d'étudier où ils jugent convenable, soit sur le territoire de la République, soit dans le pays étranger. Ils étaient autrefois réunis à Rome, sous la conduite d'un directeur choisi parmi les professeurs, et formaient l'Académie de France à Rome. Des circonstances désastreuses ont ruiné cet établisssement utile, auquel on doit la restauration de l'art en France; des circonstances favorables permettront bientôt, sans doute, de le former de nouveau.





C. Normand sculp.

Maisons gothiques construites à Venise.

Note sur la Planche dixième.

La planche X donne la façade de trois maisons bâties à Venise, dans le genre gothique, mauresque, mêlé d'un peu de lombard, style mixte entre les genres arabe et italien, dont il se trouve composé.

Il ne faudrait pas placer ces maisons, au nombre des 24 premières qui furent érigées, lors de la fondation de cette ville, par Eutinapus, architecte, de l'île de Candie, dans le cinquième siécle, autour de la petite église de Saint-Jacques, qui subsiste encore dans le quartier de Rialto.

Ce n'est pas par une si haute antiquité que celles-ci sont recommandables, mais les artistes ne pourront s'empêcher d'y remarquer à la fois un caractère d'élégance et de simplicité, qui prend sa source dans le mélange assez bien entendu de la légèreté du style arabe, avec les grandes lignes du genre de décoration à l'italienne.

Il importe assez peu que, dans une façade, les baies des portes ou des croisées soient terminées en plate-bande, en ceintre ou en ogive. C'est de leur distribution, de leur arrangement, du rapport entre les pleins et les vides, que cette façade tire surtout son caractère.

Ici l'artiste, en la perçant de beaucoup d'ouvertures, a trouvé le moyen d'y ménager cependant des parties lisses qui font valoir les galeries évidées pratiquées au milieu, pour éclairer la pièce principale et lui donner vue sur le canal par un grand balcon.

C'est de-là qu'on jouit du spectacle animé qu'offrent

et cette multitude de gondoles et les scènes pittoresques d'une foule de masques et de graves sénateurs, ou de gens de loi, dont le bizarre costume semble encore faire partie de ce travestissement.

Les scènes varient dans cette ville singulière, à chaque instant du jour; elles reçoivent, la nuit, aux flambeaux ou par de vives illuminations, les effets les plus piquants; et ces contrastes, singuliers souvent reproduits aux yeux des artistes, ne contribuent pas peu à leur inspirer ce penchant au clair obscur et à l'opposition des tons de couleur qui caractérisent particulièrement l'école de Venise, et surtout les ouvrages de Paul Véronèse, du Tintoret.

Ce mouvement, ces lumières, leur réflexion dans les eaux du canal, la mélodie des concerts flatteurs qui s'y font entendre, saisissent, en arrivant, l'étranger par tous les sens; la ville n'est pour lui qu'un théâtre immense décoré avec magnificence, et où les scènes les plus neuves et les plus amusantes naissent, prennent leur développement, et se succèdent avec une rapidité qui lui laisse à peine le temps d'en jouir.

Italiens, Turcs, Grecs, Juifs, Africains, tous attirés par le commerce et les sequins surtout, y peuplent les ports et les canaux, les rues et les places, et sont tour-à-tour acteurs et spectateurs, dans cette singulière comédie, dont le théâtre de Goldoni n'est que la traduction faite sur la nature.

Les peintres de décoration, les comédiens, les charlatans abondent et excellent dans cette ville. On sait bien que les autres villes d'Europe offrent aussi beaucoup de ces derniers; mais ils n'y font pas toujours leurs affaires sur la grande place, et n'y sont pas en général aussi amusants.

L. G.



P. J. Redouté pinx. C. Normand sculp.

Reseda luteola. *Réséda sauvage, ou Gaude.*

Planche onzième. — Le Réséda-gaude, ou *herbe jaune.*

Il y a plusieurs espèces de réséda. Ils ont quelques rapports avec les câpriers, par leurs fruits et leurs graines; mais ils en diffèrent totalement par le port, le feuillage, par le nombre des stigmates et des pétales. Les deux espèces de réséda les plus recherchées sont le réséda odorant dont le parfum suave est généralement connu, et le réséda gaude, appelé vulgairement *gaude* ou *herbe jaune.* Ce dernier qui est utile dans la teinture s'élève presque à la hauteur d'un mètre, et se ramésie dans le bas de la tige. Cette herbe est garnie de feuilles entières, lancéolées, glabres, ondulées, un peu obtuses, et remarquables en ce qu'elles ont de chaque côté, à leur base, une dentelure calleuse. Les fleurs sont jaunâtres, disposées en épis alongés, composés de six pétales irréguliers dont les trois supérieurs sont plus grands que les autres et munis de 12, 15 étamines. Elles ressemblent à celles du réséda odorant; mais le calice n'est divisé qu'en quatre portions, et la capsule est partagée assez profondément en trois becs.

La gaude croît naturellement le long des chemins et dans les lieux sablonneux; on la trouve dans toute l'Europe, sur les côtes de Barbarie; mais la gaude cultivée est bien supérieure à la gaude sauvage, pour la teinture. Cette plante est annuelle; on la sème en germinal ou en vendémiaire : elle fleurit en floréal; on la récolte en prairial ou en thermidor. Il est important de ne la cueillir que lorsque la graine est mûre. Les teinturiers estiment davantage la gaude menue et un peu rousse.

Cette plante sert à teindre les étoffes de laine et de soie, et fournit toutes les nuances, depuis le jaune le plus pâle jusqu'au jaune verdâtre. Pour obtenir une couleur jaune très-solide, il paraît que le meilleur procédé est de faire bouillir la laine avec du tartre, du sel

marin, une solution de bismuth dans l'acide nitreux, et de la passer à la gaude. La laine que l'on a teinte en jaune de cette manière, prendra une couleur verte, si après le procédé ci-dessus, on la plonge dans une dissolution de gaude fraîche.

Quelques antiquaires ont pensé que la gaude est le strathium des anciens, plante colorante dont ils ont souvent parlé, mais dont ils n'ont pas donné la description.

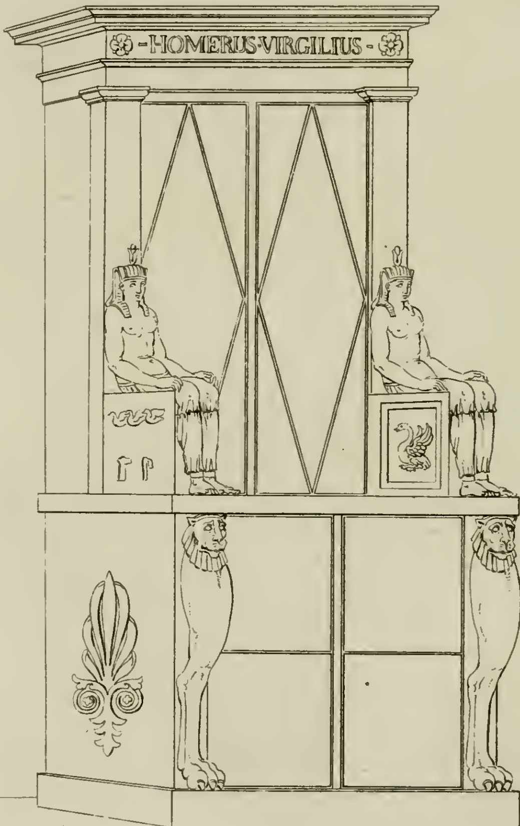
On retire encore de la gaude, pour l'usage des peintres, une laque jaune plus brillante, plus solide et préférable à celle qu'on extrait de la graine d'Avignon, et qui est appelée dans le commerce stil-de-grain de Troye.

Nota. *Les souscripteurs ont été prévenus, par un avis en tête de ce recueil (première livraison), que les plantes insérées dans cette collection, avaient été destinées d'abord à paraître dans un journal, où leur description et l'examen de leurs proprietés étaient indispensables, et qu'incessamment elles ne seraient plus admises dans les Annales du Musée, quoiqu'elles aient une sorte de rapport avec les arts d'imitation. Ainsi, au lieu du* Crocus Sativus, *annoncé pour la fin de prairial prochain, on donnera l'élévation géométrale de la colonne nationale, dont le projet, par le C. Moreau, a obtenu le prix au concours. On vient d'en placer le modèle dans les proportions du monument, et à la place même où il doit être exécuté en marbre et en granit. Les six planches du mois de messidor seront consacrées aux détails de cette superbe colonne, gravés d'après les dessins de l'architecte, qui ne les a communiqués qu'à l'éditeur des Annales du Musée. Cet objet est si important pour l'art, dont ce monument va marquer une époque intéressante, qu'on croit flatter les amateurs, en leur offrant plusieurs livraisons qui présentent, successivement, l'élévation et les plans de la colonne, les quatre bas-reliefs qui décorent le piédestal, les trophées placés aux quatre angles du second soubassement, et la belle frise qui entoure le premier. Elle est composée d'un seul groupe, ou plutôt d'une chaîne de figures de demi-relief (grande proportion), dont le nombre est égal à celui des départements, et dont chacune estdésignée par une inscription. Cette idée ingénieuse, originale, fait honneur à l'artiste qui l'a conçue, et donne au monument un caractère distinct et déterminé.*

La figure qui domine ce monument élevé de 167 pieds (mesure ancienne), ne sera point oubliée. On en donnera la gravure exacte, et lorsque le projet, soumis à un examen authentique, aura subi en dernier ressort le jugement du public, si, par événement, quelques modifications étaient ordonnées pour l'exécution, une planche nouvelle le représentera sous son nouvel aspect.







C. Normand sculp.

Modèle de bibliothèque et vases.

Planche douzième.

La planche XII.[e] offre le modèle d'une bibliothéque dont la composition est un assemblage du style grec pour la partie basse, égyptien pour les figures, et romain ou toscan pour l'architecture. Ce melange de styles est autorisé par l'usage auquel ce meuble est destiné. Une bibliothéque est un dépôt de science; et, sous ce rapport, quelles nations ont plus de droits à notre reconnaissance que celles que l'artiste a eu l'intention de rappeler d'une manière symbolique, par le choix de ses accessoires?

Les deux vases que l'on remarque au dessus de cette bibliothéque ont été dessinés d'après l'antique; l'un est orné de deux anses formées par des serpents, l'autre d'un bas-relief représentant une victoire traînée sur un char par quatre coursiers. La forme de ces deux vases est aussi simple qu'élégante; ils pourraient être exécutés soit en terre, soit en porcelaine, soit en métal.

Quant aux ornements de la bibliothéque, ils feraient un bon effet exécutés en bronze, sur un bois d'acajou ou de noyer veiné: les portes seraient en glace.

Cet article sera terminé par une notice sur la teinture des bois. Une citation des expériences du professeur Beckmann, extraites des mémoires technologiques du C. Oreilly, ne peut être placée plus convenablement. On rendra compte de quelques autres par la suite.

Expérience sur la teinture des bois avec des huiles et des acides.

Une pièce carrée de bois de *platane*, d'une ligne d'épaisseur, fut plongée dans une solution de *gomme tracacanthe* des *Canaries* (1) par l'essence de térébenthine; on la plaça ensuite dans

(1) La *gomme tracacanthe*, tirée des côtes de *Madagascar*, est d'une qualité inférieure à celle qu'on importe des *Canaries*.

une capsule de verre sur un bain de sable : peu-à-peu le bois se colora, même avant la volatilisation de l'huile essentielle. Après un peu plus d'une heure, on la retira du feu, et on laissa reposer le tout pendant la nuit; le lendemain le bois avait pris une *teinte* parfaitement semblable au *bois d'acajou*, non-seulement sur la surface, mais dans l'intérieur de la pièce. Les fibres les plus denses paraissaient moins colorées; mais cette circonstance, loin de nuire à la beauté du bois, ne servait qu'à relever l'éclat des nuances. — La teinte rouge peut être augmentée ou diminuée par l'addition ou la soustraction d'une quantité de *gomme tracacanthe*, et par une digestion plus ou moins longue dans le bain. On a choisi de préférence le bois de *platane*, parce qu'il se *débite* et se polit facilement; il est d'une couleur blanche; il n'est ni trop dur ni trop tendre; ce bois n'est pas sujet à se retirer ou à se voiler; il a de belles taches blanches, avec des veines qui se croisent en différentes directions; enfin plusieurs artistes qui font des ouvrages de marqueterie ont essayé de le teindre. Ce bois, une fois coloré, se débarrasse facilement, au moyen d'un peu d'alcool, de la gomme *tracacanthe* qui s'y trouve adhérente aprés l'opération : l'essence de térébenthine rend le platane plus compact, et susceptible de prendre le plus beau poli.

Pour obtenir une couleur *jaune*, on fit dissoudre de la gamboge dans l'essence de térébenthine, comme auparavant; le morceau de bois devint d'une *couleur jaune d'or*, très-belle et très-éclatante. Les fibres et les veines prirent un *ton rouge orangé*. On remplaça le platane par du *bois de poirier;* la nuance était différente, elle approchait du *vert*, ou plutôt du *vert olive :* ainsi on peut obtenir différentes nuances, en employant différentes espéces de bois avec la même substance colorante.

On aura une couleur qui partagera des précédentes, en prenant deux parties de gamboge et une partie de *tracacanthe*, dissoutes dans de l'essence. Le platane et le *bois de hêtre* fournissent des variétés singulières de tons et de nuances; le hêtre prend toujours une couleur *jaune noirâtre*, et se trouve parfaitement pénétré partout, quand on a soin de maintenir le bain dans une température modérée, pendant quelque temps.



David pinx. C. Normand sc.

BÉLISAIRE.

Sujet de la Planche treizième

BÉLISAIRE, aveugle, recevant l'aumône, est reconnu par un soldat romain qui avait servi sous ses ordres.

Ce beau tableau, peint par David, commença la réputation de son auteur, soutient encore sa juste célébrité, et, de même que tous ceux du même artiste, a changé le système de l'école moderne, en la ramenant aux principes solides, au grandiose, à la pureté des formes, à la simplicité de la composition, aux expressions énergiques, à l'étude de la Nature (1): revenons au sujet du tableau.

Bélisaire, ce guerrier qui tant de fois avait conduit à la victoire les troupes de l'empereur Justinien, qui conclut avec Cabades une paix honorable, emporta Carthage, défit les Vandales, rentra vainqueur à Constantinople, compta au nombre de ses captifs, et fit servir d'ornement à son triomphe un prince usurpateur; ce Bélisaire qui, après avoir conduit heureusement sa flotte sur les côtes de Sicile, s'empara de Catanes, de Syracuse, de Palerme, de Naples, défit le successeur de Théodat, refusa la couronne que les vaincus offrirent au vainqueur, combattit Chosroës, roi de Perse, le mit en fuite, courut au secours de Rome contre Totila, roi des Goths, l'empêcha d'achever la destruction de la ville, et répara cette ancienne capitale du monde; le libérateur de l'empire qui parvint à réprimer les factions, dont tout le peuple de Constantinople bénis-

(1) Cette révolution dans les arts avait été préparée par Vien et ses principaux élèves. Nous devons comprendre, sous le titre d'élèves de Vien, non-seulement ceux qui ont suivi immédiatement son école, mais encore les artistes qui l'ont accompagné en Italie, ou qui ont été soutenus par l'exemple et les préceptes de cet artiste respectable. Il est aujourd'hui plus qu'octogénaire, et s'occupe toujours avec succès des travaux de son art.

sait le nom et racontait les hauts faits ; ce héros enfin digne d'un meilleur sort, devenu la victime de la jalousie des grands, ou plutôt de la faiblesse d'un empereur méfiant et cruel ; réduit à l'état le plus déplorable, privé de la lumière, est offert dans ce tableau, comme un exemple terrible de l'inconstance de la fortune et de l'ingratitude des hommes.

Les historiens ne sont pas d'accord sur cette dernière époque de la vie de Bélisaire, mais c'est ainsi qu'elle a dû s'offrir aux pinceaux de l'artiste, et David n'a rien négligé de ce qui pouvait rendre cette scène touchante. Il est bon de remarquer que l'on voit encore des médailles de Justinien ; elles représentent, d'un côté, l'empereur recevant Bélisaire vainqueur des Goths, et de l'autre côté, l'image de Bélisaire, avec ces mots : BELISARIUS GLORIA ROMANORUM ; BÉLISAIRE, L'HONNEUR DU NOM ROMAIN. Quel contraste avec ceux que la tradition nous a conservés, et qu'on prétend que Bélisaire proférait du fond de sa prison pour émouvoir la pitié des passants : DATE OBOLUM BELISARIO ; DONNEZ UNE OBOLE A BÉLISAIRE. David a placé cette inscription dans son tableau dont elle expliquerait le sujet, si cette belle peinture pouvait être équivoque.

Les figures du tableau de Bélisaire sont de grandeur naturelle. Cet ouvrage, exécuté à Rome, fut exposé à Paris, au salon de 1782. Les yeux du public étaient alors peu accoutumés à cette sévérité de caractère et de dessin, à cette vigueur de coloris et d'exécution qui devaient en peu d'années porter l'art vers sa perfection ; et les jeunes peintres secouèrent à l'envi les préjugés de cette *vieille école française*, trop longtemps dénaturée par quelques artistes dont les noms ont été oubliés, ainsi que leurs ouvrages.

L'esquisse que l'on donne ici du *Bélisaire de David*, n'a point été tracée d'après le tableau, mais d'après la belle gravure que Morel vient de mettre au jour, et où l'auteur a adopté quelques changements sous la direction du peintre. Cette estampe est une des plus capitales qui aient paru depuis plusieurs années. Le même graveur vient d'entreprendre celle du serment des Horaces, d'après David, et dont l'esquisse sera publiée dans cette collection.



Meynier pinx. C. Normand sculp.

Les adieux de Télémaque et de la nimphe Eucharis.

Planche quatorzième.

Télémaque, pressé par Mentor, quitte l'île de Calypso, en se dégageant des bras de la nymphe Eucharis qui cherche à le retenir auprès d'elle. Dans le même instant, Calypso arrive de la chasse, accompagnée de plusieurs de ses nymphes; elle est témoin des regrets des deux amants, et ne peut dissimuler sa jalousie.

Ce tableau (proportion demi-nature) (1), peint par C. Meynier, élève de Vincent, est un de ceux qui, à la dernière exposition au salon, attira, mérita (2) le plus d'attirer l'attention des amateurs. En effet, il réunit les parties les plus agréables de la peinture. L'exposition du sujet est claire et facile; la disposition des groupes ne laisse aucune incertitude sur l'intention des personnages, sur les mouvements divers dont ils sont agités. La figure de Mentor annonce la noble sévérité qui le caractérise. Le groupe de Télémaque et de la nymphe Eucharis offre les graces de la jeunesse et la douleur de deux amants qui se séparent et ne se verront plus. La jalousie de Calypso se peint dans son attitude et sur les traits de son visage. L'expression est forte, et néanmoins la beauté des formes n'en est point altérée. Ainsi l'artiste a montré l'excellence de son jugement, en se pénétrant du système des Grecs qui toujours sacrifièrent à la beauté.

Meynier a répandu de la grace et de la variété dans les différents groupes de nymphes qui entourent la déesse. Les unes semblent annoncer quelque regret

(1) Environ sept pieds sur cinq et demi, mesnre ancienne.

(2) Je fais ici cette distinction, car on a vu souvent des ouvrages plus remarquables par leur bizarrerie, que par le mérite de l'invention ou de l'exécution, attirer la foule aux expositions publiques.

de n'être pas l'objet des préférences du jeune fils d'Ulysse. La simple curiosité paraît agiter les autres et les rapprocher de leur compagne. Les plus jeunes ne sont occupées que des attributs de la chasse. Parmi ces dernières, le public a distingué surtout celle qui s'efforce de retenir un chien prêt à s'élancer. Cette figure est digne de l'Albane ou du Dominiquin.

Quoique la petitesse des objets n'ait pas permis de porter dans cette planche toute la pureté du dessin, la finesse des caractères ; quoique le burin soit insuffisant pour rendre la vivacité, la douceur du coloris et la fermeté du pinceau qui distinguent le talent de Meynier, on verra néanmoins avec intérêt cette simple esquisse. On y trouvera l'idée exacte de l'invention du peintre, de la grace et de la légèreté des draperies, des différentes parties d'une composition qui lui a fait autant d'honneur qu'elle a flatté le public.

Le jury des Arts ne pouvait manquer de distinguer cet ouvrage. Il lui a décerné le deuxième prix de première classe. Hennequin a obtenu le premier sur son tableau des remords d'Oreste. On en donnera la gravure dans le trimestre prochain.

Plafond de l'Ecole de Medecine.



Caraffe pinx. *C. Normand sculp.*

L'Espérance soutient le malheureux jusqu'au tombeau.

Explication de la Planche quinzième.

Cette planche offre deux sujets peints l'un et l'autre par Caraffe. Le premier est exécuté au plafond de la salle d'anatomie, à l'Ecole de Médecine, rue des Saint-Pères; tel en est le programme :

Les recherches de l'étude ramènent aux hommes la santé sous la figure d'Hygie. L'étude met le pied sur la boîte de Pandore.

Cette peinture, où l'on remarque un bon style, un bon goût de dessin, un effet large et ferme, valut à l'auteur, au jugement du jury des Arts, en l'an 8, un prix de seconde classe.

L'espérance soutient le malheureux jusqu'au tombeau; tel est le sujet de la seconde gravure, d'après une esquisse exposée au dernier salon. Cette allégorie est ingénieuse et expressive. La composition en est heureuse. Desnoyers, jeune graveur, couronné au dernier concours, en exécute actuellement la planche au *pointillé*, et à titre de travail d'encouragement.

On a donné dans une des livraisons précédentes, un aperçu de la formation de l'Ecole spéciale de peinture et sculpture. Le défaut d'espace avait empêché d'y insérer la liste des professeurs. Nous offrons ici les noms de ces artistes estimables qui président à l'enseignement public des jeunes élèves.

Recteurs-professeurs : les CC. Vien, Lagrenée l'aîné, Belle, peintres; et Pajou, sculpt.; Bachelier, peintre, adjoint à *recteurs-professeurs.*

Professeurs. Doyen, P. absent. Bridan et Gois, sculpt.; Lagrenée jeune, P.; Mouchy, sculpt.; Menageot, P.; Julien, sculpt.; Suvée, P.; Lecomte, sculpt., administrateur des écoles. Vincent, peintre.

Adjoints à *professeurs.* Boizot et Houdon, sculpt.; Regnault, P.; Dejoux, sculpt.; Berthelemy, P.; Demachy, professeur de perspective. Sue, professeur d'anatomie. Renou, surveillant des écoles, et secrétaire.

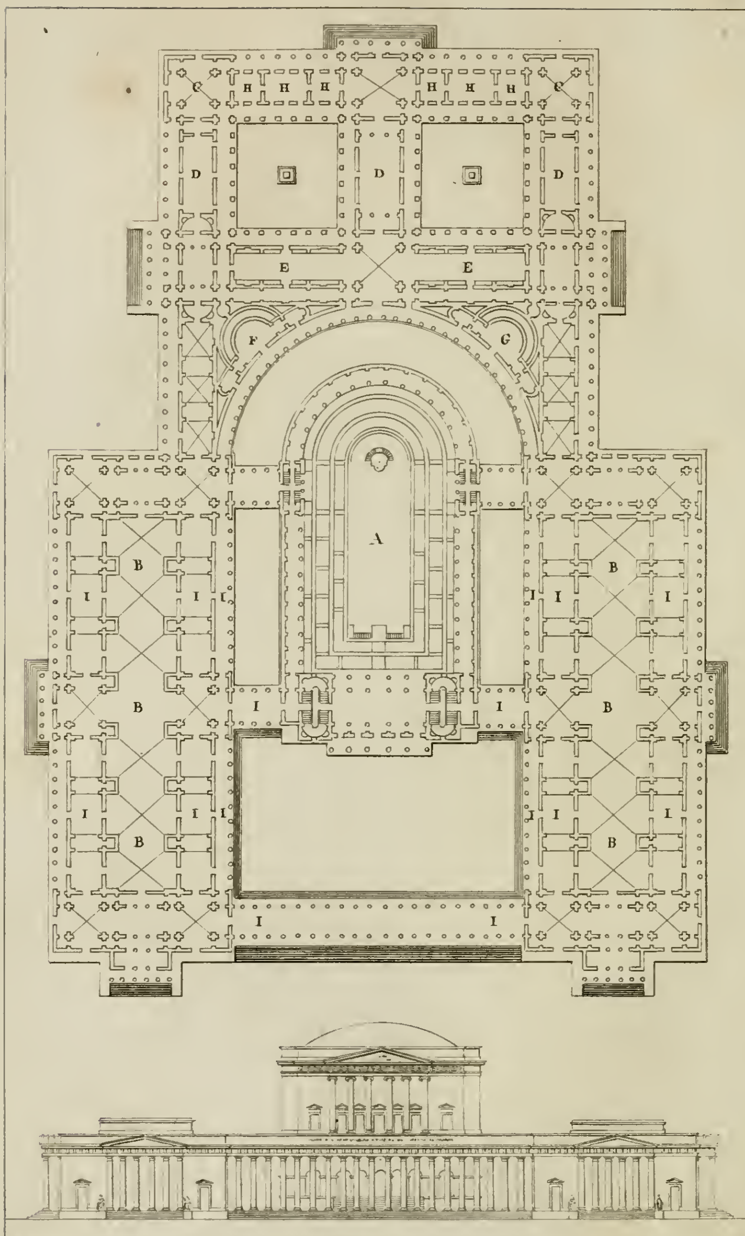
NOTICE des gravures qui paraîtront dans le Trimestre prochain.

Messidor. — Le plan de la colonne nationale et des monuments funéraires placés dans l'intérieur du soubassement. — Les quatre bas-reliefs du piédestal. — La totalité de la chaîne des figures départementales. — La figure de la république qui couronne le monument.

Thermidor. — Apollon et deux Muses de la galerie des Antiques. — Un dessin connu sous le nom de la Barque d'Isabey. — Trois statues de la salle des Muses. — Colonne départementale, par Détournelles, et le groupe des Horaces, par Gois, fils; ouvrages couronnés au concours. Modèles de meubles.

Fructidor. — La dernière composition du célèbre Drouais. — 2 figures de la salle des Muses. — Le tableau de la Messe, par Lesueur, extrait de la galerie du Musée. — Le portique dit, des cent colonnes, et la porte d'Auguste à Rimini, monuments antiques. — Le tableau qui a remporté un des seconds prix de l'Ecole spéciale, par Ingres. — Deux statues de la galerie des antiques, complétant la collection des neuf Muses.

Les planches de vendémiaire seront destinées aux ouvrages cités le plus avantageusement à l'exposition publique annoncée pour le 15 fructidor prochain, au salon du Musée.



Ménager inv. C. Normand Sculp

Plan et Elevation d'une Ecole Nationale des Beaux-Arts.

Explication de la Planche seizième.

PROGRAMME D'ARCHITECTURE.

L'Institut national propose, pour sujet du grand Prix de l'an 8, une École nationale des Beaux-Arts.

CET édifice contiendra *une grande Salle d'assemblée publique*, capable de recevoir 9 à 10,000 personnes, et destinée à proclamer et distribuer les récompenses nationales qui auraient été décernées dans les différents concours.

Il y aura des *Salles pour l'exposition des ouvrages des Artistes qui auraient remporté des prix*. Elles seront éclairées pour l'avantage de la peinture et de la sculpture, et distribuées de manière que le public puisse les parcourir librement.

Une *partie distinguée* de cet édifice, *renfermera les pièces propres à l'étude de la peinture, de la sculpture et de l'architecture, et une bibliothéque* pour les livres indispensablement nécessaires à l'établissement, laquelle serait ornée de tableaux, de morceaux de seulpture, et de modèles précieux relatifs aux diverses instructions que recevraient les élèves.

Les diverses parties de l'édifice seront liées entre elles et *se communiqueront par galeries*. Ce monument est susceptible de la décoration la plus noble et la plus imposante.

Les élèves seront libres de donner à l'ensemble de l'édifice telles formes qu'ils voudront, pourvu qu'il n'excède pas 20,000 mètres de superficie.

Renvoi du plan.

A. Grande Salle d'assemblée pour la proclamation et la distribution des prix.

BB. Salles pour l'exposition des ouvrages des artistes qui ont remporté les prix.

CCC. Salles d'étude pour la peinture, l'architecture et la sculpture.

DDD. Salles d'exposition des trois écoles.
E. Bibliothéque commune à tout l'établissement.
F. Amphithéâtre du modèle vivant.
G. Amphithéâtre de la bosse.
H. Pièces destinées au cours de mathématiques et de coupe de trait, au dessus desquelles se trouveraient les loges secrètes pour les concours.
I. Galeries pour la communication des diverses parties de l'édifice.

Le citoyen Ménager est l'auteur du projet dont nous donnons ici le plan et l'élévation. Il lui a mérité le grand prix d'architecture de l'an VIII.

Ce jeune artiste est élève du citoyen de la Gardette, qui, entre autres ouvrages sur son art, a publié dernièrement les ruines de Pestum ou Posidonia, dans la grande Gréce, levées, mesurées et dessinées par lui, avec une exactitude et un soin extrêmes ; fidélité bien précieuse et malheureusement trop rare dans les nombreux volumes qui doivent composer la bibliothéque d'un architecte.

Un premier succès, tel qu'un grand prix, loin d'être le terme des études d'un jeune architecte, ne doit être au contraire qu'un engagement solennel pour les continuer avec une ardeur nouvelle. On ne peut se flatter d'acquérir dans une école des arts, que les moyens de rendre avec pureté, grace et facilité, ses propres idées, ou les productions de l'antiquité que l'on se propose d'étudier dans ses voyages.

Cette étude doit conduire à la grandeur et à la simplicité qui font le charme des monuments égyptiens, grecs ou romains.

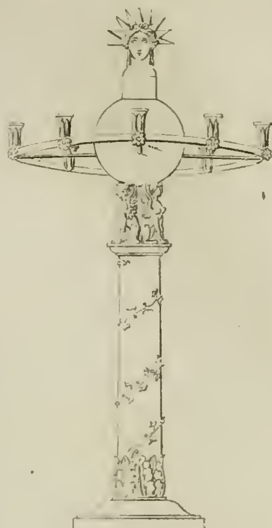
Un jeune artiste croit faire preuve de génie en mettant tout ce qu'il sait dans une seule composition; un maître consommé purifie, élague, simplifie, pour arriver à l'unité, et surtout au caractère propre à chaque objet.

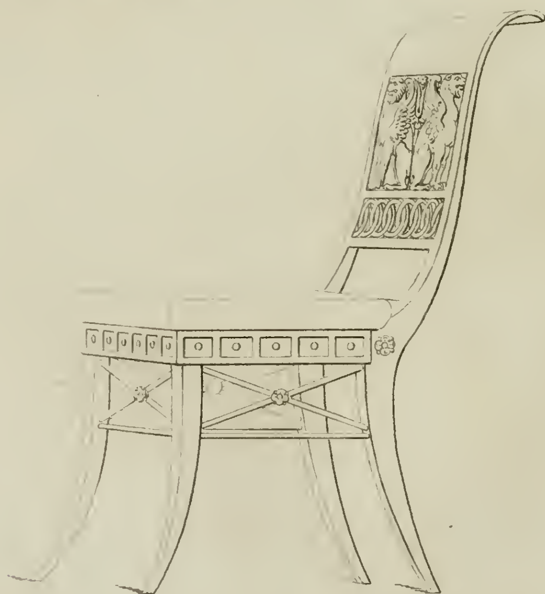
Un élève de l'Ecole Française n'a pu s'empêcher d'adopter ici le système vicieux d'une subdivision inutile, en multipliant sans nécessité les avant-corps et les arrière-corps, sur toutes les faces de son plan.

Un architecte de l'ancienne Grèce, de Rome, eût enfermé ce même plan dans la forme plus grande d'un parallélogramme. Il n'eût pas adopté pour sa salle d'assemblée la forme de cirque, bonne pour un manége, où l'on court à cheval, et mauvaise pour un amphithéâtre, où un grand nombre d'auditeurs doivent être assis tous, s'il se peut, à pareille distance de la tribune destinée à des lectures ou à des proclamations académiques.

Nous sommes persuadés que l'auteur du projet lui-même sera de notre avis, lorsqu'il aura mûri son talent par la méditation et par les voyages. L. G.







C. Normand sculp.

Planche dix-septième.

La planche XVII donne le dessin d'une chaise à l'antique, enrichie de sculpture, et qui peut être exécutée avec plus ou moins de richesse, soit en bois d'une seule couleur ou de tons différents, soit avec les ornements rapportés en cuivre, en bronze, en or, etc.

Il est un point essentiel qu'on ne doit jamais perdre de vue dans la composition de ces meubles que l'on peut varier à l'infini; c'est la solidité, la commodité pour l'usage, et la facilité de la circulation autour de ces mêmes meubles : voilà pourquoi on ne peut pas toujours donner aux pieds une grande courbure, qui, en coupant le fil du bois, les ferait casser facilement, et donnerait à la base une trop grande étendue.

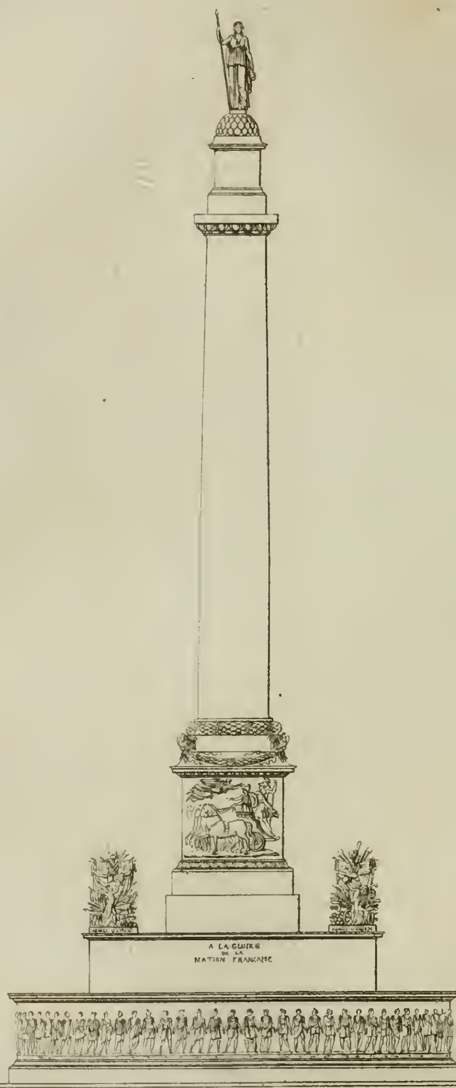
Le trépied, placé au dessus, est un meuble d'usage en Italie, où la chaleur du climat exige que l'on se lave souvent. Le bassin et l'aiguière mobiles sur ce support donnent donc la facilité de transporter facilement ce réservoir ambulant, et d'une forme élégante, dont toutes les chambres sont pourvues. C'est l'eau lustrale avec laquelle chacun purifie sa personne et sa demeure, et que la tradition a fait parvenir, des anciens Romains aux Italiens modernes, dans des vases qui tiennent encore de ceux des Etrusques ou des Grecs.

La colonne voisine est consacrée au dieu de la lumière. C'est une forme de lampadaire qui, exécutée par un habile artiste, peut recevoir une heureuse application dans les diverses pièces de nos appartements. Dix à douze lampes à courant d'air se placeraient facilement à sa circonférence, et recevraient leur aliment du réservoir placé au centre. Ce globe

poli ou mat, en métal ou en cristal, pourrait à volonté étinceler de lumière, ou réfléchir de plus doux rayons; enfin la colonne peut être composée des marbres les plus précieux, les bronzes ciselés avec soin, ou le bois peint et doré, imiter à peu de frais une si riche exécution. C'est dans l'atelier de l'artiste où la forme seule existe, que le citoyen opulent peut aller choisir celles que réclament les durs granits et les marbres éclatants, et qu'en les transmettant à ces matières durables, il se procurera des jouissances douces, avouées du bon goût, et que les regrets ne troubleront point.

Beaux-arts, amis complaisants et gracieux, c'est ainsi que vous savez vous varier pour nous plaire. Toujours nous vous cherchons, nous vous rencontrons fréquemment en voyage. Sommes-nous de retour? Nous aimons à vous voir partager, embellir nos demeures, et, par un million de métamorphoses, obliger la matière de donner un corps à nos pensées, de perpétuer nos souvenirs.

L. G.



Echelle de ——— *20 Métres.*

Moreau inv. *Normand Sculp.*

Explication de la Planche dix-huitième. — Colonne nationale.

Le gouvernement, pénétré de l'importance des monuments publics, n'a pas cru qu'il fût prudent d'ériger celui-ci, sans avoir assuré les moyens de former un choix digne de la nation qu'il doit représenter, et de porter dans son exécution tous les soins et toute la perfection qu'il exige.

Les consuls, après avoir ordonné, par un arrêté du 19 nivose dernier, l'élévation d'un monument destiné à perpétuer le souvenir de la conquête de la Liberté, et désigné la place de la Concorde comme l'emplacement le plus favorable, invitèrent tous les artistes de la république à concourir pour cet objet, à fournir des idées nouvelles et des plans déterminés. Le projet de Moreau, désigné comme le plus convenable, par un jury nombreux, atteste en même temps les rares talents de l'auteur, et la sagacité des artistes qui l'ont couronné.

Moreau doit présider à l'exécution de son projet: il vient d'élever un modèle de la grandeur du monument, et à la place même qu'il doit occuper. Cette sage précaution annonce la sollicitude du gouvernement, sur un objet aussi important pour l'honneur de la nation et pour la gloire de l'art dont il fixe une époque remarquable; et nul doute que Moreau, jaloux de profiter de la censure publique, n'ait sollicité lui-même cette mesure.

Il s'agissait d'un monument votif et triomphal : il fallait qu'il fût tellement caractéristique de la nation française, qu'il ne pût s'appliquer à un autre peuple, et la description suivante mettra les lecteurs à la portée de juger si l'auteur du projet a rempli la tâche qu'il s'est imposée.

Au centre de la place de la Concorde, dont on connaît l'étendue, il élève une masse circulaire, en forme de soubassement. Ce soubassement offre la série des départements continentaux, représentés par autant de figures de demi-relief. Elles se tiennent toutes par la main, et forment une chaîne continue autour du monument. Dans l'ordonnance de ces figures, l'auteur du projet a voulu exprimer la division politique de la France, ainsi que la force et l'union du peuple qui l'habite. Cet emblème ingénieux était commandé par le nom même de la place destinée à recevoir le monument.

Le stylobate qui règne au dessus du soubassement est destiné à recevoir des inscriptions à la gloire des armées françaises. La rédaction en sera confiée sans doute à l'Institut national.

Sur un riche piédestal, s'élève la colonne proprement dite. Destinée à fixer l'admiration des générations futures, elle doit, par sa masse et la dureté de la matière, braver l'outrage des siécles multipliés. Pour conserver sa simplicité, pour donner au monument un caractère plus majestueux, cette colonne sera entièrement lisse, et ne recevra d'ornements qu'à sa base et à son chapiteau. Le monument dont le modèle a dans sa hauteur totale, 167 pieds (mesure ancienne) sera couronné par une figure de la république. Cette statue sera exécutée en bronze, ainsi que tous les ornements. On n'emploiera pour les autres parties que des granits et des marbres de France.

Nota. On a annoncé, pour les livraisons suivantes, la gravure et la description détaillée des quatre bas-reliefs du piédestal, des trophées, de la figure principale, et de toutes celles qui entourent le soubassement. Tous ces objets seront gravés d'après les dessins originaux de Moreau qui ne les a communiqués qu'à l'éditeur des Annales du Musée.



Vincent pinx. C. Normand Sculp.

Le Président Molé saisi par des factieux.

Sujet de la Planche dix-neuvième (1). — *Le président Molé saisi par les factieux, auteurs des guerres de la Fronde.*

Sous la minorité de Louis XIV et durant le ministère du cardinal Mazarin, la guerre civile s'alluma au sein même de Paris. Le peuple était accablé d'impôts; on avait retenu les gages des officiers du parlement; deux partis s'élevèrent, sous le nom de *Frondeurs* et de *Mazarins*.

En 1648, le 16 août, le cardinal fit arrêter Pierre Broussel, conseiller de la grand'chambre. Cet enlèvement fit plus de bruit qu'on ne s'y était attendu; le peuple s'émut, cria, courut aux armes; on ferma les boutiques; des chaînes furent tendues dans Paris. (C'est ce qui a été appelé la journée des barricades.)

Le lendemain, la salle du palais fut remplie d'une multitude immense qui criait : Broussel! Broussel! Le parlement sortit, au nombre de cent soixante officiers, et fut, en corps et en habit, au Palais-Royal; il fut reçu, dans toutes les rues, avec des acclamations et des applaudissements universels; toutes les barricades tombaient devant lui. Le premier président parla à la reine avec liberté, mais il ne fut rien résolu de positif, relativement au conseiller Broussel.

Le parlement étant sorti du Palais-Royal, et ne disant rien de la liberté de Broussel, ne trouva d'abord qu'un morne silence, au lieu des acclamations passées. Lorsqu'il fut à la barrière des Sergents, où était la première barricade, il y rencontra des murmures qu'il appaisa : les menaces de la seconde furent éludées de même. La troisième, qui était à la Croix-du-Trahoir (2), fit résistance,

(1) On avait annoncé, pour le mois de messidor, la suite non interrompue des détails de la colonne nationale; on a cru faire une chose agréable aux souscripteurs, en variant cette suite et la mêlant de sujets historiques : ainsi l'ordre des planches indiqué pour ce trimestre ne sera pas suivi à la rigueur.

(2) La deuxième maison qui, dans le fond du tableau, indique le coin d'une rue, existe encore telle qu'elle était alors, et telle que

et un garçon rôtisseur s'avançant avec d'autres hommes, et mettant la hallebarde au ventre du premier président, lui dit : « Tourne, traître, et, si tu ne veux pas être « massacré toi-même, ramène-nous Broussel, ou le Ma- « zarin et le chancelier en ôtages(1). »

Cinq présidents à mortier et plus de vingt conseillers se jetèrent dans la foule, pour s'échapper. Le seul premier président demeura ferme et inébranlable ; il se donna le temps de rallier ce qu'il put de sa compagnie ; il conserva toujours la dignité de la magistrature, et dans ses paroles et dans ses démarches, et il revint au Palais-Royal, au petit pas, dans le feu des injures, des exécrations et des blasphèmes.

Tel est le sujet de la planche dix-neuvième, d'après le tableau peint, en 1779, par Vincent, alors agréé à l'Académie. Il fut exposé au salon du Louvre et décida la réputation de l'auteur. Une composition facile et animée, du mouvement, de la vivacité, de la variété dans les caractères, un effet piquant, une exécution hardie, distinguent cet ouvrage que l'on regarde avec raison comme un de ceux qui font le plus d'honneur à cet artiste. Le tableau porte, de proportion, 10 pieds carrés. Il avait été ordonné pour le roi, et devait servir de modèle à la manufacture des Gobelins, où il a été exécuté en tapisserie et où il existe encore. C'était M. d'Angivillers qui, alors directeur des bâtiments, ordonnait ces travaux, et c'est à lui que les artistes doivent cette institution si favorable au développement des talents.

Le roi ordonna à Vincent le double de cette composition, et en fit présent au président Molé, descendant du premier président, représenté dans ce tableau. Ce double fut placé à Champ-Platreux, où il est encore.

Vincent l'a représentée. Elle fait le coin de la rue Saint-Honoré et de celle des Vieilles-Étuves.

(1) Voyez les Mémoires du cardinal de Retz.

Moreau inv. C. Normand Sculp.

Deux bas-reliefs du piédestal de la Colonne Nationale.

Explication de la Planche vingtième.

Deux bas-reliefs du piédestal de la colonne nationale. Ils doivent être exécutés en marbre blanc sur un fond de granit vert, ce qui formera un espèce de camée, et servira à détacher les figures allégoriques dont ces bas-reliefs se composent.

Sur un char que font voler quatre coursiers, Mars est debout, appuyé sur sa lance. La Sagesse, sous les traits de Minerve, guide son char. Au dessus, plane la Victoire, prête à couronner le dieu des combats. Le côté du piédestal qui reçoit ce bas-relief, regarde le palais des Tuileries. Il était tout naturel de reporter le souvenir de nos triomphes vers le héros à qui nous les devons.

Le second bas-relief représente, sur la face opposée, Bacchus et Cérès portés sur un char attelé de bœufs. Auprès d'eux, on aperçoit une ruche, emblème de la richesse et du gouvernement républicain. Le dieu qui vivifie les productions de la terre, vient leur présenter son flambeau. Ces deux bas-reliefs sont de la composition de Moreau.

Observations (1) *sur le modèle de la Colonne nationale, erigée au milieu de la place de la Concorde.*

Un objet important dans les arts, occupe maintenant tous les habitants de cette grande ville; c'est le modèle de la colonne nationale, érigée dans les mêmes proportions proposées pour l'exécution au centre de la place de la Concorde, sur le prolongement de l'axe du palais et du jardin des Tuileries et de la promenade des Champs-Elysées.

Comme l'intention du gouvernement et le desir de l'artiste, en érigeant ce modèle, ont été de recueillir le plus grand nombre d'observations possible, avant de se livrer à la dépense considérable de cette exécution, nous allons rapporter non-seulement notre

(1) Destinées à paraître dans les Annales du Musée seulement, ces observations ont été communiquées à l'éditeur par un Artiste également recommandable par ses talents en architecture, et par différents écrits sur son art. Il a desiré garder l'anonyme; mais ceux qui ont l'avantage de le connaître savent apprécier ses lumières et sa modération dans ses jugements.

sentiment particulier, mais aussi celui d'un grand nombre d'artistes et d'hommes instruits, dont nous avons entendu les discussions, ou qui les ont fait connaître dans les journaux.

L'estime que nous avons pour le talent bien reconnu du C. Moreau, nous fait, en cette occasion, un devoir de la plus entière franchise sur le monument qu'il expose à la censure publique.

Beaucoup de personnes commencent par blamer cette dépense du modèle en grand, et la regardent comme inutile.

Loin d'être de leur avis, nous pensons, au contraire, que jamais dépense n'a été plus sagement autorisée, et que tous les objets de décoration publique, de quelque importance, devraient être ainsi jugés d'avance sur des modèles en grand, dont la dépense est toujours très-peu de chose en comparaison de celle d'une exécution solide, pendant laquelle plusieurs tâtonnements ou changements dispendieux sont alors épargnés.

Il faut bien peu de ces changements, de doutes ou d'irrésolutions, pour ne pas dépenser inutilement au moins le soixantième de ce que peut coûter le monument, et l'artiste n'a pas cet avantage inappréciable de recueillir l'opinion publique, et de pouvoir surtout se juger soi-même, avant de léguer un grand ouvrage à la postérité.

On a donc, en dépit de tous les raisonnements possibles, économisé les deniers publics, et tendu à la plus grande perfection, en exécutant d'abord le modèle en grand, qui fait le sujet de notre examen.

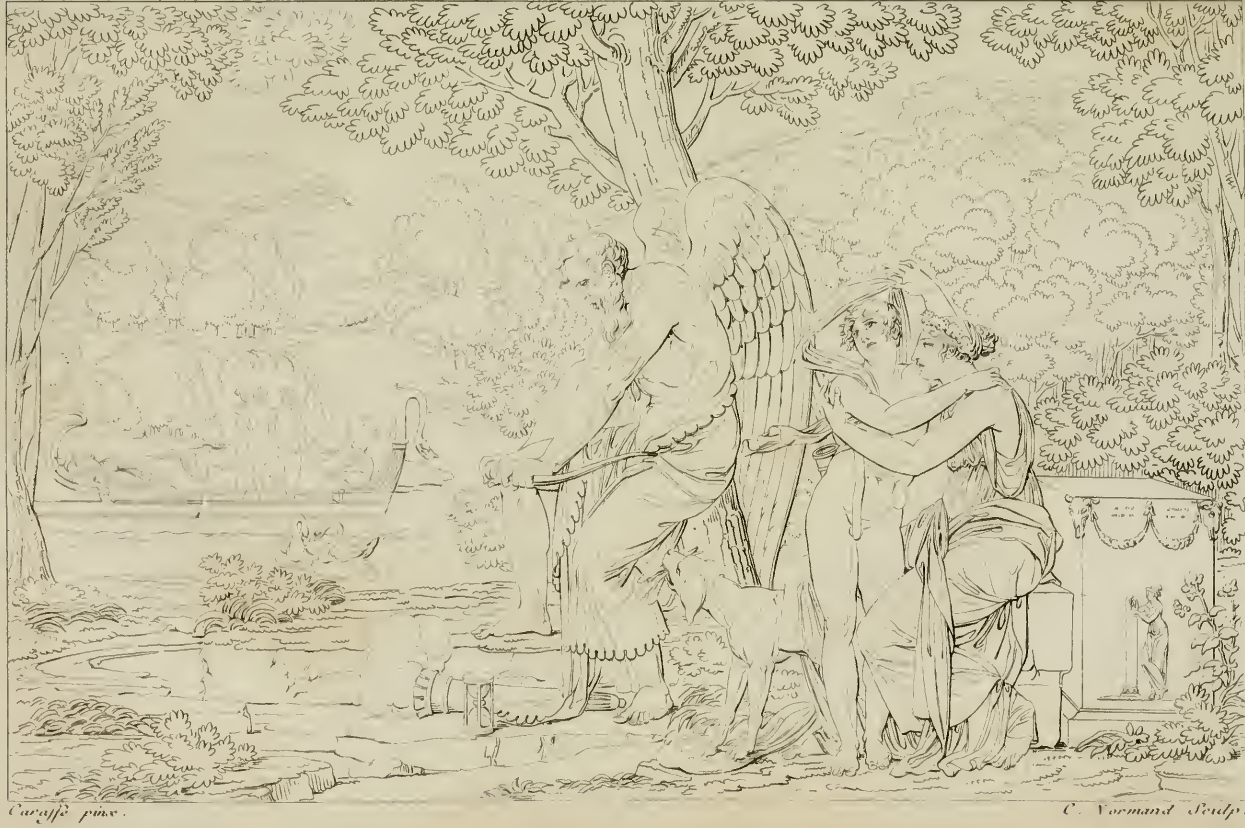
Passons à la composition du monument, et à sa situation.

La colonne est à la fois lourde et petite, s'écrie-t-on de toute part; la masse énorme des soubassements obstrue le beau point de vue de l'allée des Champs-Élysées, et de toutes les arrivées de la place, et détruit l'effet de l'objet principal.

Il est cependant plusieurs points de vue où ce reproche général n'est nullement fondé; par exemple, de dessous le vestibule du palais du gouvernement, avançant jusqu'à la grande allée, et la longeant près du rang d'arbres à droite ou à gauche.

A cette distance, ou dans ces positions, le monument fait très-bien; il achève de la manière la plus magnifique et la plus triomphale l'ensemble du jardin et de la place; le rayon visuel, échappant au dessus des soubassements, ou passant à côté, aperçoit encore le haut de l'étoile et les deux pavillons des barrières, les quatre chevaux des Tuileries et des Champs-Élysées se groupent admirablement avec cette grande composition; les défauts qu'on lui reproche disparaissent alors; et lorsqu'un bel effet de lumière éclaire ce tableau, c'est assurément un des plus magnifiques aspects qui existent et qu'on puisse présenter en ce genre.

La suite aux numéros prochains.



Caraffe pinx. C. Normand Sculp.

Sujet de la Planche vingt-unième.

L'AMOUR, abandonné de la Jeunesse et des Graces, se console, auprès de l'Amitié, des outrages du Temps. d'après le tableau, de proportion demi-nature, peint par Caraffe, et exposé, l'année dernière, au salon du Musée.

Le Temps vient de briser les armes de l'Amour. Dégagé de son bandeau magique, ce dieu charmant répand des larmes dans le sein de l'Amitié; il semble abanbonner sans regret à la Fidélité (1) les attributs de l'Inconstance; et des plaisirs vifs, mais passagers, sont remplacés par un sentiment délicieux et durable, qui se prolonge au-delà de l'existence de l'objet aimé. On voit, dans le lointain, la Jeunesse (2) embellie par les Graces, traverser, sur une barque légère, un fleuve, image de la vie.

Cette allégorie ingénieuse est traitée avec esprit, agrément, érudition. Le public a remarqué dans le tableau un bon goût de dessin, un coloris suave, un effet lumineux. Le même artiste a exposé, à la même époque, ainsi que les années précédentes, une suite de scènes turques, peintes à l'acquarelle. Elles ne laissent rien à desirer, quant à la grace de la composition, la vérité des caractères, la fidélité du costume. L'auteur se propose de livrer à la gravure cette collection intéressante, et d'y joindre les remarques qu'il a faites sur les mœurs de la Turquie, pendant son séjour dans ce beau climat.

Le tableau de Caraffe a été couronné par le jury, qui lui a décerné un prix de seconde classe; il est placé maintenant dans l'appartement de M.me Bonaparte, au palais des consuls.

Cet article sera terminé par l'extrait d'une lettre du C. Caraffe, sur la colonne nationale. C'est une des plus agréables qui ayent été publiées sur cette matière.

(1) L'Amour est privé de ses ailes, on voit un chien en éparpiller les plumes.

(2) Sous la figure d'Hébé.

Sur la Colonne nationale.

Tot capita, tot sensus. HORAT.

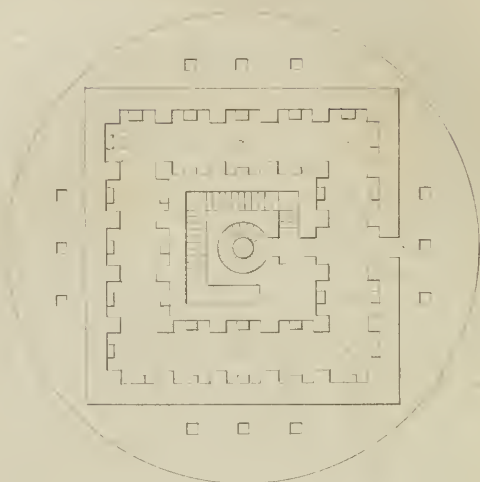
A L'ETOILE la colonne, dit l'un; à la Bastille, dit l'autre; sur le Pont-Neuf, dit celui-ci; dans le porte-feuille, semble dire celui-là. L'un change la base, l'autre le fût; celui-là le chapiteau, celui-là les trophées; un autre le couronnement, un autre le soubassement.

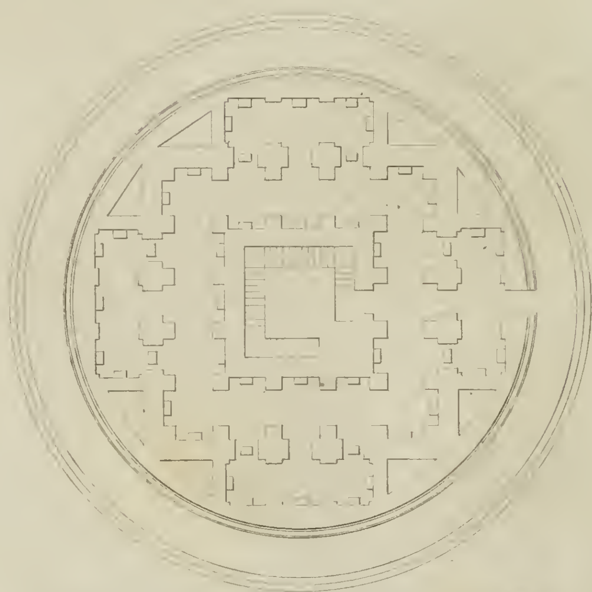
La voilà renversée de fond en comble. Le résultat de ces opinions différentes me paraît excessivement heureux. Cependant, l'exécution du monument dont on voit le modèle, a été arrêtée, après un mûr examen, par un jury composé d'artistes; le public a unanimement applaudi à cet acte d'impartialité et de justice. Que serait-ce donc, si l'on eût adopté les projets qui ont été couronnés après celui du C. Moreau, et qui ont fait infiniment d'honneur à ceux qui les avaient conçus?

Quant à ceux qui regrettent l'aspect riant du pavé qui conduit à Neuilly, ils peuvent se dédommager amplement dans la plaine dite de *Long-Boyau*. Ceux qui voudront jouir de la vue d'un beau pont, le considéreront, non de profil, ainsi qu'on le voit de la place de la Concorde, mais de face; ils embrasseront plus facilement toutes les parties qui forment son ensemble. Enfin, veut-on s'extasier devant la Magdeleine? Le point central de la place est celui d'où elle doit être aperçue.

En un mot, un monument doit nécessairement limiter la vue, à moins qu'il ne soit aussi éloigné que l'extrémité de l'horizon, et perdu dans la vapeur. Alors l'effet qu'il doit produire est manqué, puisqu'il tend à fixer agréablement les regards. Celui dont il s'agit semble atteindre parfaitement ce but, si l'on le considère du château des Tuileries. C'est de ce point de vue qu'on le voit dominer avec majesté la cime des arbres qui l'environnent et les statues multipliées qui se groupent autour de lui.

Je ne dis rien des changements qui peuvent améliorer ce trophée national. Le C. Moreau est trop éclairé pour ne pas les avoir aperçus, et ce n'est pas sans dessein qu'il a fait exécuter son modèle.





Echelle de 10 20 *Mètres.*

Moreau inv. *C. Normand Sculp.*

Explication de la Planche vingt-deuxième. — Plans de l'intérieur du soubassement et du stylobate de la Colonne nationale.

Pour attacher une autre idée morale à celle de gloire et de triomphe que présente l'aspect de la colonne nationale, comme c'est presque toujours en sacrifiant leur vie pour la patrie, que les héros obtiennent l'immortalité, l'artiste a pratiqué, dans l'intérieur du soubassement et du stylobate, des galeries destinées à recevoir les cendres des hommes dont les noms seront inscrits sur le monument.

Ainsi, au moyen de catacombes intérieures, dont la vue ne serait permise qu'à certains jours de fète, la colonne nationale acquerrait un double caractère religieux et triomphal; mais celui de gloire et de triomphe se manifestera, à l'extérieur, dans la masse et dans les accessoires, tandis que les emblèmes funèbres, réservés pour l'intérieur, ne seront annoncés au-dehors que par l'inscription, sur le stylobate, du nom des hommes les plus célèbres.

Ces voûtes intérieures, symétriquement disposées, se grandiront à l'œil, par la répétition de leur forme, le nombre des piles, entre lesquelles seront placées des niches; et l'on aurait peine à concevoir, dans l'exécution, comment un si petit espace, qui ne donne à l'extérieur, que l'idée d'un massif entièrement solide, peut contenir un si grand nombre de chambres sépulcrales et de monuments funèbres.

Hauteur totale de la colonne, dans son état actuel, y compris la figure qui la termine, 54 *mètres* 23 *centimètres, ou* 167 *pieds* (*anciennes mesures*).

Le diamètre du fût, 3 mètres, ou 11 pieds.

Le diamètre du soubassement, 34 mètres 746 millimètres, ou 67 pieds.

Suite des observations sur la Colonne nationale.

Mais si l'on veut obstinément ne pas quitter l'axe de l'allée, et arriver en marchant, comme sur une planche, dans la direction de cette perpendiculaire jusqu'au pied de la colonne, certainement alors on ne voit plus la montagne, ni le pavé de la route; et si

c'est là tout ce qu'il y a de beau dans le point de vue, on ne peut nier que le but de l'architecte ne soit manqué.

D'autres critiques sont peut-être mieux fondées, et l'auteur peut en faire son profit. On trouve que la colonne n'est pas exécutée dans d'heureuses proportions (1), soit pour la hauteur, soit pour la diminution et le galbe de son fût; elle est, dit-on, aussi généralement perchée trop haut, et tant de soubassements la détruisent; ils égalent presque sa hauteur; il n'y a point unité d'objet, mais complication d'idées; il faut opter, ou faire un monument triomphal d'un si riche soubassement, en supprimant la colonne et lui substituant, soit un immense trophée au lieu des quatre qui sont extraordinairement maigres; soit tout autre groupe colossal, ou si l'on veut voir briller la colonne, supprimer tant d'accessoires qui nuisent à son effet.

Cela est si vrai, qu'en se plaçant dans les Tuileries, à droite du grand bassin octogone, près de la statue du Bacchus et du côté de l'escalier qui conduit à la porte dite de l'Orangerie, au bout de la terrasse des Feuillants, ou bien à l'opposé de l'autre côté, mais tellement que l'une des rampes du fer à cheval cache tous ces soubassements, pour ne laisser voir que le seul piédestal, la colonne reprend alors toute sa majesté.

L'auteur a voulu faire l'apothéose de la Colonne trajane, j'en conviens; mais il a élevé si haut l'objet qu'il voulait consacrer, que si de loin il y gagne quelque prédomination, de près il perd beaucoup de sa valeur.

L'énormité des soubassements l'amoindrit et la réduit à rien, quoique son diamètre égale presque celui de la Colonne trajane: mais celle-ci se voit de près à Rome et dans une petite place; au lieu d'être si fort élevée, son piédestal est enterré dans un fossé par l'exhaussement successif du nouveau sol, elle doit donc paraître beaucoup plus forte.

Autant que nous pouvons apprécier l'étendue du Forum antique de Trajan, il n'était guère en superficie que le quart de la place de la Concorde, prise d'une part entre les Tuileries et les Champs-Élysées; et de l'autre, entre les colonnades de *Gabriel* et le nouveau pont, car c'est de là que l'œil la juge; et les fossés inscrits dans ces points sont parfaitement inutiles à sa décoration; il y aurait donc un grand avantage à les combler, en y substituant quelque portique ou colonnade peu élevée, qui, sans obstruer la rue, offrît au peuple une communication couverte entre les magnifiques promenades que sépare cette aride plaine où le soleil et la poussière aveuglent les passants, et où nul abri ne se trouve pour eux pendant l'orage.

La suite au numéro prochain.

(1) Il est évident que ce défaut ne provient que du modèle construit en bois et en chassis, et qu'il n'existera pas dans l'exécution.



Regnault pinx. *C. Normand Sculp*

Sujet de la Planche vingt-troisième. — Le Centaure Chiron enseigne à Achille l'art de lancer les flèches.

AUSSITOT après la naissance d'Achille, fils de Thétis et de Pelée, sa mère le plongea dans le Styx, pour le rendre invulnérable, et le confia au centaure Chiron, recommandable par ses connaissances et son habileté dans la médecine, dans la musique, dans l'art de la guerre. Ce demi-dieu, fils de Saturne et de Phillyre, s'étant fixé à la cour de Pelée, s'attacha particulièrement à l'éducation du jeune Achille; il le nourrit de moelle de lions, d'ours, de tigres, et le forma aux combats.

Chiron, qui eut aussi pour élèves Esculape, Castor et Pollux, Hercule et Jason, peut être regardé comme un des plus anciens personnages de la Grèce, puisqu'il a précédé la conquête de la toison d'or et la guerre de Troie. Les anciens ont donné le nom de centaures, et ont attribué cette forme moitié homme et moitié cheval aux habitants des marais de Néphèle, en Thessalie, qui, les premiers, connurent l'art de dompter les chevaux, et Chiron n'a, sans doute, été représenté sous la configuration monstrueuse que l'on vient de citer, que parce qu'il fut un de ceux qui excellèrent le plus dans cet art.

C'est sur ce tableau, connu sous le nom de *l'éducation d'Achille*, et dont la planche 23.[e] offre une légère esquisse, que Regnault se présenta, en 1783, à l'Académie royale de peinture, où il avait été agréé l'année précédente. Ce tableau fut exposé, la même année, au salon du Louvre, et l'auteur fut comblé d'éloges. En effet, l'élégance et la pureté du dessin, la fraîcheur, la vigueur du coloris, la grace du pinceau, se trouvent réunis dans ce bel ouvrage, l'un des plus heureux que la peinture eût offert, à une époque où les arts d'imitation prenaient un nouvel essor. On admira le jeune Achille, conduit par Chiron dans un désert aride, asile des bêtes féroces. Déja il a renversé un lion, et venant de découvrir une proie nouvelle, attentif à la voix, aux mouvements de son gouverneur, il cherche à saisir les

moyens de ne lancer au monstre que des traits assurés. Aux pieds du centaure et du jeune fils de Pelée, on aperçoit la lyre qui charmait leurs loisirs.

Nul artiste n'ignore que Regnault, après un séjour de sept ans en Italie, a démontré constamment, par son exemple et par ses leçons, l'heureux résultat de l'étude de l'antique, et qu'il est un de ceux à qui de nombreux élèves doivent cet avantage inestimable d'être dirigés, maintenus dans une carrière où mille sentiers trompeurs peuvent égarer le voyageur et l'éloigner sans retour du véritable but.

Elève de Regnault et, en même temps, son ami, je craindrais de blesser ici sa modestie, en me livrant à tout ce que m'inspirent l'estime que j'ai pour ses rares talents, et ma reconnaissance particulière. Puissé-je acquérir le droit de lui offrir un autre témoignage de mes sentiments, et lui reporter un jour (en essayant de marcher sur ses traces) l'honneur des suffrages et de la bienveillance publique où j'aspire.

Liste des treize membres composant le conseil d'administration du Musée, et ayant voix délibérative.

Peintres. Lagrenée l'aîné, professeur ; Jollain ; Robert ; Suvée, professeur et directeur de l'Ecole française des Beaux-Arts à Rome.

Honoraires. Vien, recteur-professeur de l'Ecole spéciale, membre de l'Institut national et du Sénat conservateur ; Regnault, de l'Institut, et professeur.

Sculpteurs. Pajou (1) et Moitte, membres de l'Institut national.

Architectes. Raimond, de l'Institut et architecte du palais des Sciences et Arts ; Dufourny, de l'Institut.

Foubert, administrateur actuel (2).

Visconti, antiquaire.

(1) Recteur-professeur.

(2) Les fonctions d'administrateur sont annuelles.



Espercieux inv. *C. Vermand Sculp.*

Planche vingt-quatrième.

Figure allégorique, représentant la République française. Elle est couronnée de lauriers : son costume se compose d'une tunique longue et d'un manteau. Elle est armée d'une pique et tient dans sa main gauche des épis de blé, symboles de l'abondance et de la prospérité.

Le modèle de cette figure qui a 14 pieds de hauteur, a été exécuté par Espercieux, et termine provisoirement la colonne nationale; la statue qui doit couronner ce monument, sera exécutée en bronze.

Fin des observations sur la Colonne nationale.

L'ensemble des Tuileries et des Champs-Elysées est calculé sur les plus grandes dimensions. On a élargi la grande allée, pour faire jouir la vue de toute cette étendue. Si vous portez à l'horizon, au sommet de la place de l'Étoile, la colonne nationale, elle se grandira de toute la hauteur du terrain; et, soit que vous y laissiez tous ses soubassements, soit que vous vous contentiez d'un seul, en augmentant un peu le diamètre de la colonne, elle terminera heureusement cet espace au-delà duquel la vue ne peut guère porter. Que l'on arrive alors du côté de Neuilly, ou que l'on sorte de Paris par l'avenue des Champs-Elysées, sa masse se découpera sur le ciel, sans dérober la perspective d'aucune promenade, d'aucune architecture. L'œil n'aura rien à regretter, parce qu'il n'aura rien perdu, et il aura acquis, au contraire, à l'extrémité de la ligne, un monument triomphal du plus grand effet.

Vainement objectera-t-on que ce monument serait alors hors de Paris. Quel est l'étranger qui, l'apercevant des Tuileries, ne franchisse bientôt cette distance pour en aller admirer de près les détails? Qui empêche, d'ailleurs, de mettre cette place dans Paris, en portant la barrière à la partie opposée de la circonférence, et en formant un amphithéâtre de gradins entre ces nouveaux pavillons et les anciens, qui, tous, seraient couronnés de trophées ou de groupes colossaux?

Peut-être aussi pourrons-nous voir avant peu cette belle route de Paris à Neuilly, bordée de monuments funèbres, érigés en l'honneur des grands hommes, comme la voie Appia en montre encore au voyageur qui la parcourt avec admiration. C'est au moins le vœu de beaucoup d'artistes.

Il ne faudrait, au milieu de la place de la Concorde, si l'on plaçait la colonne à l'Étoile, qu'une fontaine jaillissante, dont le bouillonnement rafraîchirait l'air, et dont la nappe transparente ne serait qu'un voile léger interposé, en un point seulement, sur cette ligne, pour en couper l'uniformité : mais, si l'on veut absolument que la place soit décorée de la colonne nationale, un seul piédestal et quelques marches lui suffisent, et, comme il ne serait pas plus fort que n'était celui de la statue équestre qu'on y voyait autrefois, personne ne se plaindra qu'il bouche la vue, puisqu'on ne faisait point ce reproche au monument de Bouchardon.

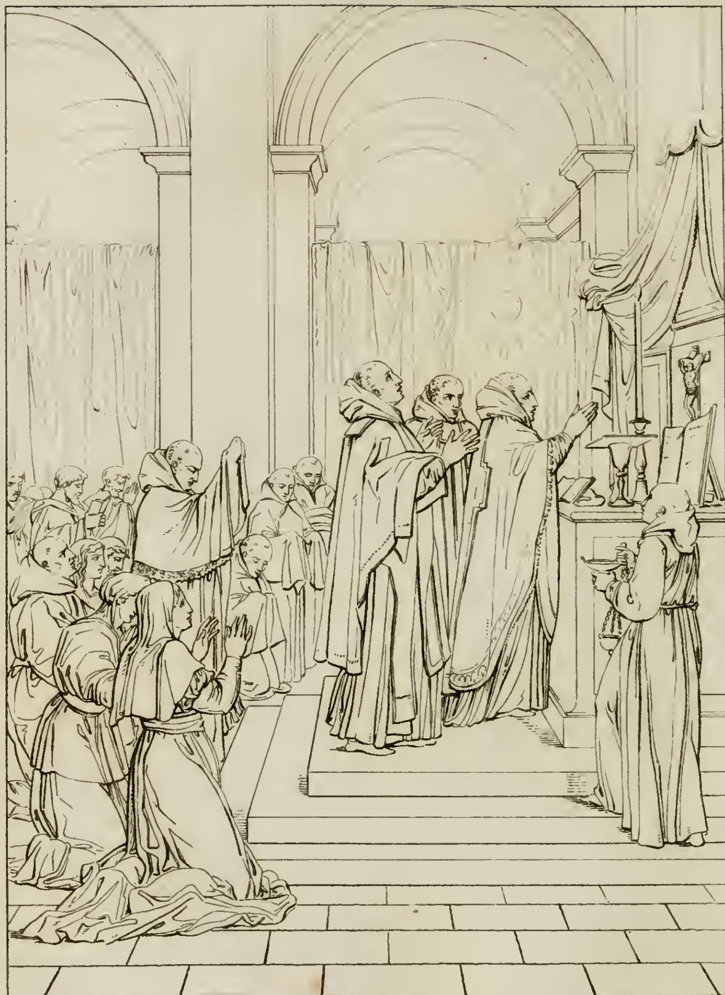
Architecture.

Les CC. Percier, Fontaine et Bernier, ont gravé et publié un ouvrage composé de plus de cent planches au trait, et intitulé : *Palais, Maisons et autres Édifices modernes dessinés à Rome* (1). Cette intéressante collection doit satisfaire également les architectes qui ont fait des études en Italie, et ceux qui ont été privés de cet avantage.

Les premiers revoient avec délices ces édifices simples et élégants, productions gracieuses de Bramante, des Sangallo, de Buonarotti, de Sansovino, de Peruzzi, d'Ammanati, de Maderne, des Fontana, du Bernin, de Scammozzi, etc. Les seconds accoutument leur vue à l'harmonie des proportions; ils reconnaissent la variété des styles, des caractères, et se pénètrent peu-à-peu de ce goût du simple, du grand et du fini, qui est parfaitement en opposition avec le genre mesquin, surchargé, lâche et négligé dont nos bâtiments offrent tant d'exemples.

La manière précieuse et pure avec laquelle l'Ouvrage de Percier, Fontaine et Bernier est exécuté, peut servir de modèle aux jeunes Élèves, pour la grace et la finesse du dessin; et la courte explication de chacune des planches, leur indiquera comment ils doivent diriger leurs recherches pour étendre davantage les connaissances diverses qu'ils ébaucheront dans cet extrait.

(1) Volume in-folio, 48 fr. sur papier de France; 120 fr. sur papier de Hollande; 384 fr. lavé et colorié. Chez les auteurs, rue Montmartre, n.° 219.



E. Le Sueur pinx. C. Normand . Sculp.

Sujet de la Planche vingt-cinquième. — La Messe de Saint-Martin, évêque de Tours.

Ce tableau, désigné dans le catalogue du Musée, sous le titre de *la messe de Saint-Martin*, est exposé dans la grande galerie (1), et représente un événement miraculeux, rapporté dans la vie de ce saint. On raconte qu'un jour, lorsqu'il célébrait la messe, l'hostie devint couleur de sang et s'éleva rayonnante au dessus de sa tête.

Le tableau de la messe de Saint-Martin, peint par Eustache Lesueur, est probablement l'un des deux que que ce peintre fit en 1651, pour les religieux de Marmoutiers (2), et c'est avec raison qu'il est regardé comme un des plus précieux de ce maître. La disposition en est grande et noble, les attitudes des figures aisées et naturelles, les airs de tête variés et singulièrement expressifs; un sentiment profond de douceur et de piété semble pénétrer tous les personnages, et donne à cette scène religieuse le caractère suave et paisible qui en fait le charme touchant.

S'il existait encore quelques partisans outrés de cette opinion vulgaire, que nul artiste ne peut former son talent loin du climat heureux qui vit naître les Raphaël, les Michel-Ange, les Corrège, il suffirait de leur opposer l'exemple de Lesueur qui, né à Paris en 1617, et mort dans la même ville, âgé de 38 ans, surpassa bientôt son maître (3), par l'excellence de ses talents et sans être jamais sorti de son pays. En effet, sans autre secours que celui de son génie et d'un travail assidu (4), il mit dans ses ouvrages un grand goût de dessin, une noble sim-

(1) Il a de proportion environ quatre pieds de hauteur.

(2) Ce tableau a fait depuis partie du cabinet de M. d'Angivillers; on ignore ce qu'est devenu le second.

(3) Simon Vouet.

(4) Dans le temps où Lesueur vivait, la gravure n'avait point encore multiplié, comme aujourd'hui, les chef-d'œuvres de la Grèce et de l'Italie, et le Musée français n'était pas enrichi des plus belles productions de l'art ancien et de l'art moderne.

plicité, une grace majestueuse, des expressions admirables ; il excella surtout dans l'art de jeter les draperies, et porta la peinture à un tel point de perfection, que l'on pourrait dire en quelque sorte que le génie sublime de Raphaël, dont il semble avoir suivi les traces, était venu animer son pinceau. Ainsi que Raphaël, Lesueur avait cette candeur, cette simplicité de caractère qui donne un si grand prix aux talents éminents. Passionné pour son art, trop appliqué à l'étude (1), chagriné, persécuté, dit-on, par un émule envieux et puissant (2), il mourut, ainsi que Raphaël, avant l'âge où les artistes ont porté leurs talents au degré de perfection qui leur est destiné.

Lesueur a trop peu vécu pour l'art (3), mais assez pour sa propre gloire, puisqu'il a laissé de nombreux ouvrages qui, tous, portent l'empreinte d'un génie sublime et font l'honneur de l'école française.

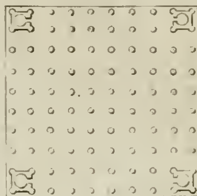
(1) Le jeune et célèbre Drouais, élève de David, qui, à l'âge de 21 ans et avant d'avoir été en Italie, avait créé un chef-d'œuvre (le tableau de la Cananéenne, relégué, on ne sait pourquoi, au Musée de Versailles, au lieu d'être exposé dans celui de Paris où sa place est marquée), le jeune Drouais n'a été enlevé à la peinture, à 25 ans, que par une maladie occasionnée par un travail excessif. J'aurai l'avantage de donner, dans cette collection, l'esquisse de ce tableau sur lequel il remporta le premier prix en 1784.

(2) Lebrun, premier peintre de Louis XIV.

(3) Lesueur mourut au mois de mai 1655, et sa sépulture est à Saint-Étienne-du-Mont. Le tableau de la messe de Saint-Martin n'avait point encore été gravé. On verra successivement, dans ce recueil, l'élite des ouvrages de cet artiste célèbre.



A





B

C. Normand sculp.

Explication de la Planche vingt-sixième.

La figure marquée A sur cette planche, donne le plan et l'élévation géométrale d'un portique *décastyle*, ou à *dix* colonnes de face, sur autant de profondeur, ce qui en produit *cent* en totalité.

Ce singulier monument de l'antiquité nous a été conservé dans *Serlio*, liv. 3. Il assure qu'il existait en Grèce, et que, bien que dans un état de dégradation considérable, il était facile de reconnaître son plan par les ruines, encore debout de son temps.

Quelques-uns même ont prétendu que les colonnes du portique du Panthéon de Rome avaient été précédemment employées, soit à ce portique, soit à un pareil, composé aussi de cent colonnes. Quoi qu'il en soit, ce monument devait être d'un grand effet, et on pourrait appliquer parmi nous une semblable composition à une bourse, un marché quelconque, une promenade couverte, ou un monument triomphal dont chaque colonne pourrait porter le nom d'un département.

Au dessus serait le temple de la Victoire, de la Paix, ou du Commerce, etc.

Les anciens nous fourniront longtemps, dans ce genre, plus de belles et de grandes idées que nous ne pourrons en exécuter. Mais, si l'on réalisait celle-ci, l'on prendrait l'idée d'une magnificence qui nous est inconnue, surtout si les colonnes étaient de granit et d'un seul bloc, les chapiteaux de marbre ou de bronze, ainsi que les autres ornements. Tel est, cependant, le seul genre d'exécution digne de la grande nation, si elle veut que ses monuments prennent leur rang dans l'histoire, à côté des belles productions de l'antiquité.

L'arc de triomphe, ou plutôt la porte triomphale, marquée B au dessous, a été érigée, à ce qu'on croit, pour Auguste, dans la ville de Rimini, pendant son septième consulat, l'an de Rome 727, lorsqu'il était déja désigné consul pour la huitième fois.

Ce monument était situé au midi de la ville, où commençait la célèbre voie *Flaminia*. Une superbe rue qui se trouvait en face, traversait la ville et la grande place, et conduisait au pont, dédié aussi à Auguste, dans la même ville où cette voie semblait ainsi se prolonger.

Cette porte est bâtie de grosses pierres dites *travertines*. Elle a d'ouverture 27 pieds 6 pouces (9 mètres environ), c'est-à-dire, un mètre de plus que la porte Saint-Denis, mais elle est d'une proportion moins élevée, ce qui la fait paraître beaucoup plus large.

L'attique et la plus grande partie des piles n'existent plus, et il ne reste, de tous les attributs de la sculpture dont elle était décorée, si l'on en juge par les médailles ou d'anciens dessins; il n'en reste, dis-je, que la tête de taureau qui sert de clef à l'arc, et quatre bustes en demi-relief, engagés dans un médaillon, et que l'on reconnaît, aux symboles qui les accompagnent, pour être ceux de Jupiter, de Junon, de Neptune et de Vénus.

L. G.

Exposition publique.

Le Ministre de l'intérieur a fait annoncer que l'exposition générale des productions des Artistes vivants, au salon du Musée, aurait lieu cette année le 15 fructidor. Les ouvrages doivent être remis à l'administration avant le 5 du même mois; aucun ne sera admis après l'ouverture du salon. Cette mesure est sage, et probablement la faveur ne prononcera aucune exception. On ne sait pas s'il y aura, comme l'année dernière, un jury nommé pour l'exclusion des ouvrages trop médiocres pour être offert aux regards du public. Si ce jury a lieu, il est à desirer, pour l'honneur de l'Ecole française, qu'il se montre sévère dans son choix.

Les Artistes ont droit d'espérer que l'exposition publique servira de concours, comme les années précédentes, pour la distribution des prix d'encouragement.



Drouais inv. C. Normand sculp.

Sujet de la Planche vingt-septième. — Départ de Tiberius-Gracchus, pour aller demander l'exécution de la loi agraire.

Tiberius-Gracchus, fils de Sempronius-Gracchus et de Cornélie, fille de Scipion l'Africain, s'étant fait élire tribun du peuple, et ayant été nommé triumvir avec Appius-Claudius son beau-père, et Caïus-Gracchus son frère, est représenté au moment où il va tenter une entreprise périlleuse, l'exécution d'une loi contraire aux intérêts du sénat et de la noblesse. Il entraîne avec lui ses deux collègues : ses amis l'accompagnent. Les remontrances, les larmes d'une épouse, les caresses d'un fils, rien ne peut le retenir; Tiberius-Gracchus court à sa perte. En effet, son triomphe fut de peu de durée; il fut massacré au milieu de ses partisans, le jour même où ils allaient le continuer dans le tribunat, pour l'année suivante, 133 avant J. C.

Tel est le sujet de cette esquisse, dernière production du jeune et célèbre Drouais. L'auteur venait d'en arrêter sur la toile le simple trait, lorsqu'une mort prématurée l'empêcha d'y ajouter le charme du coloris. Cette légère ébauche a été conservée Les figures sont de grandeur naturelle. On y remarque un style noble et sage, un dessin correct, des attitudes expressives, des draperies savamment ajustées : l'heureuse disposition des groupes et la richesse des monuments qui décorent le fond, annoncent un artiste consommé, nourri des principes des grands maîtres, surtout du Poussin, qu'il semble avoir pris plus spécialement pour modèle. Il n'est pas douteux que si Drouais eût exécuté le tableau, cet ouvrage eût mis le comble à sa haute réputation. Quelques années auparavant, et pour son coup d'essai, il avait produit un chef-d'œuvre, le tableau de la Cananéenne, sur lequel il remporta le premier prix de l'école, en 1784; il fit preuve d'un talent si prodigieux, que l'on ne pouvait desirer rien de plus que de le voir se soutenir au même degré de perfection.

On a cru faire plaisir aux lecteurs, en leur offrant

une notice que les bornes de cette feuille ont forcé d'abréger; elle leur donnera quelques détails sur cet artiste, dont la perte n'a peut-être pas moins été funeste à la splendeur de l'art, que la mort prématurée de Raphaël et de Lesueur. Drouais s'était montré digne de marcher bientôt leur égal.

Jean-Germain Drouais, né à Paris, le 25 novembre 1763, de Henri Drouais, qui s'était distingué dans l'art de peindre le portrait, reçut de son père les premiers éléments de la peinture. Ensuite, après quelques années d'étude chez Brenet, peintre d'histoire, où le jeune élève fit des progrès rapides, il entra dans l'école de David, travailla d'après des principes plus sévères, et prit un nouvel essor.

Il fut admis, au concours du grand prix, en 1783; mais peu satisfait de son ouvrage, il déchira son tableau.

Drouais, pourvu des biens de la fortune, s'arrache aux plaisirs de son âge, se livre à l'étude la plus opiniâtre, se présente au concours de l'année suivante, redouble d'efforts, et le tableau qu'il expose est un des plus beaux qui ayent paru depuis Poussin et Lesueur. Un enthousiasme général anime ses camarades d'étude, ses rivaux mêmes; ils le portent en triomphe dans les rues de Paris, chez sa mère, chez son maître; cette scène intéressante se termina à la lueur des flambeaux. Tant de talents, tant de succès ne donnèrent point d'orgueil au jeune artiste : il sut conserver sa modestie au milieu de sa gloire, et ne songea plus qu'à perfectionner le talent pour lequel la nature l'avait formé. Rome l'appelle, il reçoit les derniers embrassements de sa mère, et court puiser, au milieu des chef-d'œuvres de l'Italie, cette vigueur, cette énergie qui caractérise le talent sublime. Bientôt il envoie à sa mère le tableau de Marius à Minturne. Un Philoctète (1) fut le dernier fruit de son pinceau. Épuisé par un travail opiniâtre, il meurt d'une fièvre ardente, âge de près de vingt-cinq ans, le 13 février 1788. Ses camarades lui érigèrent un monument dans l'église de Sainte-Marie, *in via lata*, à Rome. Michallon, sculpteur, et son ami particulier, se chargea de l'exécution; et Lenoir, administrateur du Musée des monuments français, vient d'y en élever un pareil à celui qui lui fut consacré à Rome. Les soins qu'il y a apportés annoncent le goût d'un artiste jaloux de rappeler aux amis des arts des souvenirs touchants.

(1) Ces deux tableaux sont chez madame Drouais. Cette mère respectable et infortunée ne refuse jamais, aux amateurs qui se présentent, le plaisir de voir ces deux beaux ouvrages.



C. Normand sculp

Planche vingt-huitième. — Melpomène et Euterpe, statues antiques de la galerie du Musée.

AVANT de décrire ces deux statues, il n'est pas inutile de donner une idée du Musée des antiques et des différentes salles dont il se compose. On a déja annoncé (page 20 de ce recueil) que tous les travaux qui ont été faits, soit pour la nouvelle disposition, soit pour la décoration et l'embellissement de ce magnifique local, ont été exécutés d'après les dessins et sous la conduite du citoyen Raymond, architecte du Palais-National des Sciences et des Arts. Plusieurs plafonds de la galerie, productions gracieuses et faciles de Romanelli, peintre italien, qui les exécuta sous le ministère du cardinal Mazarin, ont été conservés, restaurés avec succès, et semblent n'avoir rien perdu de leur fraîcheur. Quelques autres, peints par le même artiste, avaient été détruits par accident; ils viennent d'être remplacés par des productions modernes, dont les auteurs ont été nommés dans l'article que l'on vient de citer. Plusieurs autres plafonds attendent le pinceau des artistes qui ont été appelés par le ministre à cette tâche honorable : la liste en sera publiée incessamment.

La galerie des antiques contient neuf salles. Il n'y en a que six de terminées en ce moment. Elles sont livrées au public les trois derniers jours de chaque décade : les autres jours sont réservés pour les artistes, qui vont y étudier les belles proportions, la finesse et la pureté des formes, la noblesse des expressions. Ces salles sont désignées sous le titre des Muses, d'Apollon, des Romains, du Laocoon, des Hommes illustres et des Saisons. Cette dernière tire sa dénomination des peintures du plafond; les autres, des principales statues qui en font l'ornement.

La plupart des statues du Musée sont le fruit des conquêtes de l'armée d'Italie (1). Les autres ont été tirées,

(1) Elles ont été choisies au capitole et au vatican par les citoyens Berthelemy, Bertholet, Moitte, Monge, Thouin et Tinet, nommés par le gouvernement commissaires à la recherche des objets de sciences et d'arts.

de Versailles, soit de Fontainebleau, soit de l'ancienne galerie des antiques du Louvre.

La salle des Muses, où sont exposées les deux figures de la planche 28, est la moins étendue de celles de la galerie, et ne contient que dix statues, Apollon entouré des neuf Muses, et huit bustes ou termes. Aucun de ces objets, de ceux du Musée, ainsi que des nombreuses statues qui doivent incessamment en augmenter la richesse, ne sera omis dans ce recueil.

La muse de la Tragédie, *Melpomène*, est représentée dans un moment de repos. Cette attitude singulière annonce la fierté. Sa jambe gauche est appuyée sur un rocher, et soutient sa main armée d'un poignard. Elle tient de l'autre main un masque héroïque que l'on présume être celui d'Hercule. Une longue tunique à manches étroites, une autre plus courte, retenue par une ceinture au dessus des hanches, un manteau jeté sur ses épaules, forment son vêtement. Des cheveux épars et pittoresquement entrelacés avec le lierre bachique, donnent un caractère majestueux à cette statue dont les traits ont tout à la fois de la grace, de la noblesse et cette mélancolie profonde, situation habituelle des ames fortement émues.

Cette statue a été trouvée à Tivoli, dans la maison de Cassius. La tête antique est anciennement encastrée dans le buste; le poignard et une partie du masque ont été restaurés.

Euterpe est assise sur un rocher du Parnasse ou de l'Hélicon. Sa tête est gracieuse, son attitude naïve, élégante; son vêtement est ajusté avec goût et rendu avec finesse. Elle préside à la musique et tient dans sa main gauche une flûte, son attribut distinctif. Cet accessoire est un ouvrage de restauration. Cette statue n'a point été trouvée avec la précédente; elle se voyait depuis longtemps, à Rome, au palais *Lancelotti*. Ces deux figures sont en marbre grec.

29



Ingres pinx. C. Normand sc.

Planche vingt-neuvième. — Antiochus envoie à Scipion l'Africain des ambassadeurs chargés de lui remettre son fils qui avait été fait prisonnier sur mer.

Ce trait historique a été proposé, l'année dernière, pour sujet du prix de peinture à l'école spéciale, et a été rapporté au commencement de ce recueil, lorsqu'on a rendu compte du tableau sur lequel Ducq a remporté le deuxième prix : le lecteur est invité à y recourir.

On verra sans doute avec quelque intérêt les compositions de deux concurrents, sur le même programme. Aucun des deux n'a remporté le premier prix. L'un et l'autre en ont obtenu un second (1).

Ingres (2), élève de David, est l'auteur du tableau dont la planche vingt-neuvième offre ici l'esquisse. Cette composition a dû plaire à ceux qui veulent trouver dans les ouvrages de l'art les parties essentielles ; une pensée juste et déterminée, de la dignité, de l'expression et la réunion des convenances. Le groupe de Scipion et son fils, figures principales du tableau, en forment l'intérêt capital. L'attitude du jeune homme est aisée, naturelle et gracieuse. Les autres ont le caractère convenable, et sont bien ajustées. L'ensemble annonce un bon choix, du goût, de la finesse ; et lorsqu'on saura que l'auteur

(1) On pourrait demander pour quelle raison l'on a omis de donner la gravure du tableau qui a remporté le premier prix. A la vérité, l'éditeur a été autorisé à dessiner, dans l'école, les ouvrages de peinture et de sculpture qui ont été couronnés ; mais l'auteur de celui qui a remporté le premier prix, l'ayant obtenu (ce sont les termes de la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire à ce sujet) plutôt sur son effet pittoresque que sur sa composition ; il a desiré que l'on ne publie aucun de ses ouvrages avant qu'il en ait produit de plus dignes d'être offerts au public. Je n'ai pas cru devoir insister, dans la crainte de désobliger cet artiste dont je tais ici le nom par le même motif.

(2) Ce jeune homme, né à Montauban, a dû recevoir de bonne heure les principes d'un art que son père professe, dans cette ville, d'une manière honorable.

n'a pas encore vingt ans, on ne sera pas étonné que le public ait paru desirer dans son tableau un peu plus de transparance et d'harmonie dans les teintes.

Ce jeune artiste a été admis au concours de cette année, où, sans doute, il aura fait preuves de nouveaux progrès; mais les ouvrages des concurrents ne sont point encore publics. L'exposition doit avoir lieu en vendémiaire prochain. A cette époque, on en rendra compte, et l'on fera connaître ceux qui auront remporté le premier prix.

Sculpture (1).

Le C. Droz, graveur de médailles, rue Hautefeuille, n.° 25, vient de mettre au iour un des ouvrages les plus capitaux qui ayent paru depuis longtemps dans ce genre; une médaille de 25 lignes de diamètre. Elle offre d'un côté le buste de Bonaparte en habit de consul, avec cette inscription : *premier consul de la république française;* au revers une partie du globe sur laquelle on remarque la France et l'Angleterre : la France est ombragée par un rameau d'olivier, symbole de la paix; l'Angleterre est couverte d'un nuage orageux; le soleil se lève sur un ciel pur et présage un avenir heureux.

Inscription : *Bonheur au Continent.* Exergue : *Paix de Lunéville*, an 9, 1801.

Cette médaille est remarquable par une parfaite ressemblance, par la beauté du travail et la pureté du monnayage, que le grand relief du buste rendait fort difficile.

(1) Quelques personnes s'étonneront peut-être que l'art du sculpteur et celui du graveur en médailles, soient ici regardés comme un seul et même art; mais il est évident que le résultat de l'un et de l'autre est le même, et qu'ils ne différent que dans les dimensions et dans les moyens d'exécution.





C. Normand sculp.

Explication de la Planche trentième.

CETTE planche représente deux figures antiques de la salle des Muses. La première est Erato, qui préside à la poésie érotique ou amoureuse. Cette statue est d'un style gracieux; son costume est ajusté avec noblesse; le manteau qui passe sous le bras gauche et va tomber dessus l'épaule droite, contraste bien avec les plis des deux tuniques dont l'une descend jusqu'à terre, et l'autre plus courte est liée par une ceinture au dessous de la poitrine.

Erato semble occupée à tirer des sons de sa lyre, de cette lyre harmonieuse qui soupira sous les doigts d'Anacréon, de Tibulle et d'Ovide. Cette statue en marbre grec, fut trouvée à Tivoli, ainsi que celle de Melpomène, dont on a précédemment donné la description. Elle n'est pas d'une conservation parfaite; la tête antique, qui a été rapportée, appartenait à une figure de Léda : les deux avant-bras sont modernes.

La seconde figure représente Polymnie qui préside à l'art de la pantomime. Elle n'est distinguée par aucun attribut; l'attitude, le geste, sont les seules indications qui la caractérisent, et elle est entièrement enveloppée dans un manteau. Cette statue, l'une des mieux conservées de la collection des Muses, a été trouvée dans le même lieu que la précédente. Il en existe plusieurs répétitions antiques, et les têtes de ces copies offrent, pour la plupart, des portraits.

Concours national.

PERSONNE n'ignore que le bras du Laocoon manque à la statue. Michel Ange essaya de le restaurer, mais trouvant son travail trop inférieur à celui d'Agésandre, Polydore et Athénodore, auteurs de ce groupe admirable, il eut la modestie de déposer son ouvrage aux pieds de la statue. On a provisoirement suppléé ce bras par celui moulé sur un groupe en plâtre, restauré par Girardon. Deux des bras des enfants ont été suppléés de la même manière.

Cette restauration indispensable vient d'être proposée par la voie du concours. L'artiste qui, au jugement d'un jury nommé à cet effet, aura remporté le prix (si toutefois, parmi les modèles, il en est un qui remplisse le but desiré), recevra la somme de 10,000 fr. pour l'exécution en marbre. Les deux concurrents qui, après celui-ci, auront obtenu le plus de suffrages, seront indemnisés proportionnément.

Quelle tâche honorable pour nos statuaires modernes, dont plusieurs ont fait preuve d'un talent consommé! Bien peu, sans doute, oseront tenter une entreprise où le père de la sculpture moderne échoua et reconnut son insuffisance. Espérons néanmoins qu'un artiste français pourra unir dignement son travail à celui des artistes célèbres de l'antiquité!

Gravure.

La ménagerie du Muséum national d'histoire naturelle, ou description et histoire des animaux qui y vivent ou qui y ont vécu; par les CC. Lacépède et Cuvier, avec des figures gravées par Miger, d'après les tableaux peints par Maréchal.

La réputation des deux savants naturalistes, auteurs du texte de cet ouvrage, et celle du graveur qui en poursuit l'entreprise, ne laissent aucun doute sur la perfection des travaux dont elle est l'objet. Les peintures de Maréchal sont les images les plus exactes que l'on ait encore vues des animaux qu'elles représentent, et le graveur a donné à ses planches la dimension des originaux, le format in-folio. Deux livraisons ont déja paru. La première contient le chameau de la Bactriane, l'ourse polaire, l'autruche mâle, le casoar; la seconde, la lionne avec ses petits, l'éléphant, le dromadaire, la gazelle.

Chaque livraison est du prix de 8 fr. On s'inscrit, à Paris, chez Miger, graveur, quai des Miramiones. Les acquéreurs ne donnent pas d'argent d'avance, et l'inscription n'a d'autre but que de leur assurer les premières épreuves.



Raphael d'Urbin pinx. *Normand Sculp.*

Sujet de la Planche trente-unième. — La Sainte-Famille, d'après le tableau peint par Raphaël Sanzio.

Ce tableau où Raphaël a représenté la Vierge et l'enfant Jésus, accompagnés de Saint-Joseph, de Saint-Jean, de Sainte-Elisabeth et de deux Anges qui répandent des fleurs, est du petit nombre de ceux qui sont entièrement de la main de ce maître (1), et l'un des plus beaux qu'il ait faits; il le peignit pour François I.er. Ce tableau a été longtemps au cabinet de Versailles, et fait maintenant partie des richesses du Musée central (2).

Le tableau de la Sainte-Famille est d'une ordonnance si noble, d'une manière si forte, et en même temps si gracieuse, qu'il n'est pas inférieur au Saint-Michel peint par le même auteur, ni à la Transfiguration que l'on regarde comme son chef-d'œuvre.

Entre les perfections que l'on trouve réunies dans cette admirable composition, on remarque, sur le visage de la Vierge, cette douce sagesse, ce sentiment de pudeur et de modestie qui la caractérise, et que Raphaël sut toujours exprimer avec une grace particulière. Le petit Jesus a cette candeur naïve qui fait le charme de l'enfance; ses regards, son sourire, toute son attitude, annoncent la tendresse filiale. Les autres personnages ont le degré de noblesse, d'énergie et de suavité qui leur convient.

Raphaël Sanzio naquit à Urbain, l'an 1483, le jour du vendredi saint, et mourut, à pareil jour, en 1520. On

(1) Raphaël se fit aider par ses élèves dans ses immenses travaux. Il lui eût été impossible de les exécuter lui seul; mais il en arrêta toujours la composition et le trait. Il serait à desirer que les maîtres de l'école moderne fussent assez pressés de travaux, pour être obligés d'y employer leurs élèves. Il en résulterait un avantage certain pour la gloire des uns, l'avancement des autres, et surtout pour la perfection de l'art.

(2) La galerie destinée pour les tableaux de l'école d'Italie, n'étant pas entièrement achevée, celui de la Sainte-Famille est placé provisoirement dans une des salles du palais des consuls.

peut dire que cet homme célèbre reçut, en naissant, le goût, le génie de la peinture; qu'il a surpassé tous ceux qui l'ont précédé, et qu'il n'a point eu d'égal parmi ceux qui l'ont suivi. Il est, de tous les peintres, celui qui a le plus approché de la perfection. Fils d'un artiste médiocre qui le plaça fort jeune à l'école du Pérugin, il devint bientôt l'égal de son maître, et le quitta pour puiser les beautés et les richesses de l'art dans les chef-d'œuvres des plus grands peintres. Il étudia, à Florence, les fameux cartons de Léonard de Vinci et de Michel-Ange. A la vue des peintures que ce dernier exécuta dans une chapelle à Rome, Raphaël changea tout-à-coup de manière, et se livra à l'étude de l'antique et de la belle nature. Le pape Jules II lui confia la décoration du Vatican qu'il orna de peintures à fresque. On remarque, dans tous ses ouvrages, un génie fécond, une composition simple et sublime, des expressions admirables. Raphaël est inférieur au Titien, pour le coloris; à Michel-Ange, pour la fierté du dessin; son pinceau n'est pas aussi moelleux que celui du Corrège; mais il posséda à un degré éminent toutes les parties de l'art; et, de même que le divin Appelle, il eut cette grace qui sait tout embellir, ce don céleste que la nature n'accorde qu'à un petit nombre de favoris.

Raphaël a formé beaucoup d'élèves. On distingue, entre autres, Jules Romain, Polydore de Caravage, Pelegrin de Modène, Perrin del Vaga, et Jean François Penni.

AVIS.

J'ai l'honneur de prévenir les lecteurs des Annales du Musée, que j'ai cessé d'avoir part à la propriété, ainsi qu'à la rédaction du journal des Arts, et que ces deux ouvrages n'auront dorénavant aucun rapport relativement à la suite des planches dont j'ai toujours été seul propriétaire.

J'ajouterai à l'explication des gravures l'annonce des gravures nouvelles et autres objets d'art, et tous les arrêtés du gouvernement, concernant les concours, les monuments publics et l'encouragement des artistes.



C. Normand inv. et Sculp.

Planche trente-deuxième. — Élévation géométrale d'une Colonne qui doit être érigée en l'honneur des défenseurs de la patrie, sur la place dite Saint-Jean, à Melun, chef-lieu du département de Seine et Marne.

Le gouvernement forma, l'année dernière, un concours où tous les artistes de la république furent invités à présenter des projets de colonnes départementales. Il y en eut un grand nombre de choisis; et celui-ci, remarquable par le goût et la simplicité de la composition, fut admis par le jury pour l'exécution.

Ce projet est de Normand, architecte, pensionnaire de la république à l'école nationale des beaux-arts. Au milieu de ses occupations, cet estimable artiste sait trouver encore des moments de loisir, pour graver les planches des Annales du Musée. Dussai-je blesser sa modestie, il est de mon devoir de lui rendre ici le tribut d'éloges qu'il mérite pour la pureté du trait, la correction des formes, la finesse et la fermeté avec laquelle ces gravures sont exécutées; et je ne suis, en cette occasion, que l'organe des artistes et des amateurs qui ont accueilli cet ouvrage.

Selon le projet de Normand, la colonne serait construite en grais. Cette matière se trouve abondamment dans la forêt de Fontainebleau. C'est même la seule pierre en usage sur les lieux; et comme elle se travaille assez difficilement (1) l'auteur a adopté la forme la plus simple possible. Les ornements seraient en fonte ou en plomb (2) : les noms des défenseurs de la patrie gravés en

(1) La difficulté de la pique du grais, et les frais qu'elle entraîne sont tels, qu'il ne serait peut-être pas plus dispendieux de construire la colonne en pierre. L'exécution en serait plus facile et plus agréable.

(2) La modicité de la somme accordée pour ce monument, a dû restreindre l'architecte à l'emploi de matières moins précieuses que le marbre ou le bronze.

creux sur le nud de la colonne, et remplis d'un mastic noir ou de la couleur des ornements. Les deux faces latérales du piédestal sont disposées pour recevoir les noms des citoyens du département de Seine et Marne qui se seraient distingués par quelque action généreuse.

Annonce.

Examen général des ouvrages de peinture, sculpture, architecture et gravure des artistes vivants, qui seront exposés au salon du Musée, le 15 fructidor an 9.

Par une société d'artistes, et publié par le C. Landon, peintre, éditeur des Annales du Musée.

Fruit des observations de plusieurs artistes qui se proposent de consulter moins leur sentiment particulier que l'opinion publique, cette analyse faite avec soin et impartialité, comportera six numéros ou livraisons. Chaque numéro contiendra 16 pages in-8.° Le premier paraîtra le 25 fructidor; les autres se succéderont régulièrement et le plus rapidement possible. Le dernier numéro contiendra la revue des différentes critiques qui auront paru pendant le cours de l'exposition.

Le prix de la souscription, pour les six numéros, est de 2 fr. 50 c. franc de port pour toute la république. On souscrit, à Paris, chez le C. Landon, peintre, pavillon des Archives, au Louvre, et, dans les départements, chez les principaux libraires et chez les directeurs des postes.

Cet examen qui aura lieu tous les ans, à l'époque de l'exposition générale, fait naturellement suite aux Annales du Musée et complète chaque volume. Les souscripteurs qui desireront joindre à leur collection ce petit ouvrage supplémentaire, sont invités à en donner avis à l'éditeur.

Les lettres doivent être affranchies.



C. Normand Sculp.

Planche trente-troisième.

La planche trente-troisième offre trois statues de la salle d'Apollon (1). La première représente Vénus sortant du bain, dite la Vénus du Capitole. A ces formes gracieuses, élégantes, qu'aucun voile ne dérobe aux regards, on reconnaît la mère des Amours, la déesse de la beauté : ses cheveux sont noués sur le sommet de la tête, et retombent sur le col : à ses pieds est un vase de parfums, recouvert en partie d'un linge bordé de franges.

La transparence et la beauté du marbre de Paros, dont cette statue est formée, ajoute au mérite de cet excellent ouvrage. Il est, d'ailleurs, bien conservé, et n'a subi que de très-légères restaurations. Cette figure fut trouvée vers le milieu du siécle dernier, à Rome, près de *San Vitale*. Benoît XIV l'acheta de la famille des Stati, et la fit placer au capitole. Elle perd dans la galerie d'Apollon une partie de son effet. Elle gagnerait infiniment à être vue de tous les côtés. La partie adossée au mur est sans contredit la plus précieusement exécutée. Ne serait-il pas à desirer que toutes les statues du Musée fussent mobiles sur leurs piédestaux? C'est le seul moyen d'en varier l'aspect.

La seconde statue fut longtemps désignée sous la dénomination de l'Antinoüs du Belvédère; mais les antiquaires ont cru y reconnaître la figure de Mercure. En effet, la douceur des traits, les cheveux courts et bouclés, le manteau dont il a le bras enveloppé, ont pu motiver cette opinion. Ils ont supposé que les deux mains, qui manquent à la statue, portaient, l'une la bourse, l'autre le caducée, attributs ordinaires de ce

(1) Cette salle est ornée de quatre colonnes de granit rouge oriental, portant chacune quatre mètres et un décimètre de hauteur, sur quarante-trois centimètres de diamètre. Celles qui décorent la niche d'Apollon sont tirées de l'église qui renfermait le tombeau de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle. Le pavé est à grands compartiments exécutés en marbres précieux.

dieu. Mais comme il n'a ni le pétase, ni les talons ailés, la désignation pourrait être douteuse. Au surplus, quel que soit le personnage que représente cette statue, l'une des plus parfaites qui nous soient restées de l'antiquité, la grace, la souplesse des formes et la beauté de l'ensemble, lui assurent le rang le plus distingué. Le célèbre Poussin eut pour cette statue une prédilection remarquable, et crut pouvoir y puiser les proportions de la figure humaine. Si elle représente Mercure, le tronc de palmier contre lequel elle est appuyée pourrait faire allusion aux feuilles de cet arbre que Mercure égyptien adopta le premier pour l'écriture.

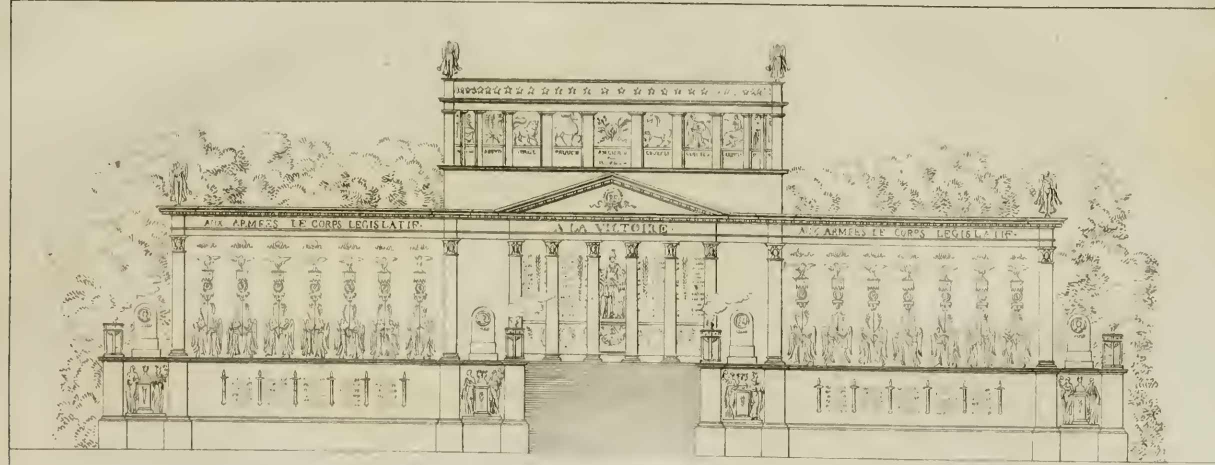
Cette figure a été trouvée à Rome sur le mont Esquilin, près des thermes de Titus, sous le pontificat de Paul III, qui la jugea digne d'être placée près de l'Apollon et du Laocoon, au Belvédère du Vatican.

La troisième statue représente la Vénus d'Arles, ainsi nommée, parce qu'elle a été trouvée dans cette ville en 1651; elle est nue jusqu'à mi-corps, et drapée de la ceinture en bas. La tête est un modèle de grace et de beauté; les bras ont été restaurés par Girardon. Le sculpteur a placé un miroir dans la main gauche; et dans la droite, la pomme que Pâris vient de lui accorder.

Cette statue a longtemps orné la galerie de Versailles. Elle est en marbre grec, d'une couleur un peu cendrée. Les anciens, selon toute apparence, tiraient cette espèce de marbre du mont Hymète, près d'Athènes.

Avis.

Les six planches du mois prochain offriront, outre deux tableaux de la galerie du Musée, et trois statues de celle des Antiques, trois des principales productions modernes en peinture, sculpture et architecture, nouvellement exposées au salon. Il en sera de même pour le mois suivant.



Gisors inv. *C. Normand Sculp.*

Planche trente-quatrième. — Décoration qui a été exécutée devant le palais du Corps législatif, le 25 messidor an 9, pour la fête du 14 juillet et de la paix conclue à Lunéville.

Le C. Gisors jeune, architecte du palais du Corps législatif, ne pouvait avoir une occasion plus favorable pour composer et faire exécuter un projet de décoration imposant par l'unité de son ensemble, intéressant dans tous ses détails. Cette façade représente un temple à la Victoire, dont les décorations intérieure et extérieure rappellent les principales circonstances où les quatorze armées de la République ont donné des preuves éclatantes de valeur et de dévouement à la patrie.

Au milieu du sanctuaire, la Victoire présente la Paix à la France triomphante sous la protection de Mars. Des deux côtés de ce groupe, les noms des guerriers vivants qui se sont distingués par quelque acte particulier de bravoure, sont unis aux palmes et aux lauriers.

Au dessus de cette liste nombreuse, on lit ces mots : Honneur aux vertus guerrières ; elles sont représentées par des figures emblématiques, et surmontées d'un rang d'étoiles, symbole de l'immortalité.

L'architecte a su ajouter à l'élégance de cette ingénieuse décoration, en l'éclairant d'une manière pittoresque. Les lumières cachées à l'œil du spectateur produisaient, par une sorte de magie, un effet à la fois doux et piquant, qui reposait la vue au lieu de la fatiguer.

Un jour a vu élever ce monument fragile ; le lendemain il n'était déja plus. En le publiant dans ce recueil, j'ai le double plaisir de le sauver, en quelque sorte, à sa destruction totale, et de rendre hommage aux talents d'un artiste, qui n'a épargné ni soins ni travail pour offrir au public quelques instants d'une jouissance trop peu durable.

Annonces.

Grands prix d'architecture et autres productions de cet art, cou-

ronnés par l'Institut national de France, et par des juris du choix des artistes ou du gouvernement.

Cet ouvrage, spécialement encouragé par le gouvernement, est fait et dirigé par une société d'architectes qui mettent tous leurs soins pour que les réductions (sur une échelle assez grande) conservent fidellement l'esprit et les proportions des dessins originaux qui leur ont été confiés, et que cette exactitude soit pour les auteurs un témoignage du respect qu'on doit avoir et qu'on a eu pour leurs productions.

Le but des éditeurs étant de publier les projets couronnés depuis 1791, les cahiers paraîtront successivement tous les deux mois, et ensuite tous les six mois, selon l'abondance des matières.

Chaque cahier est composé de six feuilles gravées au trait; on n'en paye le prix qu'en recevant la livraison. La première vient de paraître, et contient une galerie pour un souverain, par Delagardette; un marché, par Normand; une bourse, par Clémence.

Le prix de chaque cahier, en papier ordinaire, 3 fr. 50 cent. Grand colombier de Hollande, 4 fr. 50 cent. Le cahier lavé, 20 fr.

On souscrit chez le C. Détournelle, architecte, rue de la Sourdière, n.° 106, où toutes demandes sont adressées franches de port.

Cette collection intéressante, utile à tous ceux qui professent ou encouragent l'architecture, est exécutée avec beaucoup de soin, et fait honneur aux artistes qui l'ont entreprise. Le C. Détournelle, l'un des coopérateurs, a publié avec succès la méthode ingénieuse et économique de la charpente de Philibert de l'Orme, qu'il a rendue très-facile à comprendre, en la réduisant à la plus simple démonstration. On la trouve à la même adresse. Cet ouvrage consiste en deux planches in-folio, gravées au trait, composées de onze figures, et d'un projet de manége couvert selon le nouveau procédé, avec l'explication. Prix 1 fr. 80 cent. sur papier ordinaire, 2 fr. 50 cent. sur papier de Hollande; lavé et colorié 6 fr.

Sujets exécutés sur les vases grecs de la collection du chevalier Hamilton, et autres, formant une suite de douze cahiers de six planches chacun, gravées au trait, avec l'explication. Prix 2 fr. chaque cahier pour les souscripteurs, et 3 fr. pour ceux qui n'auraient pas souscrit. Il paraît une livraison tous les mois. La première a déja été publiée.

A Paris, chez Dannecun, imprimeur en taille-douce, rue de la Harpe, n.° 149, à la Tête-Noire, et chez Huel, graveur, rue Saint-Jacques, n.° 275.

Cet ouvrage, exécuté par Vilkemin, avec netteté et fermeté, annonce un bon choix, et sera fort utile à ceux qui ne pourraient se procurer les collections immenses et dispendieuses dont il est extrait.



Guid. Reni pinx. — *C. Normand Sc.*

Planche trente-cinquième.

Ce tableau, peint par le Guide, et l'un des quatre que cet artiste a faits pour retracer les travaux d'Hercule, représente le centaure Nessus, fils d'Ixion et de la Nue, qui venant d'offrir ses services à Hercule, pour porter au-delà du fleuve Evène, Déjanire, fille d'Œnée, roi d'Etolie, profite de ce moyen pour enlever la princesse. Son amant pénètre le dessein du ravisseur; et, de la rive opposée, il lui lance un trait empoisonné.

L'enlèvement de Déjanire est un des plus beaux tableaux du Guide; on y remarque un bon goût de dessin, une expression vraie, un pinceau moelleux et facile.

Fils d'un joueur de flûte, Guido Reni naquit à Bologne en 1575. Son père qui l'avait destiné à la musique, voyant que cet art avait pour lui moins de charmes que celui de la peinture, le plaça chez Denis Calvart, peintre flamand. Le jeune élève passa ensuite sous la discipline des Caraches, et ne fut pas longtemps sans se distinguer par ses ouvrages. Ses talents excitèrent la jalousie des meilleurs peintres, et surtout du Caravage, qui jouissait alors d'une haute réputation. Mais si le talent du Guide lui fit des envieux, il lui procura aussi des protecteurs. Le pape Paul V, qui prenait un plaisir singulier à le voir peindre, et le prince Jean-Charles de Toscane le comblèrent de témoignage d'estime et de présents.

Le Guide, doué d'une facilité prodigieuse, eût pu finir ses jours au sein des honneurs et de la fortune, si, dans un âge avancé, la passion du jeu ne l'eût détourné du travail, et si les pertes qu'il y faisait n'eussent absorbé les fruits de son application. Forcé de travailler avec rapidité, il eut la douleur de voir, dans sa vieillesse, ses tableaux peu recherchés des connaisseurs. Enfin, poursuivi par ses créanciers, abandonné par ses prétendus amis, il mourut en 1642, âgé de 67 ans.

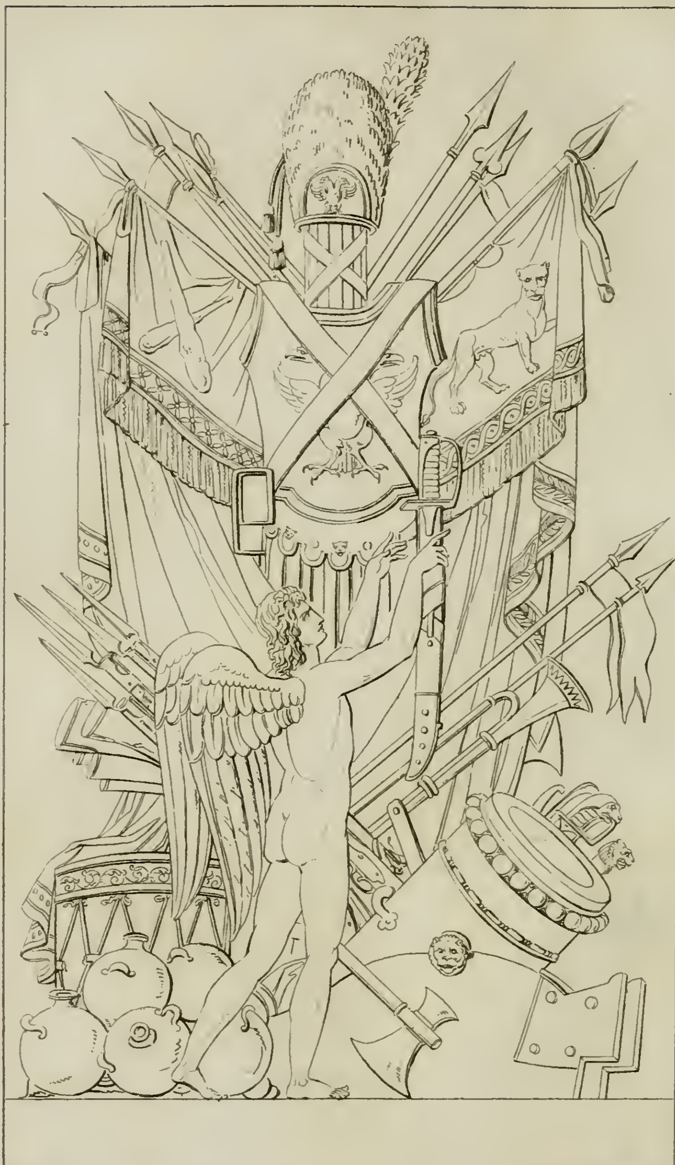
Dans ses jours de prospérité, flatté des honneurs et des marques de considération que lui attiraient ses talents, le Guide affectait, comme peintre, une ostentation

particulière. Vêtu magnifiquement, accompagné de ses élèves, qui, rangés autour de lui en silence, préparaient sa palette, nettoyaient ses pinceaux et le servaient; il travaillait avec une sorte de cérémonial. Il dédaignait de mettre un prix à ses tableaux. C'était un honoraire et non une récompense qu'il recevait. Hors de son atelier, il était modeste, sociable, ami tendre et généreux.

Elève des Caraches, le Guide porta dans ses premiers ouvrages la manière forte et prononcée de ses maîtres; mais par le conseil d'Annibal, qui voulait opposer le talent de son élève à celui de Michel-Ange-de-Caravage, dont la manière obscure et peu agréable avait alors beaucoup de partisans et d'imitateurs, il changea totalement de système. Un coloris tendre et délicat, une lumière ouverte, un choix de formes nobles et gracieuses, distinguèrent ses nouvelles productions, et les firent rechercher des amateurs. Ses plus beaux ouvrages sont maintenant en France. On remarque dans tous un pinceau léger et coulant, une touche gracieuse et spirituelle, un dessin correct, un coloris frais, mais souvent inégal. Ses draperies sont belles, et ses têtes de femmes, surtout, sont admirables : ce peintre sut quelquefois allier la douceur à la force. Mais la grace et la beauté forment le caractère principal de ses ouvrages.

Nota. Berwic fait en ce moment la gravure de l'enlèvement de Déjanire, et doit bientôt la mettre au jour. Cette planche fera pendant à l'éducation d'Achille, par le même graveur, d'après le tableau peint par Regnault, et dont l'esquisse a paru dans une des livraisons précédentes.

Il n'est pas douteux que cette seconde planche de Berwic ne soit digne de la première, où l'on remarque un dessin correct, un burin ferme et savant, un effet harmonieux, une pureté d'exécution qui place cet article au premier rang.



Moreau inv. *C. Normand Sculp.*

Planche trente-sixième.

CETTE planche offre l'un des quatre trophées placés aux angles du second socle de la colonne nationale. Un génie dispose en groupe les armes abandonnées sur le champ de bataille par nos ennemis vaincus.

Les nouvelles que plusieurs journaux ont répandues, relativement aux changements à faire à la colonne nationale, n'ont été fondées que sur des conjectures. Le comité nommé pour l'examen du projet de Moreau, (comité auquel l'auteur est lui-même adjoint) n'a point encore publié sa décision : néanmoins on peut assurer que ce monument ne sera point ailleurs que sur la place de la Concorde.

L'article suivant, relatif à deux monuments de la plus haute importance, la Bibliothéque nationale et le Louvre, n'offrira rien de nouveau à la plupart de nos lecteurs, puisque les papiers publics ont fait connaître l'arrêté du gouvernement sur cet objet; mais j'ai pensé qu'il était indispensable de le rappeler dans ces Annales, où il va marquer une époque intéressante pour les sciences, pour les arts, pour la gloire de la nation, et surtout pour celle du héros qui vient de changer les destinées de la France; on lui devra l'achèvement du plus beau palais de l'Europe, ouvrage commencé, et tour-à-tour repris et abandonné depuis deux siécles.

Dans un rapport fait aux consuls, le ministre de l'intérieur a fait sentir la nécessité d'assurer la conservation de la Bibliothéque nationale, le dépôt le plus rare, l'héritage le plus précieux de la postérité, entassé depuis longtemps dans un bâtiment peu solide et devenu trop étroit, entouré et presque confondu dans des maisons habitées, exposé chaque jour aux dangers d'un incendie; et il a proposé de la transférer au Louvre, le seul édifice qui lui ait paru digne de la recevoir.

En effet, ce palais, dont une grande partie offre, même avant d'être terminée, l'aspect de véritables ruines au centre de Paris; où d'étroites habitations concédées à des

artistes et des savants, ont été pratiquées dans de vastes appartements; où les communications ne sont établies que par des corridors infects et ténébreux, offrirait peut-être aujourd'hui un ensemble parfait, si, depuis plusieurs années, des sommes immenses n'eussent été employées à élever tant de monuments simulés et éphémères, dont on n'a pas même conservé le souvenir.

La translation de la Bibliothéque au Louvre, semble donc présenter tous les avantages qu'on peut desirer; la conservation de ce dépôt précieux et l'achèvement d'un immense palais, chef-d'œuvre de l'architecture française.

Le 3 fructidor, les Consuls de la République, sur le rapport du Ministre de l'intérieur, ont arrêté ce qui suit :

Art. I. La Bibliothéque nationale sera transférée et placée au Louvre.

II. Tous les particuliers logés dans l'enceinte du Louvre, à quelque titre que ce soit, seront tenus d'évacuer les appartements qu'ils occupent, avant le premier frimaire an 10; ils seront logés dans d'autres bâtiments nationaux, ou recevront une indemnité en argent pour leur loyer.

III. Les bâtiments où se trouvent actuellement la Bibliothéque nationale seront vendus, et les fonds provenants de cette vente, employés à la translation et à l'établissement de la Bibliothéque au Louvre.

IV. La Bibliothéque nationale sera entièrement établie au Louvre dans le cours de l'an 11.

V. A dater du premier frimaire, il ne pourra être allumé, sous quelque prétexte que ce soit, et sous la responsabilité des agents chargés de l'inspection des bâtiments du Louvre, aucune espèce de feu dans toutes les parties de cet édifice. Les portes et fenêtres seront fermées exactement au coucher du soleil.



A. Corrège pinx. *C. Normant Sc.*

Planche trente-septième. — Le S. Jérôme du Corrège.

Ce célèbre tableau, qu'on admirait autrefois dans l'église de *S. Antonio-del-Fuoco*, ensuite dans l'académie à Parme, est maintenant en France, dans la galerie du Musée central, et regardé comme le chef-d'œuvre du Corrège. Mais cette composition, au lieu d'un trait historique, n'offrant qu'une réunion de personnages béatifiés et qui ont vécu dans des temps différents, il est inutile d'en donner la description. Le sujet s'explique suffisamment au moyen de la gravure. La Vierge, saint Jérôme présentant un livre à l'enfant Jésus, la Madeleine, deux anges, etc. Cependant on ne doit pas accuser le peintre d'anachronisme; par esprit de dévotion, les personnes qui commandaient ces sortes de tableaux les voulaient ainsi.

La vie d'*Antonio Allegri*, surnommé le Corrège, et sur lequel on a peu de détails, offre une particularité remarquable. Ce grand peintre, né à Corregio, dans le Modénais, en 1494, reçut de la nature le génie de son art, et ne dut qu'à lui seul le talent sublime qui le met au premier rang. Il n'a point eu d'égal dans les belles parties qui distinguent ses ouvrages. Il ne vit ni Rome ni Venise: privé du secours de l'antique et de l'étude des grands maîtres, il peignit presque toujours à Parme et dans la Lombardie. Il est le fondateur de cette dernière école.

Son pinceau est celui des Graces. Une ordonnance vive et féconde, un grand goût de dessin, une expression délicate et vraie, un coloris enchanteur et vigoureux, une harmonie exquise, et surtout cette intelligence du clair obscur, qui donne de la rondeur et du relief aux objets, distinguent cet artiste inimitable et si séduisant, qu'à peine ose-t-on lui reprocher de légères incorrections dans les contours, et quelquefois un peu de bizarrerie dans les airs de tête et dans les attitudes. Il a le premier représenté des figures en l'air, et nul autre que lui n'a si bien entendu l'art des raccourcis et la magie des plafonds.

Le Corrège fut modeste, et vécut dans l'indigence. Etant un jour allé à Parme, pour recevoir le prix d'un tableau, on lui donna 200 liv. en monnaie de cuivre. L'empressement qu'il eut de porter cette somme à sa famille, pendant les plus grandes chaleurs, lui occasionna une fièvre dont il mourut à Corrégio, en 1534, âgé de quarante ans. On aura occasion de faire connaître, dans cet ouvrage, les autres productions de ce maitre.

Concours.

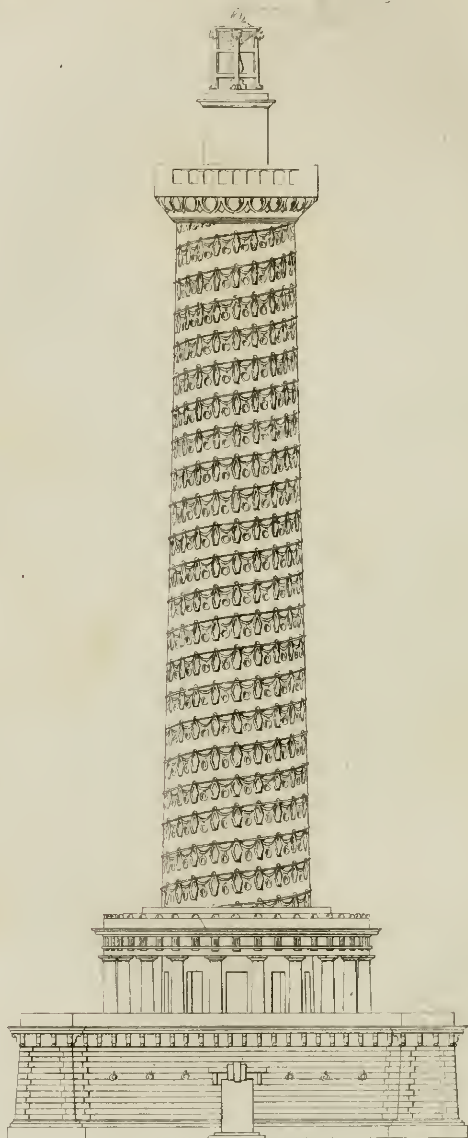
Le 7 vendémiaire an 10. — On vient de juger le concours du grand prix de peinture de l'école spéciale. Le premier a été décerné à Ingres, élève de David; le second à Vauthier, élève de Regnault. Agamemnon envoie des ambassadeurs à Achille, pour appaiser sa colère et l'engager à combattre. Tel est le sujet du tableau : la gravure sera publiée dans ce recueil.

Avis.

D'après l'annonce que j'ai faite dans l'un des précédents numéros, que j'avais cessé d'avoir part à la propriété ainsi qu'à la rédaction d'un journal, où j'ai longtemps fourni des articles relatifs aux arts d'imitation, plusieurs personnes ont pensé que j'avais cessé de rédiger les *Annales du Musée*. Je m'empresse de détruire cette opinion, d'autant moins fondée, que c'est pour m'occuper uniquement des Annales, que j'ai renoncé à la rédaction de tout autre ouvrage périodique, et que j'ai, depuis plusieurs mois, retiré mes planches de celui que je viens de citer. LANDON.

Annonce.

Les deux premiers numéros de l'*Examen du salon*, *par une société d'Artistes*, etc., ont déja paru. Le troisième va paraître incessamment. Prix 2 fr. 50 cent. les six numéros, francs de port pour toute la République. On souscrit chez le C. LANDON, peintre, au Palais national des Sciences et des Arts.



Poyet inv. *Normand Sculp.*

Planche trente-huitième. — Élévation d'une Colonne à ériger aux Victoires nationales, sur le terre-plein du Pont-Neuf, proposée au Corps législatif en l'an VI, par le C. Poyet, architecte des bâtiments civils.

Le ministre de l'intérieur avait témoigné, il y a quelques années, au C. Poyet, le desir de faire élever des monuments utiles qui, sans être trop dispendieux, pussent occuper les artistes et les ouvriers. Cherchant les moyens de seconder des vues aussi louables, et sans recourir au trésor public, dans un temps de pénurie, le C. Poyet proposa à tous les citoyens aisés de se réunir pour élever, sur le terre-plein du Pont-Neuf, ce monument colossal, en l'honneur de nos innombrables victoires.

Cette colonne devait être dans les mêmes proportions que celles du temple de Minerve à Athènes, et avoir 104 mètres (312 pieds) de hauteur sur 14 mètres de diamètre; l'auteur du projet pensant que cette proportion lui donnerait davantage le caractère qui convient à un tel monument. Sa base est composée d'une colonnade circulaire, formant le temple de la Victoire; son fût, décoré de boucliers et de couronnes civiques : le chapiteau de la colonne formerait un observatoire propre aux études astronomiques et aux expériences physiques : on y arriverait par un escalier à double rampe, une pour monter, l'autre pour descendre ; et de cinq en cinq marches on trouverait une petite salle pour pouvoir, en se reposant, observer Paris et ses environs, à la hauteur où l'on se trouverait; de sorte que l'on arriverait au sommet de la colonne, pour ainsi-dire, sans s'en apercevoir. Au moyen de ces petites salles qui seraient éclairées chacune par deux boucliers dont les ornements découpés seraient sans fond, on pourrait, aux fêtes publiques, et à l'instar de l'illumination du dôme de Saint-Pierre à Rome, éclairer en un instant toute cette colonne : le trépied qui la surmonte servirait de fanal;

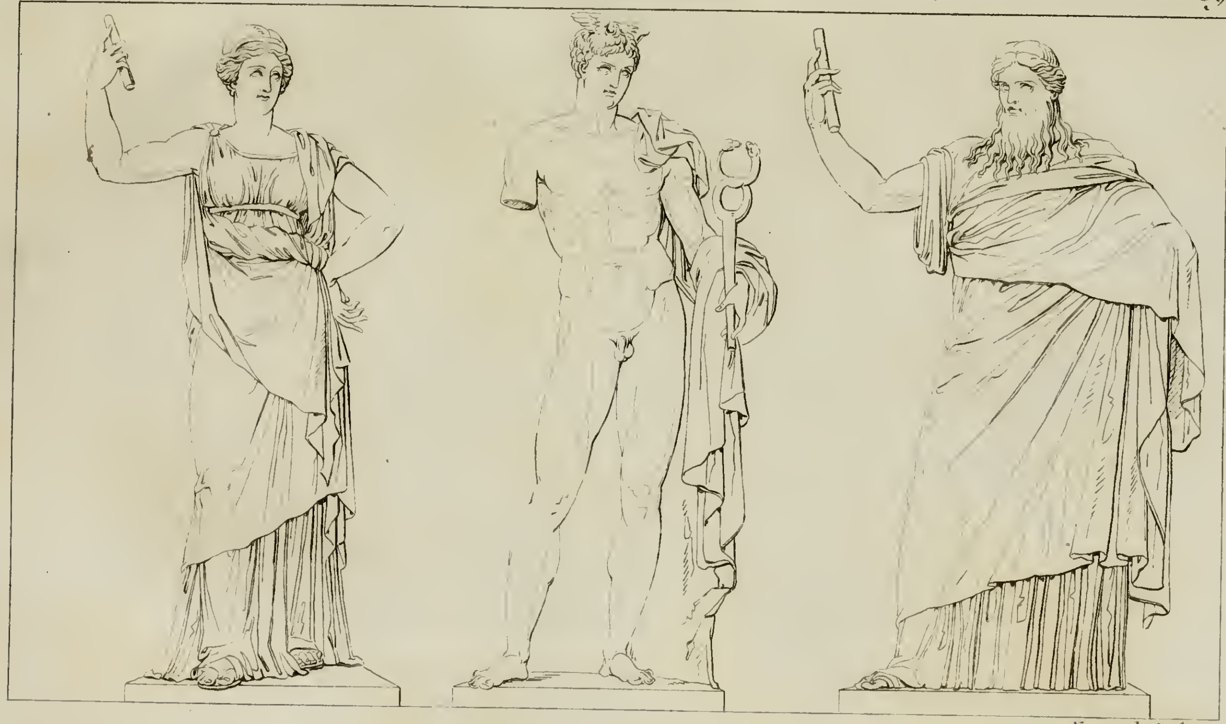
on l'apercevrait à de grandes distances, et cette lumière éclatante, répétée sur la rivière, offrirait un spectacle unique.

Le ministre de l'intérieur ayant soumis l'examen de ce projet au conseil des bâtimens civils et à celui des ponts et chaussées, il eut l'approbation de l'un et de l'autre. Le dernier calcula même la dépense de cette construction, qu'il ne porta qu'à un million.

Le C. Poyet eut l'avantage de présenter son projet au général Bonaparte, avant son départ pour l'Egypte; il en parut si satisfait, qu'il promit de se charger de lui procurer les fonds nécessaires pour son exécution, aussitôt que cet artiste aurait obtenu du Corps législatif la concession du terre-plein du Pont-Neuf : il demanda même au C. Poyet que les statues des généraux Dugomier, Marceau, Hoche et Laharpe, fussent placées sur les quatre coins du chapiteau de la colonne. Aujourd'hui que tant d'autres généraux se sont glorieusement sacrifiés pour la patrie, le premier consul voudrait, sans doute, que leurs statues fussent placées sur chacune des colonnes qui composeraient le temple de la Victoire, formant la base.

Ce projet, présenté au directoire exécutif, et envoyé par cette autorité au Corps législatif, pour prononcer sur la concession du terrain, fut accueilli du conseil des cinq-cents qui nomma, à cet effet, une commission spéciale. Le rapport de celle-ci lui fut favorable; mais plusieurs membres du conseil ayant prétendu qu'il n'était pas de la dignité de la nation de laisser élever, par une société particulière, un monument de cette importance (une foule d'exemples prouvent néanmoins le contraire), le conseil des cinq-cents ajourna la proposition. Ainsi, jusqu'à ce jour, cette colonne n'a pu être érigée ni par la nation, ni par les citoyens qui se seraient réunis comme actionnaires pour la faire exécuter.

P.



Normand Sculp.

Planche trente-neuvième.

CETTE planche offre trois statues de la salle d'Apollon, galerie des antiques. La première est connue sous le nom de la *Junon du capitole*. A son air majestueux, à sa haute stature, la plupart des antiquaires ont cru reconnaître l'épouse de Jupiter et la reine des dieux. Quelques autres, avec plus de fondement peut-être, ont pensé qu'elle devait représenter Melpomène, la Muse de la tragédie. En effet, la tête rapportée, quoique antique, et les bras restaurés, peuvent laisser du doute sur la véritable désignation de cette statue. Elle est en marbre de Paros. Elle ornait autrefois les jardins du palais *Cesi* à Rome, et a été tirée récemment du musée du capitole.

La deuxième représente Mercure. Cette figure ayant beaucoup de rapport avec celle connue sous le titre de l'Antinoüs du Belvedère, et qui a été décrite dans la dix-septième livraison de ce recueil, on peut en consulter l'explication. On observera seulement que celle-ci a quelques attributs qu'on ne remarque point à la première, tels que la coiffure ailée, et le caducée dont une partie est antique. Cette statue est exécutée en marbre pentélique.

La troisième offre l'image du dieu conquérant des Indes et de l'Orient, de *Bacchus indien*. Un grand nombre de pierres gravées, de marbres, de peintures et autres ouvrages de l'art des anciens, qui caractérisent Bacchus avec les mêmes attributs, ne laissent aucun doute sur la vérité de cette assertion. Le nom de *Sardanapale*, que l'on voit gravé sur le bord du manteau de cette statue, ne signifie pas qu'elle nous donne l'image de Sardanapale, roi d'Assyrie. Ce mot, selon l'opinion de quelques savants, n'est qu'une épithète employée par les anciens, pour désigner une personne adonnée à la mollesse et à la volupté.

Cette statue, en marbre grec, est tirée du Vatican. Elle a été trouvée, il y a quarante ans, près de *Monte-Porzio*, village à dix lieues de Rome, où l'on croit que l'empereur *Lucien-Verus* avait une maison de plaisance.

GRAVURE.

Tableaux, statues, bas-reliefs et camées de la galerie de Florence et du palais Pitti, dessinés par Wicar, peintre, et gravés sous la direction de L. J. Masquelier, graveur; avec les explications par Mongez, membre de l'Institut national des Sciences et des Arts; imprimées sur papier vélin superfin de Johannot d'Annonay. vingt-unième livraison. Prix 18 fr. figures avec la lettre.

A Paris, chez Masquelier, graveur, rue de la Harpe, n.° 493. On peut aussi s'adresser chez Delafosse, rue du Carrousel, n.° 536.

La continuation de ce bel ouvrage, trop longtemps interrompu dans des circonstances défavorables, a fait le plus grand plaisir aux artistes et aux amateurs qui s'étaient procuré les premières livraisons. Celle-ci n'est pas moins intéressante que celles qui l'ont précédée, et fait honneur aux talents et au zèle de l'estimable artiste qui dirige cette collection, et à ceux de ses collaborateurs.

Le vingt-unième cahier contient quatre planches, dont chacune offre deux gravures. La première représente 1.° Apollon et Marsyas, tableau de l'école vénitienne, peint par Carlo Lotti, et gravé par Malbeste; 2.° un sacrifice au dieu des jardins, pierre gravée. La deuxième planche contient 1.° la visitation de la Vierge, peinte par Morandini, de l'école florentine, et gravée par le Mire; 2.° Bacchus et Ariadne, camée antique. La troisième, un tableau de Miéris, peintre hollandais, gravé par Lavallé; 2.° un onyx gravé, représentant un faune jouant avec une chèvre. La quatrième comprend deux statues antiques de bronze, Bacchus et une amazone, gravées par Marais, et deux pierres gravées, antiques, Jupiter avec l'aigle, et Vénus et Cupidon. Les camées sont gravés à l'eau forte par Bertaux, et terminés au burin par L. J. Masquelier, Riquet, Godefroy et Patas.



Meynier pinx *Normand Sculp.*

Planche quarantième. — La muse Erato traçant des vers inspirés par l'Amour.

Ce tableau, peint par Meynier, élève de Vincent, est exposé, en ce moment, au salon du Musée (vendémiaire an 10), il fait suite à ceux du même auteur, cités avec éloge aux expositions précédentes, et est destiné, ainsi que les premiers, à décorer une galerie à Toulouse.

La Muse qui préside à la poésie amoureuse est représentée assise sur un gazon élevé; elle est au centre d'un groupe d'arbres, dont la verdure annonce un éternel printemps. Une fontaine coule à ses pieds. Une corbeille remplie des plus précieux dons de Flore, ajoute à l'éclat de ce site romantique. On voit, près d'Erato, le fils de Vénus, dictant à sa Muse favorite les chants passionnés qui firent soupirer la lyre d'Anacréon, d'Horace et d'Ovide. Un voile léger, transparent, flotte au dessus de leur tête. Une des flèches de l'Amour est le *style* que la muse emprunte pour tracer ses vers immortels.

Ce tableau, composé avec beaucoup d'art, exécuté avec un soin, une pureté extrêmes, est encore recommandable par la noblesse des mouvements, la correction du dessin, la beauté des draperies, la douceur du coloris, et son effet piquant et gracieux. Il est peut-être le meilleur de ceux que cet artiste a, jusqu'à ce jour, fait connaître au public.

GRAVURE.

Deux paysages dessinés d'après nature et gravés au lavis par Baltard; prix 3 fr. les deux, chez l'auteur, rue Saint-Dominique, n.° 236, faubourg Saint-Germain.

Ces deux gravures, exécutées (grand format) par l'auteur même du dessin, en ont conservé l'esprit, la légèreté, la fermeté; et ne seront pas moins utiles que les originaux, aux personnes qui veulent pratiquer le genre du lavis, favorable aux talents faciles.

Trois gravures au burin par le même artiste : la rage; la découverte de la vaccine; l'inoculation de la vaccine. Chacune de ces planches, entourée d'une jolie vignette,

contient, outre les figures, une explication détaillée de ces différentes maladies. Le prix de la première est de 80 centimes; celui des deux autres ensemble, de 1 fr. 60 c. chez l'auteur, à l'adresse ci-dessus.

Portrait de Bonaparte (faisant pendant à celui de Washington) gravé par Alexandre Tardieu : prix 3 fr. pour les deux portraits. A Paris, chez l'auteur, rue de l'Université, n.° 296, et chez Jauffret, marchand d'estampes au palais du Tribunat, n.° 61.

Artémise ; une Bacchante : deux têtes faisant pendant et gravées au pointillé, d'après Greuze, par Bourgeois de la Richardière : 4 fr. les deux. Chez l'auteur, rue Neuve-Egalité, n.° 300, porte Saint-Denis.

La ménagerie du Muséum national. — Première et deuxième livraisons.

Dans notre quinzième numéro, nous avons annoncé cet ouvrage, dont le texte est rédigé par les CC. Lacépède et Cuvier, de l'Institut national, et dont les planches sont exécutées par Miger, d'après les dessins de Maréchal. Cette collection ne doit pas être considérée seulement comme un ouvrage de gravure, mais encore comme un traité d'histoire naturelle, enrichi de tout ce qui peut le rendre précieux aux amis de la science et de l'art. Le format est in-folio, et la partie typographique ne laisse rien à desirer. Le premier cahier est précédé d'une introduction, par Lacépède. Les bornes et le plan de notre recueil ne nous permettent pas d'analyser ce discours; mais le nom du célèbre naturaliste qui l'a tracé est un sûr garant de la grandeur des idées, de la dignité, de la pureté du style. L'explication de chacune des planches contient quatre pages. Nommer l'auteur, le C. Cuvier, c'est ne laisser aucun doute sur le mérite de ces descriptions; elles offrent, pour la plupart, des observations nouvelles.

Prix 8 fr. chaque livraison : chez Miger, graveur, quai des Miramionnes, maison du receveur des contributions; il y a des exemplaires de déposés au bureau des Annales du Musée.



Guido Reni pinx. Normand Sculp.

Planche quarante-unième. — La mort d'Hercule.

Nous avons dit, page 73, qu'Hercule ayant pénétré le dessein du centaure Nessus, qui se disposait à enlever Déjanire, lança une flèche empoisonnée à son rival. Celui-ci, prêt d'expirer, donna une tunique teinte de son sang à Déjanire, l'assurant que cette tunique aurait la vertu de rappeler Hercule, lorsqu'il voudrait s'attacher à quelque autre maîtresse. Mais elle renfermait un poison fatal; et Hercule n'en fut pas plutôt revêtu, qu'il ressentit des douleurs insupportables. Il ne put les terminer qu'en se donnant volontairement la mort. Ce héros expira sur un bucher qu'il s'était dressé lui-même. Ainsi périt le fils d'Alcmène. Il semble que les poètes ne pouvaient imaginer une fin plus digne de sa vie glorieuse. Le vainqueur de tant de monstres n'était pas destiné à mourir vaincu, ni de la mort tranquille d'un homme vulgaire. Le dernier acte de la vie d'Hercule fut un trait de force et de courage.

Ce tableau, peint par le Guide, fait pendant à celui dont nous avons inséré la gravure dans l'une des précédentes livraisons, planche XXXVe On y admire, comme dans la plupart de ceux de ce maître, un grand goût de dessin, un effet vigoureux, un pinceau facile.

Avis aux Souscripteurs.

La multitude d'articles divers qui nous sont présentés chaque jour, et dont la publicité intéresse également les artistes et les amateurs, jointe à l'impossibilité de réunir ces matières dans un aussi petit espace que le cadre de ce recueil, ayant engagé un grand nombre de souscripteurs à demander que l'on composât de tous ces articles, un ouvrage particulier qui formerait le complément des Annales du Musée, dès-lors uniquement destinées à l'explication des planches; nous nous rendons à cette invitation, et nous présentons à nos lecteurs le plan de ce nouvel ouvrage : heureux si nous parvenons à le rendre utile, agréable, et digne d'être offert aux gens de goût.

PROSPECTUS.

PRECIS HISTORIQUE DES PRODUCTIONS DES ARTS.

PEINTURE, SCULPTURE, ARCHITECTURE ET GRAVURE.

Par le C. LANDON, peintre, rédacteur des Annales du Musée.

Les amis des beaux-arts, et les personnes qui en font profession desiraient, depuis longtemps, un journal spécialement destiné à cet objet, et dégagé de toute dissertation étrangère. L'ouvrage que nous annonçons offre cet avantage, et sera parfaitement conforme à son but. Nul article purement littéraire ou relatif aux sciences, n'y tiendra la place d'un article directement utile au progrès des arts, au maintien des principes et du goût, à la gloire des artistes.

Un livre peu volumineux, peu dispendieux, composé de faits et d'observations énoncés avec concision, simplicité, impartialité, doit remplir l'intention de nos lecteurs. Ils y trouveront l'analyse des inventions ou découvertes nouvelles, concernant les arts qui ont pour base le dessin; le programme des concours nationaux, la description des ouvrages qui y auront été présentés, et le résultat du jugement; l'examen des productions des artistes vivants exposées annuellement au salon du Musée, ou dont les auteurs auraient jugé à propos de faire une exposition partielle; enfin celui des monuments, modèles ou projets d'architecture, soit publics, soit particuliers, lorsque ces derniers offriront quelques nouveautés remarquables.

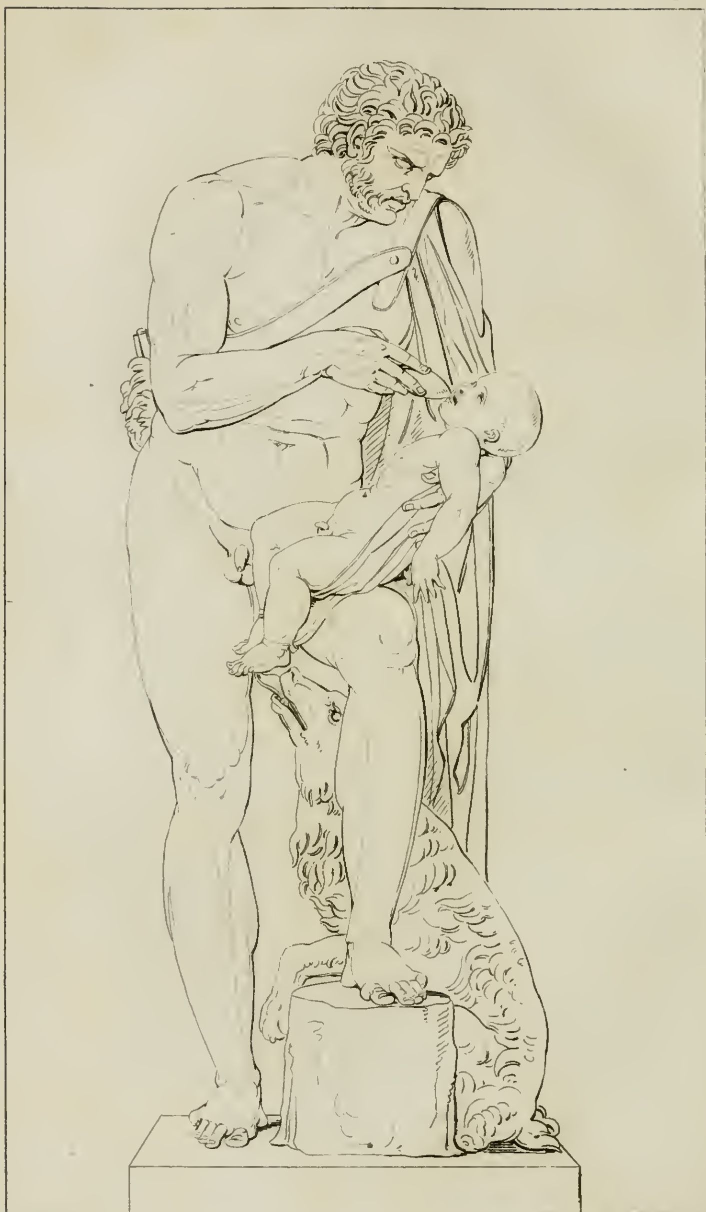
Nous faisons entrer dans le plan de notre ouvrage, la description des costumes et décorations des théâtres et des fêtes publiques; l'organisation des musées et les travaux des écoles; les ventes et mutations d'objets d'art; l'annonce des estampes, collections de gravures, traités utiles aux artistes, etc.

Le gouvernement vient de réorganiser l'école française des beaux-arts, à Rome; une correspondance suivie avec plusieurs artistes résidants en Italie, va nous mettre à portée d'entretenir fréquemment nos lecteurs de cette ancienne patrie des beaux arts, climat fécond, inépuisable en monuments et en chef-d'œuvres de tous les genres.

Le Précis historique paraîtra le premier frimaire an 10, et formera, chaque année, un volume in-8.° de 400 pages, distribué aux souscripteurs par feuille ou demi-feuille, selon l'abondance des matières. Les livraisons se succéderont rapidement, et pour l'agrément du lecteur, seront multipliées autant que possible : on joindra à la dernière feuille une table et une gravure au trait, servant de frontispice.

Le prix de la souscription est de 9 fr., franc de port pour toute la République. Les souscripteurs auront la faculté de s'acquitter en deux payements égaux.

On souscrit chez le C. Landon, peintre, au Louvre, pavillon des Archives. — Les lettres doivent être affranchies.



Chaudet inv. *Normand Sculp.*

Planche quarante-deuxième. — Œdipe enfant, sauvé par un berger.

LAIUS, roi de Thèbe, effrayé par la prédiction de l'oracle, qui lui avait annoncé qu'il périrait de la main de son fils, crut se soustraire à sa destinée, en ordonnant la mort d'Œdipe. Aussitôt après sa naissance, il le donna à l'un de ses officiers pour le faire périr; mais celui-ci, touché de compassion, l'attacha par les talons à un arbre, et le laissa en cet état. Un berger passant par là, prend l'enfant, le rappelle à la vie, et le porte à Polybe, roi de Corinthe : ce prince le fit élever comme son fils.

Tel est le sujet de ce groupe dont le modèle de grandeur naturelle a été exécuté en platre par Chaudet, et est placé maintenant à l'exposition générale du Musée. Ce bel ouvrage est le plus intéressant de ceux que la sculpture a offerts cette année, et ne peut qu'ajouter à la réputation de son auteur. Il est à desirer qu'il obtienne son exécution en marbre. Un travail précieux, d'heureux détails perfectionneront cette composition savante et vraiment capitale, où l'on retrouve le caractère et le style des anciens.

Annonces.

Le Pardon. — Estampe de dix-sept pouces de hauteur sur quatorze de largeur, par Urbain Massard fils, d'après le tableau original et de même grandeur de Landon, ancien pensionnaire de l'Ecole française des Beaux-Arts.

Deux enfants, dans leurs jeux, viennent d'étouffer un oiseau; leur mère, par une douce remontrance, cherche à les ramener aux sentiments de la pitié naturelle; l'oiseau mort est étendu sur le parquet; l'un des deux enfants est à genoux, l'autre cache son visage; ils sont repentants et pardonnés.

Le tableau fut exposé au salon de l'an 5. La gravure est habilement exécutée et rendue avec soin dans tous ses détails : le burin en est ferme et l'effet vigoureux et piquant. Prix douze francs, chez Bazan, marchand d'estampes, rue et hôtel Serpente : il y en a un dépôt chez le C. Landon, au Louvre, pavillon des Archives. L'estampe se verra au salon d'exposition, au Louvre, jusqu'au 15 brumaire, sous le n.° 622.

Souscription d'une gravure d'après le dessin original de P. P. Prud'hon.

Bonaparte, monté sur le char de la Victoire, est placé entre elle et la Paix qu'il nous amène; celle-ci, d'une

main, présente l'olivier, et tient de l'autre une corne d'abondance, symbole de la félicité publique. Les Muses, les Arts et les Sciences, accompagnés des Jeux, des Ris et des Plaisirs, enfants de la Paix, forment le cortége du héros, et célèbrent à l'envi sa gloire.

Ce dessin sera gravé par B. Roger, sous les yeux de l'auteur, dans la manière du pointillé mêlée de taille-douce.

La grandeur de cette estampe sera de soixante-cinq centimètres (ou deux pieds) de largeur, sur quarante centimètres (ou quatorze pouces six lignes) de hauteur; et paraîtra en ventose an 11.

Le prix de la souscription sera de 24 fr., dont moitié sera donnée en se faisant inscrire, et l'autre en recevant l'estampe.

Le 1.er ventose prochain, la souscription sera fermée; et le prix ordinaire de chaque épreuve sera alors de 36 fr. Il sera tiré un très-petit nombre d'exemplaires avant la lettre, dont le prix sera de 48 fr. pour les souscripteurs seulement.

Les épreuves seront délivrées par ordre de souscription.

L'auteur fera son possible pour qu'il n'y ait rien à desirer à la ressemblance du premier consul.

On souscrit à Paris chez les citoyens Lefebvre-Saint-Maur et Estier, notaires, place de Thionville, n.º 30.

La seconde livraison des grands prix d'architecture et autres productions de cet art, couronnés par l'Institut national de France, composée de six feuilles grand in-folio, paraîtra le 1.er brumaire; elle contiendra un phare par Normand, des greniers publics par Dubut, et un cénotaphe par Gasse l'aîné.

On trouve cet ouvrage chez le C. Détournelle, architecte, rue de la Sourdière, n.º 106. Papier ordinaire 3 fr. 55 cent.; de Hollande 4 fr. 50 cent.; cahier lavé 20 fr. On paye à mesure des livraisons à Paris; dans les départements, on envoie le montant d'avance, franc de port, ainsi que les lettres.

Ce second cahier est semblable au premier pour la manière dont il est gravé, et la fidélité avec laquelle il retrace les dessins originaux; en un mot, cet ouvrage mérite le succès qu'il obtient, et met l'étranger et les départements à même de juger ce que l'architecture a fait de progrès pendant les dix dernières années du siècle.

DÉTOURNELLE.



Parmesan pinx. *Normand Sculp.*

Planche quarante-troisième. — Sainte-Famille, d'après le tableau de François Mazzuoli, dit le Parmesan.

Ce tableau, exposé à la galerie du Musée, n'a que quatorze pouces de hauteur sur dix et demi de largeur. C'est une des plus agréables productions de ce maître. On y remarque une composition gracieuse, une touche vive et spirituelle, un effet lumineux; il faisait partie de la collection du roi à Versailles.

François Mazzuoli, dit le Parmesan, naquit à Parme, l'an 1504. Il fit connaître, fort jeune encore, les plus heureuses dispositions pour la peinture, et dut son avancement rapide à la vivacité et à la facilité d'esprit dont la nature l'avait pourvu. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il fut attiré à Rome par la haute réputation de Michel-Ange et de Raphaël. Il y étudia principalement d'après les ouvrages de ce maître, et fit plusieurs tableaux qui lui méritèrent l'affection du pape Clément VII. Il était si appliqué à son ouvrage, que pendant le sac de Rome, en 1527, il travaillait avec sécurité. Les soldats espagnols qui s'introduisirent chez lui en furent frappés, et se retirèrent sans lui avoir fait aucun mal. Ceux-ci furent suivis de quelques autres qui lui enlevèrent tout ce qu'il avait. Protogène s'était trouvé à Rhodes dans de pareilles circonstances, mais il avait été plus heureux.

Le Parmesan avait beaucoup d'amour pour la musique; il excellait à jouer du luth, et cet amusement le détournait souvent de son art : mais son goût dominant était pour l'alchymie; il y perdit son temps, son argent, sa santé, et mourut dans un état misérable en 1540, âgé de 36 ans.

La manière du Parmesan est gracieuse. Il inventait facilement; mais il songeait moins à remplir ses compositions d'objets convenables, et à soigner l'expression de ses figures, qu'à les dessiner d'un caractère svelte et élégant. Ses pensées sont peu élevées; on pourrait même

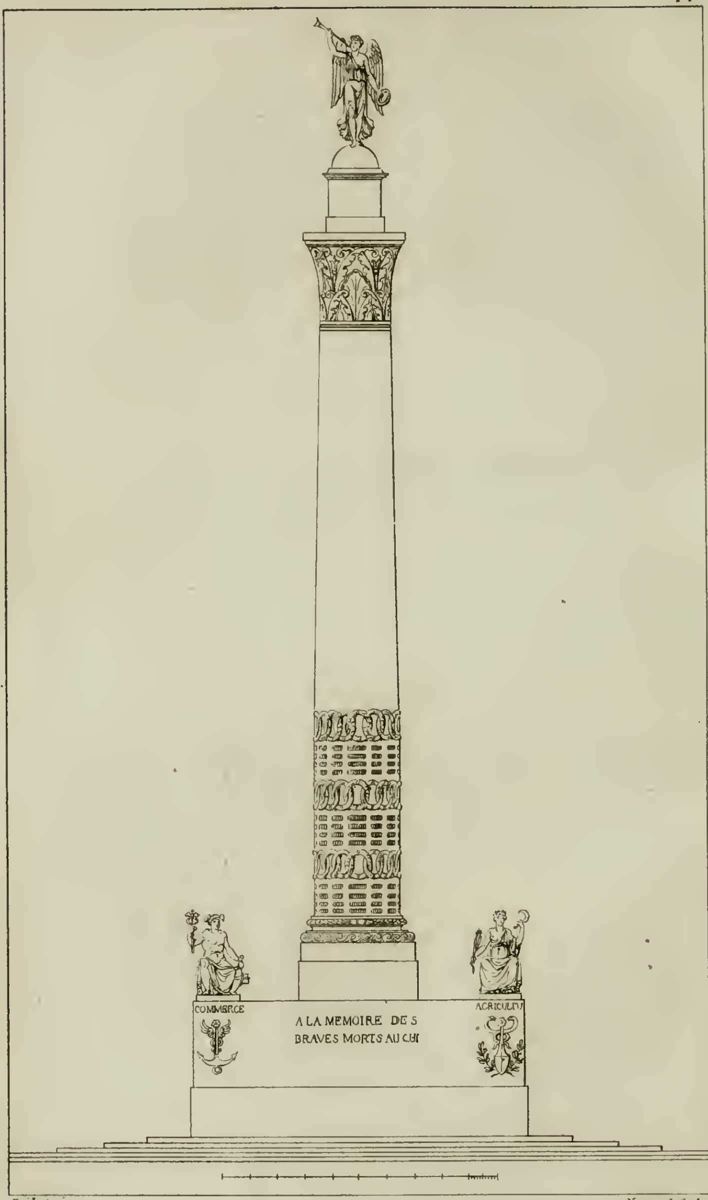
dire que la grace qui brille en ses ouvrages est superficielle ; néanmoins elle ne laisse pas de surprendre et de charmer les yeux.

Ce peintre paraît avoir peu consulté la nature, et c'est pour cette raison qu'on remarque peu de variété dans ses ouvrages. Son goût de dessin, quoique savant, est maniéré. Il affectait de faire les extrémités délicates et un peu grêles. Ses attitudes sont nobles et agréablement contrastées, ses airs de tête gracieux, ses draperies légères : il en a fait de volantes qui donnent beaucoup de mouvement à ses figures, mais elles ne sont pas toujours suffisamment motivées. Comme les plis sont en petit nombre, elles donnent un air grandiose aux parties qu'elles couvrent. Le clair obscur du Parmesan est assez large ; sa couleur locale est commune et peu recherchée.

Malgré son extrême facilité, ce peintre a fait peu de tableaux. Il a employé la plus grande partie de son temps à faire des dessins et à graver à l'eau forte. C'est lui qui, le premier, a trouvé le secret, par le moyen de deux planches de cuivre, d'imprimer sur un papier de demi-teinte, le blanc et le noir, et d'imiter, de cette manière, les dessins au lavis. On a beaucoup gravé d'après lui.

Avis de l'Éditeur.

Quelques souscripteurs se sont plaint d'un peu de retard dans les dernières livraisons ; mais ce retard est occasionné par la difficulté de se procurer les dessins et les planches des objets exposés en ce moment au salon. Après l'exposition, les livraisons reprendront leur cours.



Poidevin inv. Normand Sculp.

Planche quarante-quatrième. — Colonne départementale pour la ville de Bruxelles, chef-lieu du département de la Dyle, projetée sur la place de la Liberté (ci-devant Royale), près le parc; par le C. Poidevin.

Ce projet, choisi par le jury et par la commission nommée par le ministre de l'intérieur, doit, aux termes de l'arrêté des consuls, du 29 ventose an 8, recevoir son exécution.

Cette colonne est élevée sur un stylobate; à chacun des angles sont placées quatre statues, au dessous desquelles on voit les attributs qui leur sont analogues.

Le département de la Dyle étant un des plus agricoles et des plus commerçants de la République, deux statues représenteraient, l'une l'Agriculture, sous la figure de Cérès, et l'autre le Commerce, sous celle de Mercure. Les deux autres, la Paix et l'Abondance, sans lesquelles il ne peut exister de prospérité publique.

Le fût de la colonne est décoré, jusqu'au tiers seulement, de couronnes de chênes et de lauriers entrelacées; dans les intervalles sont inscrits les noms des guerriers morts sur le champ de bataille.

Le chapiteau est composé de feuilles d'acanthe et de palmier.

Ce monument est terminé par la statue de la Renommée : elle tient d'une main la trompette, et de l'autre des couronnes destinées aux vainqueurs.

Les différents marbres qui se trouvent dans ce département et ceux qui l'avoisinent, connus par la dénomination de *marbres de Flandre*, seraient employés à l'exécution de ce monument. La dépense serait peu considérable, puisqu'à la facilité de se procurer les matières, se joint celle de la main-d'œuvre, l'artiste ayant eu soin d'éviter les profils et tous les détails qui concourent à la rendre dispendieuse.

Grands Prix.

Lorsque nous avons annoncé le résultat du concours de peinture, les ouvrages destinés à celui de sculpture et d'architecture n'étaient point encore exposés. Ils l'ont été depuis cette époque, et jugés par la section des arts de l'Institut national.

Architecture.

On demandait un forum ou place publique, dédié à la Paix, et décoré d'un arc de triómphe consacré aux armées, ainsi que de deux palais, l'un pour le ministre de la guerre, l'autre pour celui des relations extérieures.

Le premier prix a été adjugé à Famin, le second à Débébau : l'un et l'autre sont élèves de Percier.

Sculpture.

Le sujet du bas-relief est le moment où Caïus-Gracchus sort pour aller joindre ses partisans, malgré les instances de son épouse qui, ne pouvant le retenir, tombe évanouie sur le seuil de la porte, entre les bras de son fils.

Premier prix : Marin, élève de Clodion. Second prix : Alvarez, élève de Dejoux.

Ces quatre élèves, et ceux qui peu de jours auparavant avaient obtenu les prix de peinture, ont été couronnés par l'Institut dans sa séance publique du 15 vendémiaire.

On insérera dans ce recueil l'esquisse des deux ouvrages qui ont remporté le prix.

45.







Normand Sculp

Planche quarante-cinquième. — Trois statues de la salle d'Apollon ; galerie des Antiques.

La première est connue sous le nom d'*Uranie*, mais cette dénomination n'est fondée que sur la couronne étoilée qui termine sa coiffure, et sur le rouleau qu'elle tient de la main droite ; et ces accessoires, ainsi que la tête et les bras, sont des ouvrages de restauration dus au ciseau de Girardon. Quelques antiquaires ont pensé, d'après l'attitude de cette figure, et le mouvement de la main gauche, relevant un peu de la tunique, qu'elle représente l'Espérance, et que c'est ainsi que les anciens l'ont figurée dans tous leurs monuments.

Cette statue, dont la draperie est d'un bon goût, a été tirée de la galerie de Versailles.

La seconde figure est celle d'*Antinoüs égyptien.*

Antinoüs, jeune bithynien, d'une beauté ravissante, s'étant noyé dans le Nil, ou, selon l'opinion de quelques savants, s'étant immolé dans un sacrifice célébré pour prolonger la vie de l'empereur Adrien, dont il était le favori ; ce prince pleura sa mort, et, pour s'en consoler, voulut le faire regarder comme un dieu ; lui éleva des autels, lui donna des prêtres, des prophètes, et un oracle. Il fit frapper des médailles en son honneur, et bâtir une ville en Egypte, nommée *Antinopolis.* On y remarquait un temple magnifique, avec cette inscription : *A Antinoüs, participant au trône des Dieux d'Egypte.* Il est vrai que le nouveau dieu eut peu d'adorateurs : son culte finit avec le prince qui l'avait créé.

La statue que l'on vient de citer, l'un des nombreux monuments de la reconnaissance d'Adrien, représente Antinoüs en *divinité égyptienne.* Il est debout, dans l'attitude ordinaire des dieux égyptiens, et nu, à l'ex-

ception de la tête et de la ceinture, qui sont couvertes d'une espèce de draperie ornée de cannelures.

Cette statue est en marbre blanc, contre l'usage des Egyptiens, qui exécutaient toujours celles de leurs divinités en marbre de couleur; cette particularité fait présumer qu'on a voulu représenter *Antinoüs* sous la forme d'*Orus*, le seul dont ils faisaient l'image en marbre blanc, comme étant le dieu de la lumière.

Quoique dans l'attitude et la componction de cette statue, on ait cherché à imiter le style égyptien, la beauté des formes et celle de l'exécution annoncent le ciseau grec. D'ailleurs, le portrait reconnu pour celui d'Antinoüs, suffit pour constater l'époque de ce monument. Cette belle figure, en marbre pentélique, est tirée du musée du Capitole; elle fut découverte en 1738 à *Tivoli*, dans la *villa Adriana*.

La troisième figure de la planche quarante-cinquième, désignée, dans la Notice du Musée, sous le titre d'*Isis salutaire*, pourrait également représenter la déesse Hygiée; elle en a les attributs. D'ailleurs, *Isis*, divinité égyptienne, dont les Romains adoptèrent le culte avec beaucoup de répugnance, après l'avoir longtemps proscrit à cause de ses figures bizarres, était représentée tantôt avec les cornes d'une vache, tantôt la tête couronnée de tours, comme Cibèle, et quelquefois entortillée d'un serpent, lequel, après lui avoir serré les jambes, se glissait sur son sein, comme pour aller se nourrir du lait de ses mamelles.

Celle-ci est debout, vêtue d'une tunique sans manches, et recouverte d'un ample manteau; elle tient d'une main le serpent, emblême de la santé, et de l'autre, une coupe, dans laquelle elle lui présente la nourriture. Un bracelet orne son bras gauche.

La tête a été rapportée, mais elle est antique.

Cette figure, en marbre de Paros, est tirée du musée du Vatican, où le pape, Pie VI, l'avait fait placer.



Peytavin pinx. *Normand Sculp.*

Planche quarante - sixième. — Le supplice d'une Vestale ; d'après le tableau de Peytavin, élève de David ; exposé au salon du Musée, le 15 fructidor an 9.

Deux lois essentielles étaient imposées aux prêtresses de Vesta, l'entretien du feu sacré, et la virginité. Celle qui, par sa négligence, avait laissé éteindre le feu sacré, était punie du fouet, et recevait ce châtiment des mains du grand-prêtre. Mais la cerémonie se faisait dans un lieu obscur, et la vestale était voilée.

Celles qui avaient violé la virginité recevaient une peine capitale. Numa les condamna à être lapidées. Une loi postérieure ordonna qu'elles eussent la tête tranchée ; et l'on croit que Tarquin l'Ancien établit l'usage de les enterrer toutes vives ; du moins c'est sous son règne que ce supplice fut employé pour la première fois. Cette loi terrible eut quelquefois des exceptions. Deux sœurs, convaincues d'inceste, obtinrent de Domitien la liberté de choisir un autre genre de mort. Une autre fut condamnée à être précipitée du haut d'un rocher ; elle tomba sans se faire aucun mal : on eut la cruauté de faire recommencer l'exécution.

Les vestales étaient quelquefois appliquées à la torture ; et lorsque la preuve de leur crime paraissait suffisamment établie, on recueillait les voix avant de prononcer le jugement.

Le jour marqué pour le supplice, le chef de la religion, suivi des pontifes, se rendait au temple de la déesse ; il y dépouillait lui-même la coupable de ses ornements, et la dégradait de sa dignité.

Après l'avoir liée avec des cordes, on la faisait monter dans une litière exactement fermée, afin que ses cris ne pussent être entendus, et on la conduisait au lieu du supplice. Les amis de la prêtresse avaient la permission

de la suivre. Cette marche se faisait en silence et avec lenteur. Ce jour était regardé par le peuple comme un jour malheureux, et l'on évitait de se trouver sur le chemin où devait passer ce cortége funeste.

Arrivée à la Porte-Colline, sur le tombeau, la vestale étoit livrée aux exécuteurs. Ce tombeau était une espèce de petite cellule, creusée en voûte à une certaine profondeur, et dont la forme était celle d'un quarré long: on y faisoit descendre la coupable par le moyen d'une échelle, et après l'avoir assise sur un petit lit, près duquel était une table, une lampe allumée, une légère provision d'huile, de pain, de lait et d'eau, on fermait l'ouverture de la fosse, et on la comblait avec de la terre.

Tel était l'appareil de ces terribles exécutions; et l'auteur du tableau s'est conformé aux descriptions qu'en ont données divers auteurs.

Cette composition d'un peintre qui, depuis une année seulement, a débuté dans la carrière des arts, a été remarquée avec intérêt, et ne laisse aucun doute sur les progrès de son talent.

Avis de l'Éditeur.

Le texte des Annales du Musée, selon le desir des souscripteurs, sera dorénavant réservé pour la seule explication des sujets que l'on avait trouvée généralement un peu trop resserrée. Ce moyen fournira l'occasion de faire des citations intéressantes, et qui pourront être de quelque utilité aux jeunes artistes ou amateurs. Quant aux articles accessoires qui ont quelquefois complété le texte des livraisons précédentes, ils feront, ainsi que je l'ai annoncé dans le n.° 21 de ce Recueil, page 86, la matière d'un journal nouveau, uniquement destiné aux Beaux-Arts, et dans lequel j'offrirai régulièrement le Précis historique des productions des artistes modernes dans tous les genres. J'invite ceux des souscripteurs qui n'auraient pas pris connaissance du plan de cet ouvrage, à recourir au numéro et à la page que je viens de citer.



Daniel de Volterre pinx. *Normand Sculp.*

Planche quarante-septième. — David, vainqueur de Goliath.

Ce tableau, peint à l'huile sur ardoise, et de grandeur naturelle, par *Daniel de Volterre,* se voit dans la galerie du Musée. Il était précédemment à Versailles. L'ardoise sur laquelle il a été exécuté, est peinte des deux côtés. Le second tableau représente les mêmes personnages, mais dans une attitude différente. On donnera la gravure de ce dernier.

Daniel Ricciarelli, plus communément désigné sous le nom de Daniel de Volterre, parce qu'il naquit en cette ville de Toscane, en 1509, fut destiné par ses parents à la peinture. Il fut d'abord élève de Bathazar Perruzzi de Sienne, et passa ensuite sous la discipline de Michel-Ange. Il s'attacha particulièrement à la manière de ce maître; et celui-ci l'aida, non-seulement de ses conseils, mais encore de son crédit, dans différentes occasions.

Daniel dut à un travail opiniâtre, ses talents et sa réputation. Ses plus beaux ouvrages sont à Rome, à la Trinité-du-Mont. Il y peignit à fresque une descente de croix. Ce tableau est regardé, non-seulement comme le chef-d'œuvre de l'artiste, mais encore comme l'un des trois chef-d'œuvres de la peinture (1).

(1) Les deux tableaux qui tiennent avec celui-ci le premier, sont la Transfiguration, par Raphaël, et la Communion de St. Jérôme, par le Dominiquin. Ces trois compositions ont été gravées plusieurs fois, et avec succès.

Cet artiste fut fort employé à Rome, et pour la peinture, et pour la sculpture, où il excellait également. Le cheval de bronze, qui portait la statue de Louis XIII, et que l'on voyait à la place Royale à Paris, fut fondu par lui d'un seul jet. Il devait servir pour porter la statue de Henri II; mais *Daniel* n'eut pas le temps d'achever cet ouvrage. Prévenu par la mort qu'une trop grande application au travail, et son humeur mélancolique avaient avancée, il mourut en 1567, dans la 57.me année de son âge.

Le tableau de *David, vainqueur de Goliath*, dont il est ici question, est d'un coloris médiocre et d'une exécution un peu sèche; mais il offre un caractère magistral et des formes savantes. C'est à tort que quelques personnes ont attribué à *Michel-Ange* cet ouvrage d'un de ses disciples.

Errata du numéro vingt-un.

Page 88, ligne 33, au lieu de 3 fr. 55 cent. *lisez* 3 fr. 50 cent. — Au bas de la page, au lieu de la signature Détournelle, *lisez* Landon.



Clodion inv. Normand Sculp.

Planche quarante-huitième. — Scène du Déluge ; groupe en plâtre exécuté de grandeur naturelle par le C. Clodion, et exposé au Musée le 15 fructidor an 9.

Divers auteurs ont fait mention d'un déluge : Xénophon en compte cinq. Le premier arriva sous Ogygès, premier roi connu de la Grèce. Il survint dans la Béotie, où il régnait, une grande inondation à laquelle on a donné le nom de *Déluge d'Ogygès*, et que l'on place environ deux mille ans avant l'ère chrétienne, et deux cent cinquante ans avant Deucalion.

Le second déluge arriva au temps d'Hercule, et ne dura qu'un mois; le troisième, sous un autre Ogygès, dévasta l'Attique.

Le quatrième arriva sous le règne de Deucalion, et inonda la Thessalie l'espace de trois mois. La Fable dit que Jupiter irrité de la malice des hommes, et ayant résolu de submerger cette race impie, la surface de la terre fut inondée, hors une seule montagne de la Phocide (le Parnasse), où vint s'arrêter la petite barque qui portait Deucalion et Pyrrha, son épouse, les plus vertueux des humains. Dès que les eaux se furent retirées, ils allèrent consulter l'oracle de Thémis. La déesse leur ordonna de se voiler le visage, et de jeter des pierres derrière eux. Ils obéirent : les pierres jetées par Deucalion se changèrent en hommes, et celles de Pyrrha en femmes. Lucien dit que Deucalion se sauva dans une arche avec sa famille, et une couple d'animaux de chaque espèce, tant sauvages que domestiques, qui le suivirent paisiblement, et sans se nuire les uns aux autres.

Le cinquième et dernier déluge arriva du temps de Troie, et fut nommé *Pharonien* : il submergea une partie de l'Égypte. *Diodore de Sicile* fait mention d'un sixième qui arriva dans l'île de Samothrace.

Les peuples du Brésil ont aussi leur déluge. Ils ra-

content qu'un étranger fort puissant, et qui haïssait leurs ancêtres, les fit tous périr par une violente inondation, excepté deux qu'il réserva pour renouveler l'espèce humaine. Ils se disent descendus de ceux-ci ; et cette tradition est consignée dans leurs chansons.

Les habitants de Madagascar ont des notions différentes sur le déluge. Selon leur tradition, Noë, l'un des descendants d'Adam, construisit une arche sur laquelle il se sauva avec sa famille, ses domestiques, et une couple de chaque espèce d'animaux. Quatre montagnes très-élevées, aux quatre parties du globe, ne furent pas entièrement couvertes, mais elles ne servirent d'asile à personne. Les eaux s'étant écoulées, Noë sortit de l'arche, et se rendit à Jérusalem, puis à la Mecque. Dieu lui remit quatre livres, dont le premier était destiné pour lui, le second pour Moïse; le troisième devait être remis à David, et le quatrième au Christ.

Les draperies dont le C. Clodion a fait choix pour son groupe représentant une épisode du déluge, annoncent que probablement il l'a tiré de la mythologie des Grecs. On voit un père emportant dans ses bras son fils épuisé de fatigue : il tâche de le sauver en luttant contre les flots, et gagnant un lieu élevé. Près d'eux une femme vient d'expirer, à moitié ensevelie sous les eaux. Son enfant est prêt à périr (1).

Ce groupe, où l'on a remarqué des parties bien dessinées et d'une belle exécution, fait d'autant plus d'honneur au C. Clodion, que cet estimable artiste, âgé de 66 ans, n'avait, jusqu'à ce jour, fondé sa réputation que sur de très-petits ouvrages. Celui-ci a été vu avec intérêt, et c'est un des plus capitaux de l'exposition de cette année.

(1) Le point de vue d'où l'on a dessiné le groupe, empêche que cette dernière figure ne soit apparente.



N. Poussin pinx. C. Normand Sculp.

Rébecca et Eliezer.

Planche quarante-neuvième. — Rebecca et Eliezer, d'après le tableau du Poussin.

ELIEZER, originaire de la ville de Damas, et serviteur intime *d'Abraham*, ayant été envoyé par ce patriarche, en Mésopotamie, chercher une épouse pour *Isaac*, rencontra près d'un puits, *Rebecca*, fille de *Bathuël*, au milieu de ses compagnes, et l'ayant distinguée par sa grace et sa modestie, il lui offrit des présents, et la demanda en mariage pour le fils de son maître.

Ce tableau, dont les figures sont de proportion demi-nature, est un des plus précieux du Poussin, et fait partie de la galerie du Musée.

Il est difficile, dans un aussi petit espace que celui que présente ce recueil, d'offrir un extrait de la vie d'un artiste non-seulement le plus habile de ceux à qui la France a donné le jour, mais encore l'un des plus recommandables de l'école italienne, si toutefois l'Italie qui le réclame, parce qu'il s'y est perfectionné, qu'il y a presque toujours vécu, et que ses cendres y reposent, a des droits pour le revendiquer. C'est donc avec un extrême regret que nous serons forcés d'abréger une notice (1) qui fournirait des détails nombreux et intéressants, et pour l'honneur de l'artiste, et pour l'intérêt de l'art.

Plusieurs écrivains de mérite ont tracé la vie du

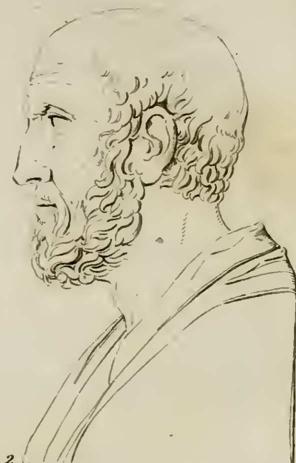
(1) Cette notice fera partie de l'une des prochaines livraisons.

Poussin. Ces différents écrits rappellent à peu près les mêmes circonstances ; mais celui qui nous a paru les rassembler avec le plus d'avantage, a été donné par le C. Cambry, préfet de l'Oise, sous le titre d'*Essai sur la vie et sur les tableaux du Poussin.* Cet ouvrage d'un homme de goût, à qui la pratique de l'art n'est point étrangère, réunit à l'exactitude des faits, au développement ingénieux des idées, cette grace de style qui soutient l'intérêt et fait le charme de la lecture.

En attendant que nous puissions donner un extrait de l'ouvrage du C. Cambry, c'est dans l'ouvrage même que nous empruntons la description rapide du tableau dont il est ici question.

« Soumis aux règles, à la vérité, aux costumes, en offrant ici la « nature belle de paysage et de verdure, Le Poussin sait en écarter le « luxe de l'architecture et la richesse de bâtiments qu'on voit dans ses « autres tableaux. Les fabriques simples et patriarchales du siécle de « Jacob sont répandues sur des collines qui se croisent dans le loin- « tain. Treize filles jolies, bien faites, diversement groupées auprès « d'un puits, sont sous les yeux de l'envoyé d'Abraham. Une d'elles « fixe ses regards ; la broderie d'or du léger vêtement qui couvre sa « tunique, la distingue moins que l'air de douceur, de modestie et « de délicatesse répandue dans toute sa personne. Un sentiment im- « perceptible de jalousie se manifeste chez les compagnes de Rebecca, « à l'aspect de la préférence qu'on paraît lui donner, et des présents « qu'on lui destine. Quelle variété dans ces têtes, dans ces attitudes « si fièrement dessinées ! Harmonie de couleurs, exactitude de cos- « tume, délicieux paysage, tranquille, reposé, doux comme les « beaux jours de l'âge d'or. Les ornements particuliers ne sont pas « même négligés, et les vases les plus communs sont d'une forme « pure, élégante et facile. »









C. Normand Sculp.

4 bustes de la galerie des antiques.

Planche cinquantième.—Quatre bustes de la salle des Muses.— Galerie des antiques.

Ces bustes, exécutés en marbre grec, offrent les portraits antiques de personnages fameux qui se sont illustrés en cultivant les lettres. C'est par cette raison qu'on les a réunis dans la salle des Muses, où ils sont élevés sur des socles. Pour faciliter l'explication, on les a désignés sur cette planche, par les n.os 1, 2, 3, 4.

Le premier présente la ressemblance de Socrate qui, par sa science, ses vertus et sa haute sagesse, mérita le titre de prince des philosophes. Elève du célèbre Archéloüs, il fut maître de Platon, de Xénophon, d'Alcibiade; il lutta toute sa vie contre l'orgueil des sophistes et le fanatisme des prêtres, et finit par succomber à leurs manœuvres odieuses. Accusé d'athéisme devant l'aréopage, il avait su, par un discours simple et pathétique, se concilier la pluralité des juges; mais ses délateurs étant revenus à la charge, entraînèrent, par leur crédit, un grand nombre de suffrages. Sur 500, il y en eut 220 en faveur de Socrate : trente de plus auraient soustrait au supplice un homme à qui l'on devait des statues. Ce philosophe, âgé de 70 ans, but la ciguë et mourut avec le calme héroïque de la vertu; il était né l'an 469 avant J. C.

Fils d'un sculpteur, il exerça dans sa jeunesse la profession de son père, et il fit un groupe des trois Grâces, que l'on citait comme un bon ouvrage.

Le deuxième buste représente Hippocrate, le plus célèbre médecin de l'antiquité, et arrière-petit-fils de

Nebrus, qui s'était rendu fameuxdans l'art de la médecine.

Hippocrate naquit à Coos, l'une des Cyclades, et après avoir prolongé sa carrière jusqu'à l'âge de 109 ans, sain de corps et d'esprit, il cessa de vivre l'an 350, avant l'ère vulgaire.

Les Grecs lui déférèrent les honneurs qu'ils avaient rendus à Hercule, et les médecins lui donnent le titre de Divin. Sa mémoire est encore en vénération aux lieux de sa naissance, et l'on y montre une petite maison où l'on prétend qu'il habita.

L'authenticité de ce portrait ainsi que du précédent, est fondée sur leur ressemblance avec ceux qui nous ont été transmis sur des médailles ou autres monuments.

Sous les traits du troisième buste, quelques antiquaires ont cru reconnaître Bacchus, qui était regardé comme un des emblêmes du soleil et même de la nature. Le caractère de jeunesse qui brille dans cette tête, et sa longue chevelure, que l'on prendrait pour celle d'Apollon, a paru néanmoins convenir davantage à Bacchus, que les Grecs ont quelquefois représenté sous les deux sexes.

Le buste, N.° 4, est une image de Bacchus Indien. Celle-ci a passé longtemps pour le portrait de Platon; mais la seule inspection des cheveux qui, au dessus du front sont coiffés de même que ceux des femmes, ôte tout fondement à cette opinion.

Ces deux têtes de Bacchus ont dû trouver place dans la salle des Muses. On sait que l'une des deux collines de l'Hélicon était consacrée à ce dieu.



Hennequin pinx.   C. Normand Sculp.

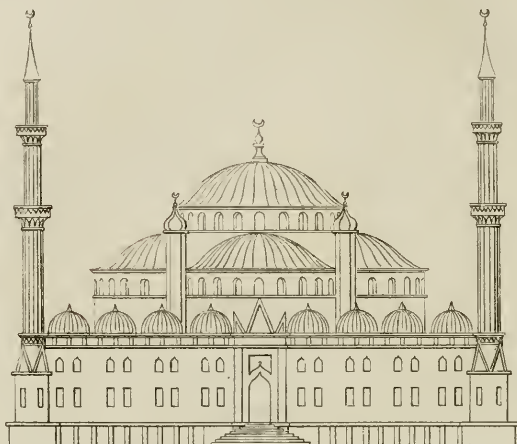
Les remords d'Oreste.

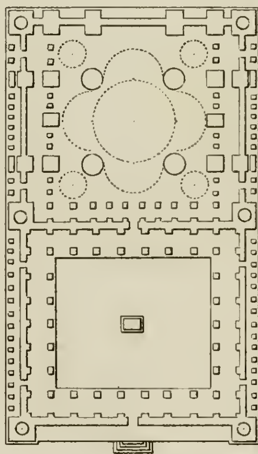
Planche cinquante-unième.—Les Remords d'Oreste, tableau peint par Hennequin, et exposé au Salon de l'an 8.

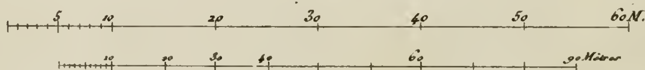
Oreste, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, avait vu, fort jeune encore, son père assassiné par cette même Clytemnestre et par Egiste, son amant et son complice. Electre, sœur d'Oreste, était venu à bout de le soustraire à leur fureur, en le faisant retirer chez son oncle Strophius, roi de Phocide, et ce fut là qu'Oreste lia avec son cousin Pylade, fils de ce prince, cette amitié qui les rendit inséparables. Mais Oreste brûlait de venger la mort d'Agamemnon. Devenu grand, il quitte la cour de Strophius avec Pylade, entre secrètement dans Mycène, et n'y est pas reconnu. Visitant avec Pylade les lieux si chers à son enfance, ils aperçoivent près d'une fontaine une personne accablée par la douleur. Oreste lui demande des nouvelles d'Agamemnon, de Clytemnestre son épouse, et d'Electre, leur fille chérie; il va même jusqu'à en demander d'Oreste. C'est alors que des larmes inondèrent les yeux de cette femme, et qu'elle fut reconnue par Oreste qui, s'étant découvert pour son frère, fut bientôt instruit des malheurs de sa famille, et du mariage de Clytemnestre et d'Egiste. Excité à la vengeance par ce récit funeste, il prépare tout pour immoler une reine parricide. Il se glisse dans le temple d'Apollon, au moment où l'usurpateur

du trône et sa criminelle épouse venaient d'y entrer : imbus de la fausse nouvelle de la mort d'Oreste, dans l'excès de leur joie, ils venaient en rendre graces aux dieux. Oreste, accompagné de quelques soldats, disperse les gardes, tue Egiste, et n'écoutant que sa fureur.... déja Clytemnestre n'est plus.... Ce crime, qui révolte à la fois la nature et les dieux, trouble sans cesse le repos d'Oreste. Poursuivi par les remords, qui le chassent et le retiennent ; déchiré par les Furies qui l'accablent de coups, il voit toujours l'une d'elles occupée à lui montrer le poignard encore plongé dans le sein maternel, spectacle affreux que lui seul aperçoit, qu'il voudrait éviter, mais que le sort le condamne à voir sans cesse, jusqu'à ce que les lois d'Athènes l'aient absous de son crime, et, qu'obéissant à l'oracle d'Apollon, il soit allé en Tauride enlever la statue de Diane, et délivrer sa sœur Iphigénie.

Cette scène terrible forme un tableau d'environ 15 pieds sur 12. Il fut exposé au salon de l'an 8, et obtint, au jugement du jury, le premier prix de la première classe. Cette peinture se fait remarquer par une composition vraiment poétique, un grand caractère de dessin, un coloris vigoureux, une exécution animée, et par de beaux détails rendus avec énergie.







C. Normand Sculp.

Mosquée de Constantinople bâtie par Achmet en 1610.

Planche cinquante-deuxième. — La Mosquée de Constantinople.

La mosquée du sultan Achmet *(Achmet Dgiami)*, dont on donne le plan et l'élévation sur cette planche, est une des plus belles de Constantinople et même de l'Orient.

Elle est située sur la place de l'Atmeïdan *(l'Hipodrôme)*, dont elle est séparée par une longue muraille, percée de trois portes et de soixante et douze fenêtres.

Le corps du temple est de figure carrée, et, comme celui de Sainte-Sophie, couvert d'une immense coupole pénétrée de quatre vastes niches qui agrandissent cette voûte à l'œil, et ajoutent singulièrement à la surprise du premier aspect, par le grand effet et la hardiesse de cette construction.

Cet intérieur est précédé d'une grande cour pavée de marbre, au milieu de laquelle s'élève une belle fontaine de forme exagone.

Autour de cette cour règne une espèce de cloître, formé de vingt-six arcades, couvertes chacune d'une coupole revêtue de plomb, et soutenues par vingt-six colonnes de granit égyptien, avec des chapiteaux à la turque, et des bases de bronze.

La décoration extérieure de ce magnifique édifice est des plus importantes par l'opposition des formes larges et mâles de ces coupoles groupées, et de l'élé-

gante projection dans l'air de six minarets à trois étages, placés aux quatre angles et vers le milieu de la longueur totale, ou trois sur chaque face latérale, comme on peut le voir sur le plan, quoique l'élévation géométrale n'en fasse voir que deux.

C'est du haut de ces minarets élancés que l'on peut apercevoir toute la Propontide, les îles des Princes, une grande partie de la ville de Constantinople, Sainte-Sophie, le sérail, les sommets de Galata, au-delà du port, le canal du Bosphore, enfin les beaux paysages de la côte de Scutari et de Chalcédoine, sur la côte d'Asie.

L'intérieur du dôme est mal éclairé; mais ce jour mystérieux agrandit encore ses voûtes en apparence. Les piliers qui les supportent sont d'une proportion massive et écrasée.

L'on n'y voit pour toute décoration que des tables dorées, sur lesquelles on a gravé les noms des prophètes et les sentences de l'alcoran.

L'on a peu d'idée en Europe de cette magnificence des monuments orientaux. Le nombre infini de ces coupoles de différents diamètres, et des minarets qui les surmontent, des boules et des croissants dorés qui les couronnent et réfléchissent les rayons du soleil, les annoncent de loin comme des villes entières, et de près offrent le coup-d'œil le plus séduisant, en ce qu'il se varie dès qu'on change de position. L'orgueilleux dôme de Saint-Pierre de Rome même, mis en comparaison, ne l'emporterait peut-être pas sur ceux-ci. L. G.



N. Poussin pinx. C. Normand Sculp.

La femme Adultère.

Planche cinquante-troisième. — La Femme adultère. Tableau de N. Poussin, exposé dans la galerie du Musée.

Les docteurs de la loi et les Pharisiens ayant amené à Jésus-Christ une femme qui avait été surprise en adultère, lui demandent, pour le tenter, si, d'après la loi, elle ne doit pas être lapidée. Mais connaissant leur pensée, Jésus leur dit : *Que celui d'entre vous qui est sans péchés, lui jette la première pierre!* Confus de leur malice, ils se retirèrent, etc.

Tel est le sujet de ce tableau, l'un des plus capitaux du Poussin, pour la force des caractères, la vérité des expressions et la beauté des fonds qui sont rendus d'une manière admirable. Sous le rapport de la pensée et même de l'exécution, il est douteux que cet artiste ait rien produit de plus parfait.

Notice extraite de la vie du Poussin, par le C. Cambry.

La Normandie peut se glorifier d'avoir fait naître le Poussin, comme elle se vante d'avoir enfanté les Corneille. Elle a donné des rivaux à Sophocle, et des égaux à Raphaël.

Le Poussin naquit à Andely, de parents pauvres, honnêtes et nobles, en 1594. Dès qu'il put tenir un crayon, il manifesta son goût pour le dessin ; mais il fut contrarié. Quintin Varin lui trouva tant de facilité, tant de dispositions, qu'il engagea ses parents à ne plus le contraindre, à laisser agir un génie qu'il aida lui-même de ses conseils. A 18 ans, le Poussin sentit toute la faiblesse de son premier maître, s'échappa, et se rendit à Paris. Le hasard lui

fit connaître un jeune seigneur du Poitou qui l'accueillit, lui fournit un asile et les moyens de se perfectionner dans l'art vers lequel il était entraîné.

Le Poussin prit des leçons de Ferdinand Elle, peintre flamand, et de l'Allemand, autre peintre médiocre; mais il sentit bientôt leur insuffisance, et ne s'attacha plus qu'à copier des dessins et des estampes de Raphaël et de Jules Romain. Quelques années après, il se rendit à Rome. Le cavalier Marin le reçut avec transport, et, obligé de partir pour Naples, le recommanda à Marcello Sacchetti qui lui procura la faveur du cardinal Barbérini, neveu du pape Urbain VIII.

Le Poussin perfectionna ses talents; et sa réputation se répandit en France. M. Desnoyers, secrétaire d'état et sur-intendant des bâtiments du roi, lui fit offrir mille écus d'appointements, un logement au Louvre. Ces propositions avantageuses furent d'abord rejetées; il céda enfin aux instances de M. de Chanteloup, maître-d'hôtel du roi, qui fit le voyage de Rome, exprès pour l'en arracher et le conduire à Paris en 1640. Le Poussin fut accueilli par M. Desnoyers, embrassé par le cardinal de Richelieu qui portait au délire l'amour des grands talents; on l'établit aux Tuileries. Mais il essuya des persécutions : la jalousie, l'envie, la médiocrité se liguèrent contre lui; on dénigra ses meilleurs ouvrages. Il résolut de quitter la France è partit pour Rome vers la fin de septembre 1643, et s'y fixa pour jamais.

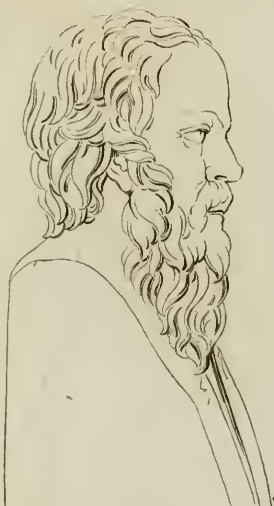
Ce fut alors que le Poussin commença à jouir d'une certaine aisance et d'une tranquillité philosophique. On voulut en vain le rappeler en France; son ame sensible et délicate souffrait encore des chagrins que son enfance malheureuse et la jalousie de ses compatriotes lui avaient fait éprouver dans sa patrie. Il se livra sans relâche aux charmes de sa profession qui n'était plus troublée par les dégouts de la misère; et l'on vit naître sous ses pinceaux cette multitude de chef-d'œuvres qui ont illustré l'un des plus beaux génies de la peinture.

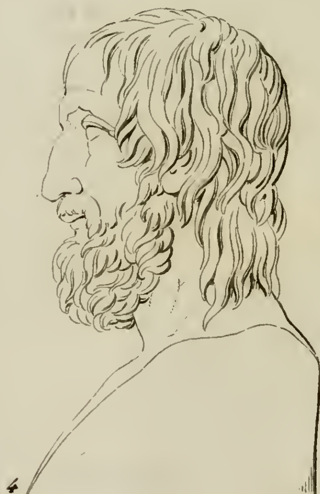
Il mourut en 1665, âgé de 71 ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Laurent *in lucrina*, sa paroisse.

Le Poussin était d'une taille élevée, d'un fort tempérament; son port était plein de noblesse, sa physionomie imposante et sévère; son œil était vif et perçant. Rien n'égala la délicatesse et la simplicité de ses mœurs.









C. Normand Sculp.

4 bustes de la galerie des antiques.

Planche cinquante-quatrième. — Quatre Bustes de la salle des Muses ; galerie des Antiques.

Le premier représente *Homère*, le père de la poésie grecque. Sept villes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. Ce qu'il y a de certain à cet égard, c'est qu'il naquit près du fleuve Mélès, et que c'est pour cette raison qu'il fut d'abord appelé *Mélésigène*. Il florissait vers l'an 300 après la prise de Troie, et 980 avant J. C.

Il n'y a rien de constant sur l'histoire d'Homère. Quelques savants lui donnent pour mère *Crithéis*; et pour maître *Phémius* ou *Pronapide* qui enseignait les belles-lettres et la musique. Homère s'embarqua sur le vaisseau d'un nommé *Menthès*, parcourut toute la Grèce, l'Asie mineure, la mer Méditerranée, l'Egypte et plusieurs autres pays. Après divers courses, il se retira à Cumes. Il erra ensuite en diverses lieux, et s'arrêta à Chio. Quelque temps après, ayant ajouté à ses poèmes beaucoup de vers à la louange de plusieurs villes grecques et surtout d'Athènes, il résolut d'aller dans cette dernière; mais, arrivé à Io, l'une des Sporades, il tomba malade, et mourut vers l'an 920 avant J.C.

Ce buste en marbre pentélique, est tiré du Musée du Capitole. Le hasard le fit découvrir dans les jardins du palais *Gaëtani*. Il y avait été employé, en guise de pierre, dans un mur. Le cardinal Alexandre *Albani* en fit l'acquisition, et le vendit ensuite à Clément XII.

Le diadême ou bandeau qui lui ceint le front, est l'emblème du génie divin qui lui a valu les honneurs de

l'apothéose ; et la forme de ses yeux indique qu'il était privé de la vue ; opinion reçue de tous les savants.

Le véritable portrait d'Homère est néanmoins regardé comme incertain ; mais il est constant que des têtes pareilles à celles-ci, ont passé chez les Grecs pour être celle de ce patriarche de la poésie.

Le 2.e buste offre les traits de Virgile, le prince des poètes latins. Il était fils d'un potier de terre, et naquit à Andès, village près de Mantoue, l'an 70 avant J. C. Sa muse s'exerça d'abord dans le genre pastoral, s'éleva ensuite à la poésie épique, pour en tracer le chef-d'œuvre, l'Enéide. Favori d'Auguste, ami de Mécènes et d'Horace, Virgile fut comblé de gloire, de faveurs et de richesses ; mais sa santé avait toujours été faible et languissante ; il mourut au milieu de sa carrière, et laissa son poëme avec quelques vers imparfaits. Il avait employé 11 ans à la composition de cet ouvrage.

Cette tête était en effet révérée par les habitants de Mantoue, comme le portrait du plus illustre de leurs concitoyens ; mais il est douteux que ses véritables traits soient parvenus jusqu'à nous.

Le buste n.° 3 est celui de Socrate ; nous en avons décrit un de ce philosophe dans l'un des n.os précédents, planche 50.

La tête n.° 4 est celle d'Euripide, poète tragique grec, né à Salamines, l'an 480 avant J. C. Il fut disciple de Prodicus, pour l'éloquence ; de Socrate, pour la morale ; et d'Anaxagore, pour la physique. Il florissait à Athènes, dans le même temps que Sophocle. Il fut son émule et son rival. On prétend qu'Euripide se promenant à l'écart fut rencontré par des chiens qui le mirent en pièces. Les chronologistes placent sa mort l'an 407 avant l'ère vulgaire.

Ce buste, exécuté en marbre grec, a été tiré de l'Académie de Mantoue.



Girodet pinx. Normand Sculp.

Planche cinquante-cinquième. — *Le Sommeil d'Endymion.*

Endymion, fils d'Ethlius et de Chalyce, et petit-fils de Jupiter, fut admis dans le ciel; mais ayant manqué de respect à Junon, il fut exilé sur la terre, et condamné, selon quelques écrivains, à un sommeil perpétuel; selon d'autres, à un sommeil de trente années. Quelques autres rapportent que Jupiter lui accorda, ainsi qu'il l'avait demandé, de dormir toujours sans être sujet ni aux atteintes de la vieillesse, ni à la mort. C'est pendant ce sommeil invincible que l'on suppose que Diane, éprise de sa beauté, venait le visiter toutes les nuits dans une grotte du mont Latmos, et en eut cinquante filles et un fils nommé Etolus. Endymion fut ensuite rappelé dans l'Olympe.

Quelques mythologues prétendent qu'Endymion, au lieu d'être un berger de Carie, était le douzième roi d'Elide; et que ce qui a donné lieu au trait fabuleux est l'histoire de ce prince qui, chassé de son royaume, se retira sur le mont Latmos où il se livra entièrement à l'étude des corps célestes.

Les poètes et les peintres se sont également exercés à traiter les amours de Diane et d'Endymion. Girodet, auteur du tableau dont nous offrons ici la pensée, l'a rendu avec tous les charmes de la peinture. Les figures sont de grandeur naturelle. Endymion, endormi

et mollement étendu sous un platane, ne dérobe aux regards de son amante aucune des formes de son beau corps. L'Amour, sous la figure enchanteresse du Zéphire, sourit malignement à son ouvrage, écarte adroitement le feuillage, et l'un des rayons du disque de la déesse vient expirer sur les lèvres du berger. Non loin de-là, son chien dort d'un profond sommeil, et ne trouble point le silence de cette scène voluptueuse.

Ce tableau est regardé, à juste titre, comme le chef-d'œuvre de l'artiste, qui le peignit à Rome en 1792 et l'envoya aussitôt à Paris. Il fut exposé, la même année, au Louvre, dans la galerie d'Apollon, avec les ouvrages des pensionnaires de l'Académie de France à Rome. Girodet était de ce nombre.

Le même tableau, exposé au salon de l'an 7 obtint, au jugement du jury, composé d'artistes nommés par les concurrents, le premier prix de la première classe.

Composition, dessin, expression, couleur, effet, harmonie, graces d'éxécution, se trouvent réunis dans ce bel ouvrage. Ceux qui s'intéressent le plus à la gloire de l'artiste, n'ont d'autre desir que de le voir suivre constamment les principes grands et sévères qui l'ont dirigé dans son travail. Heureux, si le goût du fini excessif qui commence à s'introduire parmi nous, ne vient jamais altérer ses conceptions ingénieuses!



Normand Sculp.

Planche cinquante-sixième. — Trois Statuçs de la salle d'Apollon ; galerie des Antiques.

La première représente Hercule et Théléphe, et est connue sous le titre de l'*Hercule Commode*, dénomination vulgaire qui n'a d'autre fondement qu'une prétendue ressemblance de la tête de cette statue avec les portraits de l'empereur *Commode.*

Les épaules couvertes de la dépouille du lion de Némée, la main droite appuyée sur sa massue, Hercule tient de la gauche son fils Téléphe qu'il avait eu d'Augé, fille d'Aléus, roi d'Arcadie, et que sa mère vient d'abandonner, obligée de fuir pour éviter le courroux du roi.

La tête d'Hercule est du plus beau caractère, et ceinte d'un bandeau roulé, espèce de couronne dont quelquefois on parait la tête des vainqueurs aux exercices de la gymnastique. Le corps est vigoureusement prononcé. Ses formes musculeuses annoncent le vainqueur d'Achéloüs, d'Antée, des Centaures, etc.

Ce groupe est tiré du *Belveder* du Vatican où il était déja du temps de Jules II. On croit qu'il a été découvert à *Campo-di-fiore*, près du temple de Pompée.

La seconde figure représente *Apollon Lycien* ; on sait que ce dieu avait en Lycie un temple célèbre dont la statue, au rapport des anciens, avait le bras levé et ployé sur la tête. Celle que nous offrons ici est dans

la même attitude, et son bras gauche, aujourd'hui mutilé, s'appuie sur un tronc de laurier, autour duquel rampe un serpent, symbole de la défaite de Pithon; il peut être également l'emblème de la santé et de la médecine dont l'invention était attribuée à Apollon ainsi qu'à son fils Esculape.

Cette statue en marbre grec dur, est tirée des jardins de Versailles. Elle était placée près du bosquet de la Colonnade.

La troisième figure de la planche 56.[e] est également tirée de Versailles. Elle était placée dans la galerie, et connue sous le nom de *Vénus de Troade.* Nue et sortant du bain, la déesse tient de la main gauche le linge qui va servir à l'essuyer, et de la droite, elle se couvre le sein. Cette attitude est la même que celle d'une Vénus exécutée par *Ménophante*; et cet artiste l'avait imitée d'une autre Vénus qui se voyait depuis longtemps dans la ville de Troade, rebâtie par Alexandre. Cette dernière statue ressemblait, dit-on, à la Vénus de Gnide, par Praxitèles. La seule différence qu'on y remarque est que le linge de celle de Gnide, retombe sur un vase, tandis que dans celle de Troade et dans celle-ci, il retombe sur un coffret destiné à renfermer les objets précieux à l'usage des femmes.

Cette, figure d'une belle exécution, est bien conservée, à la réserve du bras droit, ouvrage de restauration.



Le Dominquin pinx. *Normand Sc.*

Planche cinquante-septième. — La Communion de S. Jérôme, par le Dominiquin; tableau de la galerie du Musée.

On raconte que St.-Jérome, parvenu à la 80.e année de son âge, et voyant approcher le terme de sa vie, se fit porter dans l'église de Béthléem, où il avait coutume de célébrer les mystères de sa religion; et que, déposé au pied de l'autel, il recueillit ses forces défaillantes, pour recevoir le viatique, dernier sacrement des chrétiens.

On voit ce vénérable vieillard, excédé d'austérités, essayer, mais en vain, de joindre ses mains tremblantes; ses bras restent immobiles, ses genoux ployent, il succombe sous son propre poids; et, soutenu par un des assistants, il semble appeler avec un saint desir, l'hostie que le prêtre se dispose à lui présenter. Celui-ci est revêtu des habits sacerdotaux du rit grec; près de lui, le diacre en dalmatique porte le calice, et sur le devant, le sous-diacre à genoux, tient en main le livre de l'évangile.

Tous les personnages qui entourent le moribond, prennent part à cette auguste cérémonie; l'un d'eux, essuie les larmes que lui fait verser cette scène attendrissante; une matrone vénérable, Ste.-Pauline, se prosterne pour baiser la main de St.-Jérôme; et le lion, compagnon fidelle du vertueux cénobite, lorsqu'il habitait les déserts brûlants de la Chalcide, semble partager la douleur commune; un groupe d'anges, plane au dessus de ces pieux personnages, et couronne l'une des plus belles compositions qu'ait enfantée le génie de la peinture.

La vérité, la force des expressions, caractérisent principalement ce tableau, regardé à juste titre, non-

seulement comme le chef-d'œuvre du Dominiquin, mais encore comme l'un des trois chef-d'œuvres de l'art; les deux autres sont, la Transfiguration, par Raphaël; et la Descente de croix, par Daniel de Volterre; le premier orne le Musée, et sera inséré dans ce recueil; le second, peint à fresque dans l'église de la Trinité-du-Mont, à Rome, n'a pu être déplacé; mais quoiqu'il ne fasse pas partie de nos conquêtes, nous croirons flatter nos souscripteurs, en leur en offrant l'esquisse; il semble que ces trois compositions sublimes ne doivent pas être séparées.

Le tableau de la communion de St.-Jérôme, a plus de 4 mètres de hauteur, et 2 mètres et demi de largeur. Les figures sont un peu plus fortes que nature; il ne fut payé à l'artiste, que 50 écus, (250 liv. de notre monnaie). Il le fit pour le maître-autel de l'église de St.-Jérôme de la Charité à Rome; le Dominiquin avait alors 33 ans.

Ne pouvant attaquer l'ouvrage, les envieux essayèrent d'en enlever la gloire à l'auteur, et l'accusèrent de plagiat; ils prétendirent qu'il en avait puisé l'idée dans un tableau du même sujet, qu'Augustin Carrache avait exécuté précédemment à Bologne, pour le couvent des Chartreux. Lanfranc, pour accréditer cette opinion, grava à l'eau forte, la peinture d'Augustin, et fit graver celle du Dominiquin, par François Perrier, son élève; mais les deux tableaux appartiennent au Musée, et l'on peut les comparer; le simple trait de l'une et l'autre composition suffira, lorsque nous aurons publié celle du Carrache, pour mettre nos lecteurs à portée de juger la question.

Le défaut d'espace nous force de remettre à l'une des livraisons prochaines la notice concernant la vie et les ouvrages du Dominiquin.



Détournelle et Caraffe inv.

Normand Sculp.

Planche cinquante-huitième. — Monument projeté pour la place de la Concorde, dans l'an 4.

Le gouvernement proposa, par la voie du concours en l'an 4, l'érection d'un monument à la Concorde; il était destiné pour la place ci-devant Royale, quartier S. Antoine. Les CC. Détournelle, architecte, et Caraffe, peintre, se réunirent pour offrir le dessin qui fait le sujet de cette planche.

La partie inférieure du monument devait envelopper les ruines du piédestal qui, avant la révolution, portait la statue équestre de Louis XIII : à travers les grilles des portes on eût vu les débris sur lesquels s'élevait le monument.

La Concorde est représentée sous l'emblème d'une femme, protégeant deux enfants qu'elle réunit. Les emblèmes indiqués sur la frise sont analogues au sujet.

Sur le dé du piédestal sont deux médaillons représentant la Bonne-Foi et l'Abondance. Ces diverses allégories étaient en usage chez les Romains.

Ce monument n'aurait pas excédé 58 pieds de hauteur. Les auteurs proposaient de voiler la statue pendant la guerre; on eût entouré les colonnes d'une draperie attachée aux deux tiers du fût.

Les chapiteaux employés dans ce projet sont conformes à ceux dont Norden a fait la description dans son voyage en Égypte; et la base, dont on n'a aucun vestige ni tradition, est de l'invention des auteurs,

et paraît s'accorder assez heureusement avec le style de cet ordre.

Iconologie.

Les Romains avaient élevé plusieurs temples en l'honneur de la Concorde; le plus magnifique était celui du Capitole; ils lui firent construire un sanctuaire d'airain. Souvent on la confond avec la Paix, fille de Jupiter et de Thémis : elle présidait à l'union des familles, des citoyens, des époux. On la représente ordinairement couronnée de guirlandes, tenant d'une main deux cornes d'abondances entrelacées, et de l'autre un faisceau de verges, ou une pomme de grenade, symboles d'union : quelquefois elle tient un caducée; c'est pour exprimer que la concorde est le fruit d'une négociation. Deux mains jointes l'une dans l'autre, ou tenant, soit un caducée, soit une enseigne militaire, soit une proue de vaisseau, sont encore les emblêmes de cette divinité: les deux derniers, avec l'inscription *Concordia exercituum*, désigne la concorde des armées.

Elle est représentée sur une médaille de Néron, tenant une patère de la main droite, et de la gauche une corne d'abondance; sur une médaille de Domitien, avec ce dernier attribut, mais tenant un rameau au lieu d'une patère. Nerva, après avoir adopté Trajan, ſit frapper une médaille où la concorde de deux corégens est symbolisée par deux lyres. Il existe encore plusieurs allégories de ce genre, que les iconologistes ont variées selon l'occasion.



Guérin pinx. *Normand Sculp.*

Planche cinquante-neuvième. — Orphée pleurant sur le tombeau d'Euridice.

Orphée était fils d'Œagre, roi de Thrace; il excella dans la poésie et dans la musique, et l'éclat de ses talents le fit passer, dans la suite, pour fils d'Apollon et de la muse Caliope.

Tout ce que l'antiquité nous a transmis sur ce chantre divin, tient du prodige. Orphée, par les doux sons de sa voix et par les charmes de sa lyre, avait apprivoisé les tigres et les lions; il avait arrêté le cours des fleuves les plus rapides; et les arbres et les rochers, sensibles à l'harmonie de ses chants, le suivaient pour l'entendre.

Il sut même s'ouvrir un passage dans le séjour du Tartare, y suspendre les divers supplices des criminels, fléchir le dieu des enfers, obtenir le retour d'Euridice son épouse, qu'une mort prématurée, causée par la morsure d'un serpent, venait de lui enlever; mais elle ne lui fut rendue qu'à condition qu'il ne tournerait point la tête pour la regarder, avant qu'il fût sorti du séjour des ombres. Ils avaient déja franchi tous les obstacles; Euridice allait être rendue à la lumière; dans son amoureuse impatience, Orphée oublie la loi qui lui est imposée; il tourne la tête : Euridice lui est enlevée une seconde fois, et sans retour. Elle lui tend les bras; il veut la saisir, il n'embrasse qu'une ombre vaine. Il veut pénétrer de nouveau dans l'empire infernal, Caron le repousse impitoyablement. De retour sur la terre, il se retire sur le mont Rodope, et fuyant la

compagnie des hommes, il n'a d'autres témoins de ses affreux regrets, que les animaux qu'il attire autour de lui, par les accords de sa lyre. C'est en vain que les femmes des Cyconiens l'invitèrent à former les liens d'un nouvel hyménée ; il résista à leurs instances. Irritées de ses refus, ces femmes cruelles l'attaquent avec fureur, mettent son corps en pièces, et sa tête et sa lyre roulent avec les flots de l'Hèbre : Orphée rejoint aux enfers sa chère Euridice ; et les dieux, plaçant au ciel sa lyre immortelle, en font une constellation.

Quelles que soient ces merveilles consacrées par la mythologie, il paraît certain qu'Orphée fut un poète célèbre, qu'il introduisit plusieurs innovations dans le culte de Bacchus, qu'il donna aux Grecs les principes de l'astronomie, et qu'il fut l'un des premiers réformateurs de leur religion.

Dans ce tableau, peint par Guérin, Orphée est représenté pleurant sur le tombeau d'Euridice, qu'il a perdue pour la seconde fois, et sans espoir de retour. Sous le rapport de l'expression, de la grace des formes, de la finesse du coloris, cette peinture rappelle le pinceau pathétique de l'auteur du tableau de Marcus-Sextus.

Nota. Celui d'Orphée a fait partie d'une exposition des travaux des artistes pensionnaires de l'Ecole française, immédiatement après la clôture du dernier salon. (Voyez le Précis historique des productions des Arts, etc. publié depuis le premier frimaire an 10. Il paraît quatre numéros par mois ; du même format que les Annales : prix 9 fr. pour l'année, franc de port pour toute la République. On souscrit chez le C. LANDON, au Louvre, pavillon des Archives).



Ramey inv. Normand Sculp.

Planche soixantième. — Sapho, figure en marbre de proportion demi-nature, par Ramey, élève de Gois, père.

Sapho naquit à Mitylène, ville de l'île de Lesbos. Cette femme célèbre florissait vers l'an 600 avant J. C. Elle excella dans la poésie lyrique, et la beauté de son génie la fit surnommer la dixième Muse. On a beaucoup célébré la délicatesse, l'harmonie, la tendresse et les graces touchantes de ses vers; et ses concitoyens crurent ne pouvoir mieux témoigner leur admiration qu'en faisant graver son image sur leur monnaie.

D'un assez grand nombre de pièces qu'elle avait composées, il ne nous en reste que deux, dont l'une a été traduite par Boileau, et insérée dans son *Traité du sublime*. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur offrant un fragment de ce morceau, qui ne dément pas les éloges qui ont été donnés à l'auteur de la pièce originale.

Heureux qui, près de toi, pour toi seule soupire !
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler;
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire.
Les dieux, dans son bonheur, peuvent-ils l'égaler?

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps, sitôt que je te vois:
Et dans les doux transports où s'égare mon ame,
Je ne saurais trouver de langue, ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue:
Je n'entends plus: je tombe en de douces langueurs;

Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

Mais quand on n'a plus rien; il faut tout hasarder. etc.

Le C. Ramey, auteur de la statue dont nous présentons ici l'esquisse, a sans doute choisi l'instant où Sapho vient de tracer ces vers passionnés. L'artiste l'a représentée assise, appuyée d'un bras sur sa lyre, et tenant d'une main une lettre qu'elle vient d'écrire à Phaon. On sait que ce jeune homme, doué par Vénus d'une beauté extraordinaire, inspira à la Muse de Mitylène des sentiments qu'il ne put partager, et que cette amante désespérée se précipita dans la mer, du haut du promontoire de Leucade dans l'Acarnanie. Un jeune artiste, le C. Gros, élève de David, a choisi cette dernière situation pour sujet d'un tableau qu'il a exposé au salon de cette année, et dont nous insérerons la gravure dans ce recueil. La statue de Sapho a fait partie de la même exposition, et y a obtenu les suffrages du public.

*La notice détaillée de ces deux productions nouvelles, est contenue dans l'*Examen du Salon, *rédigé par plusieurs artistes, et publié par l'éditeur des* Annales du Musée. — *Sept numéros de seize pages in-octavo, composent l'examen général du dernier salon. Il y en a encore quelques exemplaires que l'on peut se procurer au bureau des* Annales du Musée, *au Louvre, pavillon des Archives; prix 2 fr. 50 c. franc de port pour toute la République.*



Joubey del

C. Normand sculp.

Planche soixante-unième. — La barque d'Isabey.

Cette charmante composition, connue sous le titre de *la barque d'Isabey*, représente cet artiste donnant à son épouse et à ses enfants le plaisir d'une promenade sur l'eau. Il dirige lui-même l'esquif léger, et contemple d'un œil satisfait les objets les plus chers à son cœur : un voile étendu au dessus de leurs têtes, les garantit des ardeurs du soleil ; et plus loin, la rive opposée est rafraîchie par un ombrage épais. Cette scène gracieuse, intéressante, fut exposée au salon de l'an 6, y attira tous les suffrages, et fut d'autant mieux accueillie, qu'elle représentait l'auteur lui-même et son agréable famille. Isabey ayant près de lui son porte-feuille et ses crayons, nul doute que ce site pittoresque n'ait été saisi d'après nature.

La grande réputation que cet artiste s'est acquise par ses admirables miniatures, pourrait faire présumer au lecteur que la gravure que nous lui offrons a été faite d'après une peinture de ce genre ; mais l'original d'après lequel la planche a été exécutée, est un dessin aux crayons noir et blanc, et d'environ trois pieds et demi de proportion : on y trouve réunis, à un degré supérieur, la grace de la composition, la finesse du dessin, des ressemblances parfaites, une exécution légère et facile, la suavité des demi-teintes, et la vigueur de l'effet général.

Nous nous félicitons que cet artiste ingénieux nous ait fourni l'occasion de publier l'esquisse d'une de ses plus agréables productions ; le genre qu'il excerce le plus habituellement, le portrait, lui présenterait difficilement des sujets aussi compliqués que celui-ci.

Cet artiste, jeune encore, a atteint le premier degré de son art *, et peut enrichir notre école de nombreux chef-d'œuvres dans un genre dont l'Ecole ancienne ne nous a transmis aucun modèle.

L'année dernière, Isabey composa, de concert avec Vernet, un très-grand dessin au lavis, représentant le premier consul, entouré de généraux, et faisant la revue des troupes, dans la cour du palais des Tuileries ; toutes les figures sont à cheval et fort ressemblantes. Malgré l'immensité de cette composition, nous n'avons pas renoncé à l'insérer dans notre recueil.

* On peut citer, entre autres, le portrait demi-figure d'un vieillard exposé au salon de l'an 7, et le tableau d'un vieillard et d'un jeune homme, au salon dernier. Ces deux ouvrages sont d'une proportion fort au dessus de celle des miniatures. Voyez l'Examen général du salon de l'an 9, page 83.



C. Normand sculp

Planche soixante-deuxième. — Trois statues de la salle des Muses, à la galerie des Antiques : Apollon Musagète, Calliope, Clio.

APOLLON musagète ou conducteur du chœur des Muses, est représenté debout, vêtu d'une longue tunique et couronné de laurier ; une chlamyde attachée sur ses épaules, est rejetée en arrière, et voltige de chaque côté. Il tient dans ses mains la lyre, et touche cet instrument dont il semble accompagner les accents de sa voix mélodieuse.

Cette statue, en marbre grec, a été trouvée à Tivoli avec celle des Muses ; on présume que cet Apollon est une copie antique de l'*Apollon Cytharède*, sorti du ciseau de *Thimarchides*, et qui, suivant Pline, était placé dans le portique d'Octavie, à Rome, avec les neuf Muses de *Philiscus*. Celles de la galerie des Antiques pourraient bien n'être que des répétitions des Muses que nous venons de citer.

La tête de cette statue avait été séparée du corps, elle y a été replacée. Le bras droit et une partie de la lyre ont été restaurés.

A la droite d'Apollon, Calliope, la Muse de la poésie épique, est représentée assise sur un rocher. Elle semble méditer et prête à écrire sur ses tablettes

ces vers immortels qui éternisent la mémoire des héros. Son vêtement est formé de deux tuniques dont celle de dessous a des manches boutonnées jusqu'à la moitié du bras, et d'un manteau jeté sur ses genoux.

Cette figure fut trouvée en 1774, à Tivoli, dans la maison de campagne de *Cassius*. La tête est rapportée, mais elle est antique. Une partie des tablettes est un ouvrage de restauration.

La troisième figure de cette planche représente Clio, la Muse de l'histoire; elle n'est distinguée de sa sœur que par la couronne de laurier et le volume ou rouleau qu'elle tient au lieu de tablettes.

Cette statue en marbre pentélique, a été trouvée avec les précédentes, à Tivoli. La tête est antique, mais provient d'une autre figure.

Pie VI avait acheté la collection des Muses pour le Musée du Vatican, et fait bâtir, pour l'y placer, une salle magnifiquement décorée.



Gois inv. *C. Normand sculp.*

Planche soixante-troisième. — Le départ des trois Horaces pour le combat qui doit décider du salut de Rome.

Sous le règne de Tullus Hostilius, l'an 669 avant J.-C., les Horaces, trois frères romains, combattirent contre les trois Curiaces albains. Deux des Horaces furent tués d'abord, et le troisième allait succomber, lorsque, joignant l'adresse à la valeur, il feignit de prendre la fuite; cet artifice lui réussit; les différentes blessures que les Curiaces avaient reçues, ne leur laissant que des forces inégales, ils se séparèrent dans leur poursuite; aussitôt Horace revint sur ses pas, et défit aisément, l'un après l'autre, ses trois adversaires.

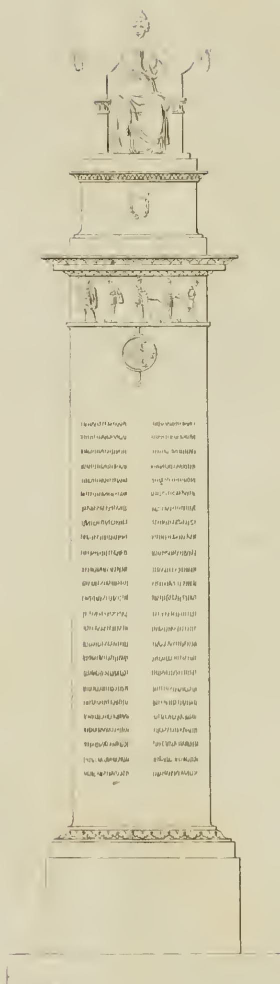
Le vainqueur rentra dans Rome, aux acclamations du peuple, mais sa sœur lui ayant reproché le meurtre de l'un des trois Curiaces, auquel elle avait été fiancée, il ne put modérer sa propre colère, et il lui plongea son épée dans le sein; il allait être condamné à mort, le peuple commua sa peine; après avoir passé sous le joug, signe d'ignominie, Horace vit élever à sa gloire, un trophée composé des dépouilles des trois Curiaces.

On trouve dans l'histoire grecque, un événement si semblable à celui-ci, que l'on doit soupçonner que les Grecs ou les Romains ont été jaloux d'orner leur histoire d'un trait qui ne leur appartenait pas. Cette

histoire racontée par Plutarque, ne diffère que par les noms des héros : il ne faut que substituer au nom d'Horace, celui de Critolaüs, fils de Reximachus, citoyen de la ville de Thégée, en Arcadie; aux noms des Curiaces, ceux des trois fils de Démostrates, citoyen de Phœnée, autre ville d'Arcadie, etc. L'histoire de Critolaüs est de près de 500 ans, postérieure à celle des Horaces.

Le départ des Horaces pour le combat, a fourni au C. Gois fils, sculpteur, élève de son père, et ancien pensionnaire de l'École française des Beaux-Arts, à Rome, le sujet d'un groupe dont le modèle en plâtre, de proportion au dessus de nature, fut exposé au au salon de l'an 8. C'est cet ouvrage dont la planche soixante-troisième offre l'esquisse; il a fait beaucoup d'honneur à l'artiste, et le Jury lui a décerné un prix d'encouragement. Le public a vu avec intérêt, cette première production d'un jeune statuaire, et y a remarqué du mouvement, de l'expression, un bon choix de formes, de l'étude, de la variété dans les caractères et dans les détails, une exécution soignée.





Détournelle inv.　　　　　　C. Normand sc.

Planche soixante-quatrième.

Cette planche offre l'élévation géométrale d'un monument destiné à être érigé en l'honneur des défenseurs de la patrie, sur une des places de la ville de Chartres, chef-lieu du département d'Eure et Loir. L'auteur le propose en marbre, les figures en bronze. Il aurait de hauteur 16 mètres ou 48 pieds. La principale figure, assise, représente l'Immortalité distribuant des couronnes. Au dessus de la corniche, on voit un bas-rèlief retraçant les honneurs funèbres rendus aux soldats morts sur le champ de bataille. Les quatres faces sont destinées à recevoir les noms dans l'ordre où ils sont disposés.

Parmi les dix monuments qui ont obtenu les suffrages de la commission chargée d'examiner les projets présentés au concours, celui-ci, composé par le C. Détournelle, a obtenu le troisième rang.

A v i s.

Quelques souscripteurs des départements se sont plaints de n'avoir pas reçu quelques-uns de leurs numéros: nous pouvons les assurer qu'ils leur sont toujours expédiés régulièrement, et que cette inexactitude ne peut provenir que de la poste ou des personnes chargées de recevoir les livraisons pour les abonnés. Nous invitons MM. les souscripteurs à réclamer le plus tôt possible les numéros qui leur manquent.

Les personnes qui desirent conserver ou faire relier leur collection, et qui auraient égaré quelques-uns des numéros, pourront les compléter au bureau des Annales, pourvu qu'elles ne tardent pas trop à faire leur demande.

Dans notre vingt-unième livraison, page 86, nous avons annoncé le prospectus d'un ouvrage intitulé : *Précis historique des productions des Arts, Peinture, Sculpture, Architecture et Gravure, etc.*; *par le C. Landon.* Cet ouvrage a commencé à paraître en frimaire an 10, et les artistes, ainsi que les amateurs, ont daigné l'accueillir. Depuis cette époque, sans rien réformer du plan de ce journal, nous avons cru devoir, d'après les observations de quelques-uns des souscripteurs, faire au titre un léger changement qui le rend plus concis. Cette feuille est intitulée maintenant : *Nouvelles des Arts, Peinture, Sculpture, Architecture et Gravure.* Les conditions sont les mêmes.



Regnault pinx. C. Normand Sculp.

Planche soixante - cinquième. — La mort de Cléopâtre.

Cléopatre était fille de Ptolomée-Aulète, roi d'Égypte. Celui-ci en mourant laissa la couronne aux aînés des deux sexes, avec ordre de se marier ensemble, suivant l'usage de sa famille ; mais Ptolomée-Denys, frère de Cléopâtre, voulant régner seul, ne tarda pas à répudier et exiler sa sœur. Cléopâtre était la plus belle femme de son temps, la plus aimable, la plus ingénieuse : elle parlait toutes les langues, et n'eut jamais besoin d'interprète. Lorsque César vint en Égypte, elle alla lui demander justice contre son frère, et le romain, vaincu par tant de charmes, la rétablit dans tous ses droits : il eut d'elle un fils nommé Césarion, et promit de la mener à Rome et de l'épouser. Arrivé dans cette ville, il fit placer la statue de sa maîtresse dans le temple de Vénus, à côté de celle de la déesse. Ptolomée s'étant noyé dans le Nil, César assura la couronne à Cléopâtre et à son autre frère, âgé d'onze ans ; cette reine ambitieuse le fit empoisonner dès qu'il eut atteint sa quinzième année. Après la mort de César, elle se déclara pour les triumvirs. Antoine la vit, et ne put résister à ses graces séduisantes. Tout le temps qu'ils passèrent ensemble, soit à Tarse, soit à Alexandrie, fut marqué par des fêtes et des festins d'une magnificence dont il n'y eut jamais d'exemple. Ces plaisirs furent interrompus par un voyage d'An-

toine à Rome. Cléopâtre se consola de l'absence de son amant par les charmes de l'étude. Elle rétablit la bibliothéque d'Alexandrie, brûlée quelques années auparavant, et l'augmenta de celle de Pergame, composée de plus de 200 mille volumes. Antoine de retour à Alexandrie, fit proclamer Cléopâtre reine d'Égypte; mais ayant été défait par Octave, à la bataille d'Actium, cette princesse trahit son amant, et pour conserver sa couronne, essaya de faire la conquête du vainqueur. Elle fut trompée dans son espoir, et, pour éviter la honte d'être menée à Rome en triomphe, elle se fit piquer le sein par un aspic, et mourut âgée de 39 ans, l'an 30 avant J.-C.

On raconte que Cléopâtre, après s'être parée de ses vêtements royaux et s'être placée sur son lit de mort, expira subitement et sans convulsion, par la subtilité du poison de l'aspic. L'auteur du tableau dont nous offrons ici la simple pensée, le C. Regnault, a choisi ce dernier moment. Charmion et Iras, celles des femmes de Cléopâtre qui lui étaient le plus attachées, ne peuvent survivre à leur maîtresse : l'une a déja succombé à sa douleur, l'autre est expirante.

Cette peinture fut exposée l'année dernière avec le tableau d'Alceste et celui des trois Graces, dans l'atelier de l'artiste, au Louvre, et reçut les justes éloges du public : elle a 3 pieds et demi de largeur environ, sur 2 et demi de hauteur : on y remarque une composition riche, élégante, un dessin correct, un coloris brillant, un effet vigoureux.



C. Normand sculp.

Planche soixante-sixième. — Trois statues de la salle des Muses; galerie des Antiques.

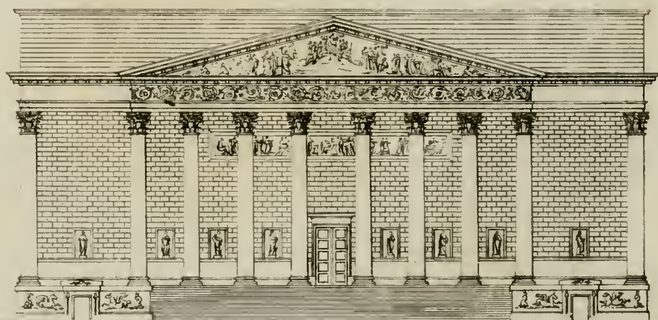
DEBOUT et vêtue d'une longue tunique que recouvre un ample manteau, Uranie, la muse de l'Astronomie, tient dans sa main gauche un globe, et de l'autre un instrument qui lui sert à le mesurer. La tête antique de cette figure, qui n'a pas été trouvée parmi celles que l'on a découvertes à Tivoli, ayant été rapportée, et les bras ainsi que les attributs étant un ouvrage de restauration, rien ne prouve que cette statue soit celle d'Uranie; néanmoins elle la supplée dans la collection du Musée. La Muse Uranie du Capitole tient d'une main une lunette, et de l'autre un papier roulé sur lequel sont tracées les figures du zodiaque. Les peintres ont coutume de la représenter vêtue d'une robe de couleur d'azur, couronnée d'étoiles, et ayant près d'elle un globe posé sur un trépied, et des instruments de mathématiques.

Nous avons placé dans la même planche, et de chaque côté de la statue que nous venons de citer, 1.° Terpsichore, déesse de la musique et de la danse: elle préside encore, ainsi qu'Erato, à la poésie lyrique; elle est couronnée de laurier, et porte une lyre dont le corps est formé d'une écaille de tortue et les branches de deux cornes de chèvre. La lyre est un attribut commun aux deux muses; mais le genre de

celle de Terpsichore la fait distinguer de sa sœur. Elle est assise, et paraît occupée à tirer des accords de son instrument. 2.° Thalie, la muse de la comédie. On la reconnaît facilement à la couronne de lierre qui lui ceint le front; au tambour ou *tympanum*, instrument qui, de même que le lierre, a rapport à l'origine bachique de l'art dramatique; au *pedum* ou bâton pastoral, emblême de la poésie géorgique à laquelle cette muse préside aussi; enfin, au masque comique, son attribut le plus distinctif. Elle est assise et vêtue de même que Terpsichore.

Ces deux statues ont été trouvées à Tivoli, dans la maison de campagne de Cassius. La tête de la précédente est de marbre pentélique pareil à celui de la figure, mais il ne lui appartenait pas originairement.

Nous avons terminé la description de toutes les statues et des bustes qui décorent la salle des Muses; nous allons compléter successivement celle de l'Apollon, dont nous avons offert déja quelques figures.



Gisors, jeune inv. *Normand Sculp.*

Planche soixante-septième. — Plan et élévation de la Bibliothéque nationale, projeté en l'an 7, par Gisors jeune, sur les constructions commencées pour la paroisse de là Madeleine.

La nécessité de retirer la Bibliothéque nationale d'un édifice où la dignité autant que la sureté d'un établissement aussi précieux se trouvent compromises, donna au C. Gisors l'idée d'employer à une destination nouvelle des constructions pour lesquelles on avait déja dépensé en pure perte plusieurs millions. La nature de ces constructions, leur immensité, leur isolement parfait lui avaient semblé convenir pour l'emplacement de la Bibliothéque. L'arrêté du Gouvernement qui en ordonne la translation au Louvre, ôte au C. Gisors l'espoir de voir mettre son projet à exécution. Cependant il n'a point à regretter d'avoir traité ce beau programme, puisqu'il lui a mérité un prix d'encouragement en l'an 8.

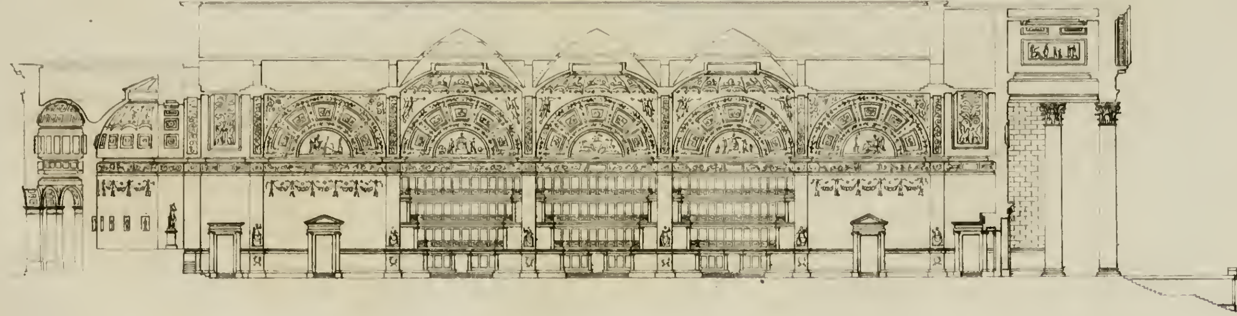
Description succincte du projet.

La division du plan est autant que possible assujettie aux dispositions et proportions des constructions sur lesquelles ce projet a été fait. Elle est aussi asservie à des parties de fondations correspondantes à un projet primitivement conçu pour la paroisse de la Madeleine.

Une immense galerie, de 80 mètres de longueur

sur 14 mètres de largeur, et six vastes salles qui lui sont contiguës, constituent principalement l'intérieur de la Bibliothèque. Quatre étages d'armoires disposées en amphithéâtre, garnissent les salles dans un développement de 1200 mètres, sur une hauteur réduite de 2 mètres 45 centimètres. Quatre grands dépôts et deux salles destinées, l'une aux manuscrits, et l'autre aux estampes, ont leurs entrées par la grande galerie dont il vient d'être question. Cette même galerie est terminée par un temple à Apollon environné des Muses. Derrière le temple est un portique extérieur au dessus duquel est pratiquée une salle circulaire destinée aux médailles et aux diverses antiquités. Un jardin situé derrière le corps de bâtiment principal, contient des pavillons à l'usage des bibliothécaires et autres personnes attachées au service de la Bibliothèque. Ces pavillons auraient chacun une entrée particulière donnant sur la rue. A droite et à gauche des bâtiments, sont des promenoirs plantés d'arbres et ornés des statues des grands hommes.

L'élévation présente un péristile de huit colonnes corinthiennes, portant un fronton décoré d'un bas-relief qui représente le Parnasse. D'autres bas-reliefs et des statues placées dans des niches enrichissent les murs de l'édifice.



Gisors, jeune inv.

Normand Sculp.

Planche soixante-huitième. — Coupe de la Bibliothéque nationale, par Gisors jeune. — Suite du sujet de la planche précédente.

A l'aspect de la coupe, on reconnaît facilement que les six salles garnies d'armoires, sont couvertes par des voûtes en berceau qui pénètrent dans les trois *cul de four* de la grande galerie, dont les deux extrémités sont couvertes par des voûtes d'arrête. Toutes les voûtes sont généralement décorées de divers ajustements relatifs aux Sciences et aux Arts, et elles sont percées de plusieurs lanternes qui éclairent toute la Bibliothéque.

A l'exception des armoires et de leurs dépendances, rien n'eût été construit en matières combustibles. Les combles sont projetés en voûte de forme orgive, et eussent été établis en poterie ou en brique.

Avis de l'Éditeur.

Le premier volume des *Annales du Musée et de l'Ecole moderne des Beaux-Arts*, qui va être terminé le 30 de ce mois, aura paru dans le cours d'un an. La publication du second volume devait avoir lieu dans le même espace de temps; mais pour remplir l'intention de la plupart des souscripteurs qui regrettent de voir terminer trop lentement la collection des Peintures et Sculptures du Musée, et desirent de recueillir un plus grand nombre de productions modernes, j'ai l'honneur de les prevenir que, conformément à leur demande, j'ai pris les mesures nécessaires pour livrer le second volume dans l'espace de six mois : le troisième sera publié de même dans le cours du sémestre qui suivra.

Ainsi, à dater de germinal prochain, époque à laquelle commence la seconde année des *Annales du Musée et de l'École moderne des Beaux-Arts*, au lieu de six gravures par mois, on en livrera douze; ce qui formera, chaque année, deux volumes au lieu d'un. Chacun de ces volumes sera composé, de même que celui-ci, de 72 planches, 150 pages de texte in-8.°, table, frontispice, etc.

L'excessive modicité du prix de cet ouvrage et l'augmentation progressive de tous les objets, soit matériels, soit industriels, qui concourent à sa formation, ont dû faire présumer que le prix de la souscription serait augmenté proportionnellement : mais j'ai la satisfaction d'annoncer que plus jaloux de propager la connaissance des chef-d'œuvres tant anciens que modernes, qu'animé du desir d'accroître un très-faible bénéfice, j'ai résolu de continuer cet ouvrage au prix fixé dès son origine : 12 fr. par volume; ce qui porte l'abonnement pour l'année entière à 24 fr., ou 6 fr. par trimestre.

Messieurs les souscripteurs ne peuvent considérer cette augmentation de travail comme une augmentation de prix (car il est relativement le même), mais plutôt comme un moyen qui leur est offert d'accélérer leur jouissance, puisque, dans l'espace d'un an, ils auront recueilli ce qu'ils n'auraient pu compléter que pendant le cours de deux années.

Néanmoins, j'ai l'honneur d'offrir à ceux dont ce nouvel arrangement ne remplirait pas les vues, la faculté de conserver leur abonnement de 12 fr. par an, en se bornant à recevoir les livraisons dans l'ordre simple du premier volume, c'est-à-dire, six gravures par mois, se réservant toutefois à se compléter lorsqu'ils le jugeront convenable. Mais cette modification ne peut avoir lieu que pour les souscripteurs actuels. Ils sont invités à faire connaître leurs intentions.

On a dû s'apercevoir que l'exécution de cet ouvrage, loin d'avoir éprouvé quelque effet de négligence ou de parcimonie, s'est, au contraire, améliorée de jour en jour; l'éditeur va redoubler de zêle pour acquérir des droits à l'honorable bienveillance des amis des Arts.

Le bureau des *Annales du Musée* se trouvant placé dans un local plus favorable que celui qu'il a ci-devant occupé au Louvre, on vient d'établir un ordre régulier dans les livraisons. A Paris, les abonnés seront tous servis dans le même jour. Toutes les livraisons, pour les départements et l'étranger, seront remises également le même jour au bureau des postes.



Bouché pinx. *Normand Sculp.*

PLANCHE soixante-neuvième. — Cléobule donnant à sa fille des leçons de sagesse.

CLÉOBULE, l'un des sept sages de la Grèce, était fils d'Evagoras. Ayant fait un voyage chez les Egyptiens, il y étudia la philosophie de ce peuple. Il fut contemporain de Solon; mais on ne le connaît guère que par quelques-unes de ses maximes que l'on a recueillies. Il recommandait de ne point s'enorgueillir dans la prospérité, et de ne point se laisser abattre dans l'affliction; d'être obligeant envers ses amis, pour se les attacher davantage, et envers ses ennemis, pour changer leur haine en amitié, etc. Cléobule mourut âgé de 70 ans, vers l'an 560 avant J.-C.

Ce philosophe laissa une fille, nommée Cléobuline, qui fut également célèbre par son esprit et par sa beauté. Ses *énigmes* furent admirées des Egyptiens; mais, sans doute, les historiens ne nous ont laissé parvenir que les plus médiocres; celles qui nous ont été transmises ne seraient pas dignes de figurer dans le dernier des journaux.

Le C. Bouchet, auteur du tableau de Cléobule, dont la planche soixante-neuvième offre l'esquisse, a représenté ce philosophe conduisant sa fille, très-jeune encore, devant la statue de Minerve, à laquelle elle présente une corbeille de fleurs. L'attitude du père annonce l'intérêt qu'il met à faire goûter ses leçons; celle de Cléobule indique l'attention et la docilité.

Ce joli tableau a été vu avec plaisir au dernier salon.

On y a remarqué un dessin soigné, de la fraîcheur dans le coloris, de la netteté dans l'exécution.

Le C. Bouchet est un des pensionnaires actuels de l'Ecole française des Beaux-Arts. Lorsqu'il concourut en l'an 5 pour le grand prix de Peinture, il n'y en avait point eu de distribué depuis quatre ans. Cette année-là, il y en eut trois : ils furent accordés à Bouillon, élève de Monsiau ; à Guérin, élève de Regnault ; à Bouchet, élève de David. Hersent, élève de Regnault, obtint un second prix. Le sujet était la mort de Caton d'Utique.

On publiera dans le second volume des *Annales*, la gravure du tableau sur lequel Bouillon remporta le prix. Il fit infiniment d'honneur à ce jeune artiste.

Le même volume contiendra les trois ouvrages qui ont obtenu, cette année, les premiers prix de Peinture, de Sculpture et d'Architecture.

Quant aux projets d'Architecture, nos souscripteurs ont peut-être remarqué que plusieurs de ceux qui leur ont été offerts, sont des colonnes départementales; mais il eût été difficile d'en restreindre le nombre. Ce concours ayant marqué une époque intéressante pour l'art, il était naturel de consacrer dans un recueil la forme des principaux monuments dont la composition a réuni la généralité des suffrages ; ils ont été demandés par les souscripteurs des départements qui desiraient avoir une idée de ces projets en attendant l'exécution.

Le monument à Desaix s'élève, en ce moment, sur la place ci-devant Dauphine, d'après les dessins et sous la conduite de Percier. On en donnera la gravure avant qu'il soit terminé.


Normand Sculp

Planche soixante-dixième. — Trois Statues de la galerie des Antiques ; Apollon Pythien ; Bacchus en repos ; Mars vainqueur.

La première offre l'œuvre de Sculpture la plus idéale, la plus sublime que le temps ait épargnée, et laissé parvenir jusqu'à nous. Cette admirable statue, connue sous le nom d'Apollon Pythien ou de l'Apollon du Belveder, représente ce dieu vainqueur du serpent Python ou du géant Tithye qui avait tenté d'outrager Latone.

La proportion de cette figure est au dessus de la stature humaine : son attitude est pleine de grace et de majesté : ses formes nobles et élégantes annoncent la légèreté et la vigueur de la jeunesse : un baudrier suspend son carquois ; un manteau léger couvre ses épaules, et se relève sur son bras gauche ; le zéphir semble agiter sa chevelure ; sa bouche entr'ouverte, ses narines un peu gonflées, indiquent la vélocité de sa course * : il vient de s'arrêter un instant pour lancer un trait assuré, et il semble contempler sa proie avec le calme et la fierté qui caractérisent une nature divine.

Les bornes de cette feuille ne permettent pas d'y placer un examen détaillé de ce chef-d'œuvre de beauté. Réduits au silence et à l'admiration, nous avons le double regret de ne pouvoir le décrire dignement, et

* Tous ceux qui ont décrit l'Apollon du Belveder, ont vu l'*Indignation siéger* sur les lèvres entr'ouvertes, et *gonfler* ses narines: mais ne pourrait-on pas hasarder une autre opinion, et attribuer l'effet à la cause que nous venons d'indiquer ?

d'offrir dans cette gravure une trop faible réminiscence de l'un des plus beaux monuments de l'antiquité.

L'Apollon du Belveder fut trouvé, vers la fin du 15.e siècle, dans les ruines de l'antique Antium *, ville connue aujourd'hui sous le nom de Capo d'Anzo, et située à 12 lieues de Rome. Jules II qui n'était alors que cardinal, fit l'acquisition de cette statue, et la fit placer au Belveder du Vatican. Elle a été jugée de marbre grec antique ; on n'a aucun indice du nom de l'auteur. L'avant-bras droit et la main gauche ont été restaurés par Angelo da Montorsoli, élève de Michel-Ange.

La seconde figure est celle de Bacchus en repos. Il est debout et sans vêtement, à l'exception d'une peau de chevreau qui couvre une partie de la poitrine, et descend sur la hanche droite. Il est couronné de lière ; son bras gauche est appuyé sur un tronc d'ormeau qu'entoure un cep de vigne dont il vient de saisir une grappe. Son bras droit est relevé et posé mollement sur sa tête, attitude consacrée par les anciens pour exprimer le repos. Ses formes vigoureuses, mais arrondies, caractérisent un dieu tout à la fois guerrier et voluptueux.

Cette statue en marbre grec, d'une belle exécution et bien conservée, est tirée de la galerie de Versailles.

La troisième figure est indiquée sous le titre de Mars vainqueur ; mais la tête rapportée, les bras restaurés en entier, et des accessoires équivoques rendent cette dénomination incertaine.

* C'est le lieu de la naissance de Néron qui l'avait embelli avec des dépenses énormes, et probablement la statue de l'*Apollon* faisait partie de celles que cet empereur fit enlever dans la Grèce.



Regnault pinx. *Normand Sculp.*

Planche soixante-onzième. — Les trois Graces.

Les Graces, autrement *Charites*, étaient, selon l'opinion la plus commune, filles de Bacchus et de Vénus; selon d'autres, du Soleil et d'Eglé, ou de Jupiter et de Junon, ou de ce dieu et d'Eurynome. Les Athéniens et les Lacédémoniens n'en admettaient que deux, et l'on en reconnaissait quatre dans plusieurs endroits de la Grèce; mais la plupart des poètes ont fixé leur nombre à trois, et les nomment Eglé, Thalie et Euphrosine. Elles accompagnaient Vénus; et la déesse de la beauté leur devait le charme et l'attrait qui font chérir son empire. Les anciens attendaient de ces divinités bienfaisantes les plus précieux de tous les biens, la gaieté, l'égalité d'humeur, l'agrément des manières, la libéralité, l'éloquence, la sagesse. Elles présidaient encore aux bienfaits et à la reconnaissance.

Etéocle, roi d'Orchonomène, leur fit élever, le premier, un temple et des autels; d'autres disent que ce fut Lacédémon, IVe roi des Lacédémoniens. Elles reçurent les mêmes hommages à Elis, à Delphes, à Pergé, à Périnthe, à Bizance, etc. Elles eurent des temples communs avec d'autres divinités, telles que l'Amour, Mercure et les Muses.

Toute la Grèce était remplie de tableaux, de statues, d'inscriptions et de médailles qui attestaient leur culte. On voyait à Pergame un tableau de ces déesses peint par *Pythagore de Paros*; un autre à Smyrne, de la main d'*Apelle*; et *Socrate* avait fait leurs statues en marbre, et *Bupale*, en or.

Leurs symboles étaient en grand nombre; on ne

les représenta d'abord que par de simples pierres brutes; ensuite sous des formes humaines, et vêtues d'étoffes légères et transparentes; enfin, entièrement nues.

On les peignit jeunes, parce qu'on a toujours regardé les agréments comme l'attribut de la jeunesse; petites et d'une taille élancée, parce que ces agréments consistent quelquefois dans des riens, un geste, un simple sourire, etc. Quoiqu'elles fussent regardées comme vierges, Homère donne des époux à deux de ces divinités, et il les partage assez mal, le pesant dieu du Sommeil et le difforme Vulcain. Les statues des Graces se voyaient à Elis; l'une tenait une rose; l'autre, une branche de myrte, fleurs consacrées particulièrement à Vénus; la troisième, un dé, marque du penchant que la jeunesse a pour les jeux et les ris. On les représentait quelquefois au milieu des plus hideux Satyres: souvent même les statues de ces derniers étaient creuses, et en les ouvrant, on y trouvait de petites figures de Graces. C'était à ces statues emblématiques que Socrate avait coutume de se comparer, voulant indiquer par-là qu'il ne faut pas juger les hommes par l'apparence, et qu'un extérieur disgracié cache quelquefois les dons de l'ame et les agréments de l'esprit.

Le tableau des trois Graces dont cette planche offre l'esquisse, a été peint par Regnault, et exposé, il y a deux ans, dans l'atelier de l'artiste au Louvre, avec ceux d'Hercule, enlevant Alceste des enfers, et de la Mort de Cléopâtre. Celui des trois Graces est de proportion un peu au dessous de demi-nature: il réunit la pureté des contours, la finesse du coloris, le charme de l'expression, un effet net et harmonieux. Le fond est d'un ton vague, et ne présente aucun accessoire.



Cartelier inv. Normand Sculp.

Planche soixante-douzième. — La Guerre, modèle en plâtre de 5 pieds de proportion, destiné à être exécuté en pierre à l'extérieur du palais du Sénat conservateur; par Cartelier.

Les anciens ont représenté la Guerre avec les mêmes attributs que Bellone; cette dernière, fille de Phorcys et de Céto, sœur ou femme de Mars, auquel elle était égale en puissance, avait un temple à Rome, dans lequel le sénat donnait audience aux ambassadeurs. A la porte était une petite colonne qu'on nommait *la Guerrière*, à laquelle on jetait une lance toutes les fois qu'on déclarait la guerre. Cette déesse est ordinairement représentée sur un char qui renverse tout ce qui s'oppose à son passage. La Peur et la Mort la précèdent. La Renommée, qui vole autour d'elle, embouche sa double trompette, et répand en tous lieux l'alarme et l'épouvante. Homère lui donne un front d'airain. La Guerre a encore été caractérisée par une Furie armée d'une épée nue, les mains teintes de sang, le visage enflammé, et faisant siffler ses horribles serpents.

Vêtue d'une tunique courte que retient une double ceinture, et d'un manteau qui couvre les épaules et une partie du bras droit; le casque en tête; tenant d'une main une épée nue, et de l'autre un foudre, la Guerre est représentée ici avec tous les attributs qui la rendent terrible. Des épis dont la tige est brisée, des fruits échappés d'une corne d'a-

boudance, et foulés aux pieds, annoncent ce fléau destructeur des productions de la terre, ce génie dévastateur des champs qu'il a convertis en un théâtre de carnage.

Le choix des accessoires employées par le C. Cartelier, annonce que son *modèle* est exécuté depuis quelques années. S'il eût alors entrevu l'époque heureuse qui ramène la concorde parmi les divers peuples de l'Europe; s'il eût prévu qu'un héros toujours favorisé du Dieu des combats, ne poursuivrait la victoire que pour commander la paix, il eût traité cette statue sous un autre point allégorique. Considérant *la Guerre comme ayant la paix pour but*, il l'eût représentée, selon l'usage des anciens, sous la figure de Mars, tenant de la main droite une lance, et de la gauche un caducée.

Le modèle de cette statue exposée au salon de l'an 8, y obtint les suffrages du public. On y trouve de l'élégance dans les formes, des draperies d'un bon style, une exécution soignée.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

Des planches contenues dans le I.er volume.

PEINTURE.

Tableaux anciens.

* Ce tableau, peint en 1784, est mis au rang des anciens, parce que l'auteur n'existe plus. Sous le titre de productions modernes on a compris celles des artistes vivants.

Tableaux modernes.

SCULPTURE.

Statues antiques.

Sculpture moderne.

ARCHITECTURE.

Monuments anciens.

* Quoique ces deux sujets n'ayent été exécutés qu'en camée sur le piédestal du modèle de la colonne, ils sont néanmoins du ressort de la Sculpture, puisqu'ils ont été destinés à recevoir leur exécution en marbre.

Projets et monuments modernes.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 93, au lieu de *un peu de la tunique;* lisez, *un pan de la tunique.*

Page 94, au lieu de *componction;* lisez, *composition.*

